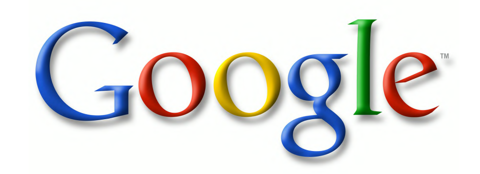
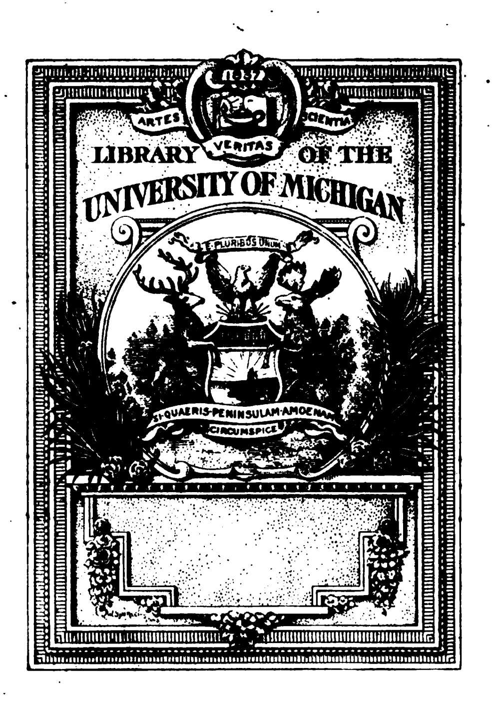
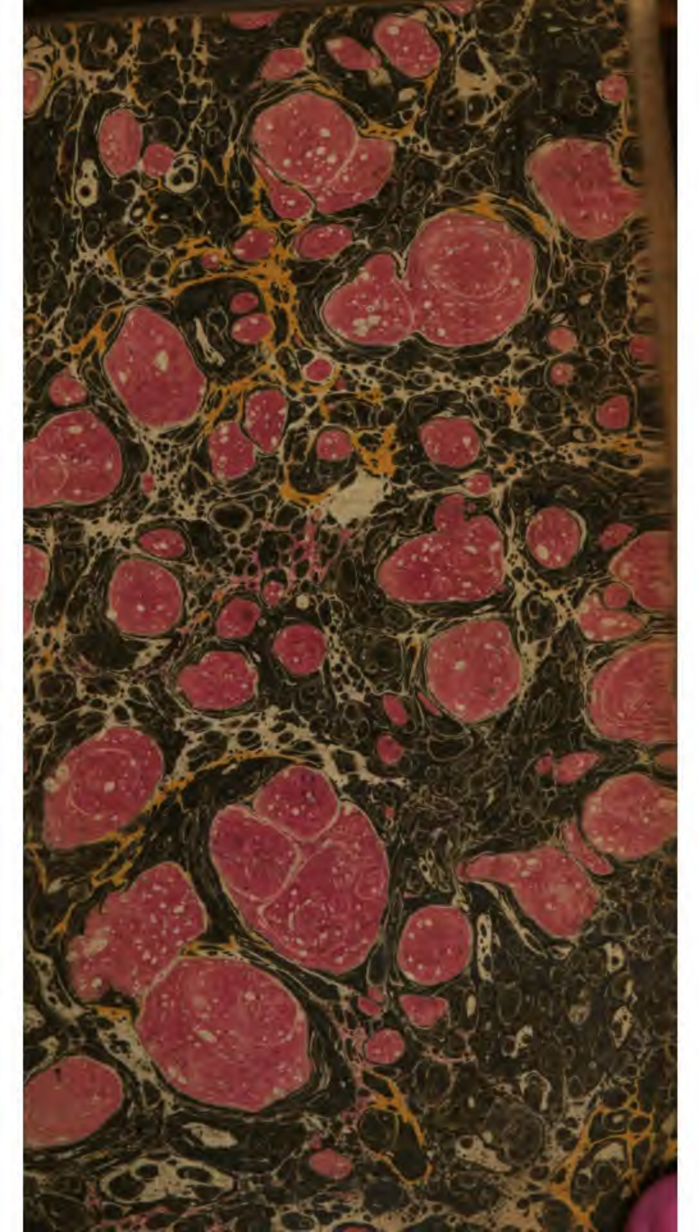



ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



EDWARD VORSTER,

# THÉATRE

# DES AUTEURS

## DU SECOND ORDRE.

Cet ouvrage fait partie du Répertoire général du Théâtre français, 51 vol. in-12, qui se trouve chez le même Libraire.

Répertoire général

# THÉATRE DES AUTEURS DU SECOND ORDRE.

TOME XI.



A PARIS,
Chez MÉNARD Fils, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 8.

1814.

[illegible]

[illegible]

[illegible]



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

# LES VENDANGES
## DE SURÊNE,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 15 octobre 1695.

# PERSONNAGES.

MONSIEUR THOMASSEAU.
MARIANE, sa fille.
CLITANDRE, amant de Mariane.
MADAME DESMARTINS, tante de Clitandre et d'Angélique.
ANGÉLIQUE, sœur de Clitandre.
THIBAUT, jardinier de M. Thomasseau.
MADAME DUBUISSON, cousine de Thibaut.
MONSIEUR VIVIEN, provincial.
BASTIEN, son cousin.
LORANGE, ami de madame Dubuisson.
VENDANGEURS et VENDANGEUSES.

La scène est à Surêne.

# LES VENDANGES DE SURÊNE,

## COMÉDIE.

### SCÈNE I.

M. THOMASSEAU, THIBAUT.

M. THOMASSEAU.

OH ! çà, mon pauvre Thibaut, aie un peu l'œil à tout, mon enfant, et prends garde qu'il ne se fasse aucun dégât dans la maison.

THIBAUT.

Mais, palsangué, Monsieur, comment l'entendez-vous donc? vous n'avez qu'un arpent de vigne à Surêne pour tout potage; et je crois, Dieu me pardonne, que la moitié de Paris viendra chez vous en vendange. Sur ce pied-là, je n'avons que faire d'aller au pressoir, et j'aurons nos futailles de reste.

M. THOMASSEAU.

Paix, tais-toi; j'ai mes raisons pour faire tous ces préparatifs, et je suis à la veille de conclure une bonne affaire.

THIBAUT.

Oh! je ne dis plus rian. Je m'étonnois aussi que vous fissiais les honneurs de votre maison de si bon courage; car vous êtes un tantinet ladre de votre bon naturel; mais, baste, il n'est chère que de vilain, comme on dit, et quand vous vous y boutez une fois, tout va par écuelles.

M. THOMASSEAU.

Que dirois-tu si j'allois me remarier, Thibaut?

THIBAUT.

Vous remarier, Monsieur! bon, queu conte!

M. THOMASSEAU.

Ce n'est point un conte, c'est une vérité.

THIBAUT.

Vous vous gaussez, Monsieur, ça ne peut pas être.

M. THOMASSEAU.

Cela est, te dis-je.

THIBAUT.

Morgué, tant pis; vous êtes donc bian incorrigible?

M. THOMASSEAU.

Comment, que veux-tu dire?

THIBAUT.

Vous avez déjà eu deux femmes qui vous avont fait enrager. La première étoit diablesse, parce qu'alle avoit trop de vertu. Vous avez fait le diable avec l'autre, parce qu'alle n'en avoit pas assez. Queulle espèce de femme voulez-vous encore prendre?

M. THOMASSEAU.

La plus jolie personne du monde; douce, honnête, spirituelle.

THIBAUT.

Hom! je crois bian que vous le voudriais; mais c'est un animal bian rare qu'une femme comme ça. Je ne dis pas qu'il n'y en ait quelqu'une; mais je ne crois pas qu'on vous la garde.

M. THOMASSEAU.

Tu changerois de sentiment si tu avois vu celle que j'aime.

THIBAUT.

Acoutez, faites-la moi voir avant que de la prendre, je vous en dirai ce qui en sera tout à la franquette. Voyez-vous, nous autres paysans des environs de Paris, je nous connôissons mieux en femmes que personne; j'en voyons tant de toutes les façons. C'est morgué une marchandise bian trompeuse.

M. THOMASSEAU.

Tu la verras, et dès aujourd'hui elle doit venir ici faire vendange.

THIBAUT.

J'entends bian; c'est pour elle que la fête se fait.

M. THOMASSEAU.

Justement.

THIBAUT.

Je boute d'abord le nez dessus, n'est-ce pas? Mais, s'il vous plaît, Monsieur, en vous chargeant de l'embarras d'une femme, ne vous déchargerez-

vous point de sti de votre fille : alle est en âge d'être mariée ; et quand une poire est mûre, si on ne la cueille, alle tombe d'elle-même, comme vous savez.

M. THOMASSEAU.

Je songe aussi à marier ma fille, et le mari que je lui destine devroit être ici ; je l'attends de jour en jour.

THIBAUT.

Et quelle acabie de mari lui baillez-vous, s'il vous plaît ? S'il n'est pas à sa fantaisie, alle en prendra queuque autre avec sti-là ; et s'ils se trouvont deux maris pour un, hem, ça fera du grabuge ?

M. THOMASSEAU.

Mariane est une fille bien élevée, qui fera toujours tout ce que je voudrai.

THIBAUT.

Alle est une fille bien élevée ; mais alle est une fille, et j'ai queuque opinion qu'alle a queuque jeune drôle dans la fantaisie.

M. THOMASSEAU.

Et qui t'a fait prendre cette opinion-là ?

THIBAUT.

Oh ! je suis un futé compère, voyez-vous. Il viant rôder ici, depuis que vous y êtes, un jeune gars de Paris.

M. THOMASSEAU.

Et tu crois que c'est pour ma fille ?

THIBAUT.

Eh! pargué oui; c'est d'elle ou de moi qu'il est amoureux.

M. THOMASSEAU.

Comment, amoureux de toi?

THIBAUT.

Dès qu'il me voit, il ne sait sur quel pied danser; il me fait plus de meines, plus de contorsions, plus de révérences qu'à elle-même.

M. THOMASSEAU.

Tu ne sais ce que tu dis; tu perds l'esprit.

THIBAUT.

Je ne pards point l'esprit : acoutez, comme je sis dans la maison, il ne cherche peut-être qu'à faire connoissance; car pour avec mademoiselle Mariane, la connoissance est déjà faite.

M. THOMASSEAU.

Il a fait connoissance avec ma fille?

THIBAUT.

Oh! palsanguenne, oui! ils l'avont commencée dès Paris, je gage, et ils la continuont ici par-dessus les murailles.

M. THOMASSEAU.

Par-dessus les murailles?

THIBAUT.

Il est toutes les nuits, comme un hibou, dans la petite ruelle au bout du jardin.

M. THOMASSEAU.

Eh bien?

THIBAUT.

Et mademoiselle Mariane grimpe comme une chate tout le long du treillis de la palissade.

M. THOMASSEAU.

Eh bien ?

THIBAUT.

Eh bian! alle s'accotte sur le haut de la muraille, et la chate et le hibou jasont tout deux comme des marles.

M. THOMASSEAU.

Est-il possible ?

THIBAUT.

Il faut bian qu'il soit possible, car je les ai vus.

M. THOMASSEAU.

Et ne les as-tu point entendus ?

THIBAUT.

Oh que sifait !

M. THOMASSEAU.

Et que disent-ils ?

THIBAUT.

Tatigué, de jolies choses! Allez, allez, ils avont la langue bian pendue; et si par aventure, le jeune drôle viant à grimper aussi de son côté; enfin, que sait-on, la poire est mûre, et les enfans de Paris aimont bian le fruit, prenez-y garde.

M. THOMASSEAU.

Tu as raison, je ne puis trop me hâter de la marier. Pour rompre le cours de cette intrigue, je m'en vais lui parler un peu, et savoir d'elle...

THIBAUT.

Bon, est-ce que vous croyez les filles assez sottes pour conter à leurs pères leurs petites fredaines? elles ne sont pargué pas si mal apprises. Laissez-moi tout doucement li tirer les vars du nez; je la

ferai bian donner dans le panniau, et je vous dirai tout, ne vous boutez pas en peine.

M. THOMASSEAU.

Fais donc, Thibaut, et me rends un compte bien exact. C'est aujourd'hui qu'on m'a promis d'amener ma maîtresse; je vais, en me promenant, au-devant d'elle jusqu'au bois de Boulogne: toi, va faire un tour aux vignes, et vois si nos vendangeurs...

THIBAUT.

Allez, allez, allez, Monsieur, et laissez-moi faire. Je ne sais ce que ça veut dire, mais il m'est avis que j'ai plus d'esprit que monsieur Thomasseau. Oh! pour ça oui, j'ai meilleur jugement. Je ne suis pourtant qu'un paysan; mais il y a vingt ans que je le sers et que je me moque de li, et il ne m'en feroit morgué pas accroire seulement un quart d'heure.

## SCÈNE II.

### CLITANDRE, THIBAUT.

CLITANDRE.

Vivrai-je encore long-temps dans la contrainte où je suis depuis quelques jours?

THIBAUT.

Voilà notre amoureux.

CLITANDRE.

Est-il possible que la liberté de la campagne et l'occasion des vendanges ne me fourniront point

les moyens de m'introduire dans la maison de Mariane ?

THIBAUT.

Il a la meine d'avoir bonne bourse, et notre connoissance pourroit avoir de bonnes suites.

CLITANDRE.

Si le jardinier encore étoit d'humeur un peu traitable ; mais c'est un maroufle.

THIBAUT.

Il parle de moi.

CLITANDRE.

Le voilà lui-même.

THIBAUT.

Il m'aperçoit.

CLITANDRE.

L'aborderai-je ?

THIBAUT.

Oh ! s'il s'en tient aux révérences, il n'y a rian à faire ; je n'entends pas les meines.

CLITANDRE.

Je suis votre serviteur, monsieur le jardinier.

THIBAUT.

Je vous baise les mains, monsieur de la petite ruelle.

CLITANDRE.

Je suis découvert, tout est perdu.

THIBAUT.

Comment vous en va? n'êtes-vous point enrhumé? le vent de bise a soufflé cette nuit, et ça ne vaut rian ni pour la vigne ni pour les amoureux.

CLITANDRE.

Si vous étiez de mes amis, la bise m'incommoderoit un peu moins, monsieur le jardinier.

THIBAUT.

J'entends votre affaire ; je n'aurois qu'à vous ouvrir la porte et vous faire un bon feu dans mon taudis, vous y causeriais plus chaudement que dans la petite ruelle.

CLITANDRE.

Vous seriez un homme adorable, d'être un peu dans mes intérêts.

THIBAUT.

N'est-il pas vrai ?

CLITANDRE.

Je vous devrois la vie.

THIBAUT.

Oui da ; d'être comme ça les nuits dans cette petite ruelle, ça pourroit bian vous faire malade.

## SCÈNE III.

### MARIANE, CLITANDRE, THIBAUT.

MARIANE.

Je te cherchois, mon pauvre Thibaut, pour te faire une confidence d'où dépend absolument....

THIBAUT.

Ah ! vous velà, je parlions de vos affaires.

MARIANE.

Quoi ! Clitandre, vous paroissez en plein jour ici ? Si l'on vous voit dans le village....

CLITANDRE.

Ne craignez rien; la saison des vendanges y attire aujourd'hui tant de monde....

THIBAUT.

Allez, allez, on n'y connoîtra pas à la meine ceux qui auront passé la nuit au clair de la lune.

MARIANE.

Ah! Thibaut!

THIBAUT.

Je savons de vos fredaines, comme vous voyez.

MARIANE.

Je ne me plaignois que de votre peu de ménagement, je ne savois pas que votre indiscrétion...

CLITANDRE.

Je n'ai point parlé, belle Mariane....

THIBAUT.

Oh! parguenne, il ne m'a rian dit, mais j'ai vu; et quand il seroit un tantinet jaseux, velà une belle affaire.

CLITANDRE.

Aurois-je tort de vouloir le disposer à nous rendre service; et de chercher des moyens de vous voir plus souvent?

THIBAUT.

Et plus à son aise. Il n'est morgué pas sot; il aime ses commodités, voyez-vous, et il n'a pas tort; il vaut bian mieux faire l'amour de plain-pied dans la maison, que de haut en bas par-dessus la palissade.

CLITANDRE.

Thibaut parle en homme de bon sens.

MARIANE.

Oui; mais n'avions-nous pas résolu que vous iriez passer les jours à Paris?

CLITANDRE.

C'est l'amour qui me retient ici.

MARIANE.

Que vous reviendriez toutes les nuits, et que vous engageriez, à force d'argent, le maître du bac à être discret?

CLITANDRE.

Je n'ai rien épargné pour cela, je vous assure.

THIBAUT.

Oh! il ne sonnera mot, il est bon homme; mais pour ce qui est de moi, je sis diablement babillard, je vous en avartis.

MARIANE.

N'étions-nous pas demeurés d'accord que je parlerois à Thibaut de la passion que nous avons l'un pour l'autre?

CLITANDRE.

Je craignois votre timidité, je vous l'avoue; je songeois à vous prévenir.

MARIANE.

N'étions-nous pas convenus aussi qu'il vous laisseroit entrer dans le logis?

CLITANDRE.

Oui.

MARIANE.

Qu'il nous recevroit dans sa chambre?

CLITANDRE.

Vous avez raison.

MARIANE.

Et qu'il ne parleroit de rien à mon père?

CLITANDRE.

Il est vrai, nous sommes convenus de tout cela.

THIBAUT.

Oui, mais, morgué, de quoi est-ce que je suis convenu, moi?

MARIANE.

De rien encore; mais il faut bien que tu conviennes des mêmes choses que nous.

THIBAUT.

Non, palsangué, je n'en ferai rien.

CLITANDRE.

Ce sont des mesures que nous avons prises.

THIBAUT.

J'entends bian; mais je sis plus malaisé à gouverner que le maître du bac, je vous en avartis.

MARIANE.

Tiens, voilà une montre d'or que je te donne.

THIBAUT.

Oh! non, tatigué, je ne veux rian de vous.

MARIANE.

Comment donc?

THIBAUT.

Quand il y a queuques frais à faire en amour, il faut que ce soit le monsieur qui paie, à moins que la madame ne soit vieille. Dans les villages d'autour de Paris, je savons les règles.

CLITANDRE.

Je vous dis que Thibaut est un homme d'esprit. Tiens, voilà une bourse; il y a dedans vingt

pistoles, tu n'as qu'à l'ouvrir et y prendre tout ce que tu voudras.

THIBAUT.

Oh! Monsieur!

CLITANDRE.

Comment?

THIBAUT.

Il n'y a point de nécessité de l'ouvrir, je la veux toute.

CLITANDRE.

Tu n'as qu'à la garder, je te la donne.

MARIANE.

Il est homme d'esprit, vous avez raison.

THIBAUT.

Nous velà donc d'accord à présent, je serons trois têtes dans le même bonnet; acoutez, vous n'avez pas mal fait d'y fourrer la mienne.

MARIANE.

Nous pouvons compter sur ton zèle et sur ta discrétion?

THIBAUT.

Oh! pour cela oui, la peste m'étouffe, je ne dis jamais rian : velà votre père qui va se remarier, par exemple; il viant de me le dire, est-ce que je vous en ai parlé?

MARIANE.

Mon père va se remarier!

THIBAUT.

Que cela ne vous chagrine point, il vous mariera itou. Il attend ici aujourd'hui son gendre et sa maîtresse.

CLITANDRE.

Que nous dis-tu là?

THIBAUT.

Pargué, ce qu'il m'a dit.

MARIANE.

Je vous en avois averti, Clitandre, vous ne m'avez pas voulu croire.

CLITANDRE.

Quelle apparence que votre père vous fît épouser un homme que vous n'avez jamais vu, qu'il ne connoît pas lui-même?

MARIANE.

C'est le fils d'un de ses anciens amis, le bailli de Gisors; il y a près d'un an qu'il me menace de ce mariage, et voilà ses menaces à la veille d'être accomplies.

CLITANDRE.

Il faut en empêcher l'effet.

MARIANE.

Comment s'y prendre, Thibaut?

THIBAUT.

Il faudroit, pour bian faire, que vous épousissiez sti-ci, et que vous n'épousissiez point sti-là.

MARIANE.

Oui, justement.

THIBAUT.

Acoutez, ça est difficile, mais pourtant ça n'est pas impossible.

CLITANDRE.

Ne pourrois-tu point nous aider à trouver quelque moyen?...

THIBAUT.

Oh! pour ça, non; je n'y entends goutte. Mais, attendez..... Eh! oui..... justement, velà votre affaire.

MARIANE.

Quoi?

THIBAUT.

Oh! palsangué! vous êtes plus heureux que sages; j'ai une couseine dans le village, qui sera bien notre fait.

CLITANDRE.

Comment?

THIBAUT.

C'est une grosse madame, au moins, et ce sont les mariages qui avont fait sa fortune. Alle en a tant fait, et ça sans curé ni tabellion: alle n'y charche pas tant de façons; aussi alle a la presse.

MARIANE.

Il extravague, avec sa cousine.

THIBAUT.

Non, morgué, je n'extravase point: rentrez dans la maison seulement, j'allons ensemble charcher la couseine et mettre les fers au feu; ne vous boutez pas en peine.

MARIANE.

N'épargnez rien, Clitandre, pour détourner le malheur qui nous menace, et songez que mon bonheur dépend entièrement du vôtre.

## SCÈNE IV.

### THIBAUT, CLITANDRE.

THIBAUT.

TATIGUÉ, velà un friand morceau.

CLITANDRE.

Ne perdons point de temps, allons prendre avis de ta cousine.

THIBAUT.

Allons, venez. Eh! pargué, la velà, c'est queuque bon vent qui nous la souffle envars ici; j'aurons bonne issue.

## SCÈNE V.

### THIBAUT, CLITANDRE, MADAME DUBUISSON.

CLITANDRE.

COMMENT! et c'est madame Dubuisson, je pense?

THIBAUT.

Oui, justement; c'est son nom de Paris que stilà, et la grosse Cato, c'est son nom de village.

MADAME DUBUISSON.

Je ne me trompe point, c'est Clitandre.

CLITANDRE.

Ma chère Dubuisson, que je t'embrasse!

THIBAUT.

Cette couseine-là connoît tout le monde.

MADAME DUBUISSON.

Bonjour, cousin.

THIBAUT.

Votre valet, couseine.

CLITANDRE.

Que je suis heureux de te rencontrer dans ce pays-ci, ma chère enfant!

MADAME DUBUISSON.

Peut-on vous y rendre quelque service?

THIBAUT.

J'allions vous charcher pour ça, je vous l'amenois, et je ne savois pas que vous fussiais si bons amis.

MADAME DUBUISSON.

Eh! vraiment! c'est le neveu de madame Desmartins.

THIBAUT.

De cette belle madame qui a été tout ce printemps cheux vous?

CLITANDRE.

Ma tante a passé le printemps chez toi?

MADAME DUBUISSON.

Elle y a été quinze jours ou trois semaines à prendre du lait, Monsieur.

THIBAUT.

Bon, palsangué, du lait, vous vous gaussez de nous; alle y prenoit bian de bon vin de Champagne, que de bian gros monsieux apportiont de Versailles: à la vérité, drès que son mari la venoit voir, alle étoit toujours malade; quand il n'y étoit plus, tatigué, qu'alle se portoit bien! Oh!

je ne m'étonne plus que vous soyais si fort amoureux, vous êtes de bonne race.

MADAME DUBUISSON.

C'est un extravagant; ne prenez pas garde à ce qu'il dit.

CLITANDRE.

Ce sont les affaires de mon oncle, madame Dubuisson, ce ne sont pas les miennes.

THIBAUT.

C'est bian dit, je ne sommes pas ici pour ça, j'y sommes pour notre compte.

MADAME DUBUISSON.

Ce ne sont pas les vendanges qui vous attirent à Surêne; c'est l'amour qui vous y amène, apparemment.

CLITANDRE.

Oui, ma chère madame Dubuisson, vous voyez le plus amoureux de tous les hommes.

MADAME DUBUISSON.

N'est-ce point mademoiselle Thomasseau à qui vous en voulez?

THIBAUT.

Ça n'est pas malaisé à deviner, puisque je sommes ensemble.

CLITANDRE.

C'est elle-même que j'adore.

MADAME DUBUISSON.

Vous n'êtes pas seul ici pour elle; il y a chez moi un de vos rivaux, je vous en avertis.

CLITANDRE.

Un de mes rivaux?

MADAME DUBUISSON.

Et qui vient pour l'épouser même ; il en a parole de son père.

CLITANDRE.

C'est l'homme en question, ce gendre qu'il attend.

THIBAUT.

Ça se pourroit bien ; il faut que ce soit li-même.

CLITANDRE.

Ah ! ma chère Dubuisson ! je suis perdu, si nous ne trouvons moyen de rompre ce mariage.

MADAME DUBUISSON.

Que faire pour cela ? je le voudrois de tout mon cœur. J'ai toujours été de vos amies, et je ne connois point ce nigaud-là ; c'est un provincial que la maîtresse des coches m'a adressé, parce qu'il n'a point voulu d'abord aller chez son beau-père ; il ne l'a jamais vu, non plus que sa maîtresse.

THIBAUT.

Je savons tout ça.

CLITANDRE.

Ne pourrions-nous point berner ce faquin-là ?

MADAME DUBUISSON.

C'est une figure assez bernable.

CLITANDRE.

Le rebuter de son mariage, dégoûter de lui monsieur Thomasseau, et le renvoyer à Gisors avec les étrivières ?

THIBAUT.

Morgué, que ç'a été bian pensé !

MADAME DUBUISSON.

L'exécution est difficile. Votre Lolive n'est-il point ici ?

CLITANDRE.

Non, je suis seul, et je n'ai personne.

MADAME DUBUISSON.

Mort de ma vie! nous aurions bon besoin de lui, c'est un joli homme, et notre provincial entre ses mains auroit été bien régalé.

THIBAUT.

Bon, morgué! faut-il tant de façons? vous dites que c'est un nigaud, n'est-ce pas? Il y a aux Trois-Rois une vingtaine d'égrillards qui ne demandont qu'à se divertir : ils avont des musiciens, des menétriers; ce sont de bons enfans qui avont la meine d'aimer à rire : lâchons-les après ce benêt-là, ils le feront désarter, sur ma parole.

MADAME DUBUISSON.

Cela n'est pas mal imaginé; mais cela ne suffit pas.

THIBAUT.

Je m'en vais toujours leux en parler, tout coup vaille ; si cela vous duit, je les mettrons en besogne. Et venez-vous-y-en, Monsieur, vous en connoîtrez quelqu'un peut-être.

CLITANDRE.

Je vais te suivre, tu n'as qu'à m'attendre.

## SCÈNE VI.

### CLITANDRE, MADAME DUBUISSON.

CLITANDRE.

Oh! çà, ma chère Dubuisson, je n'ai rien de caché pour toi. Je ne roule dans le monde depuis quelque temps que par un excès de savoir faire: les affaires de ma famille sont terriblement dérangées, ce mariage-ci peut les rétablir. J'aime Mariane, elle est riche, l'affaire est sérieuse, il ne faut pas la manquer, tu seras contente.

MADAME DUBUISSON.

Que pouvons-nous mettre en usage pour cela?

CLITANDRE.

Commençons par écarter le provincial, et gagnons du temps.

MADAME DUBUISSON.

Si nous avions quelque habile fourbe qui pût nous aider encore, je répondrois bien... Oh! par ma foi, vous êtes né coiffé, en voici un que le hasard nous adresse le plus à propos du monde.

## SCÈNE VII.

### CLITANDRE, MADAME DUBUISSON, LORANGE.

CLITANDRE.

Eh! comment? c'est monsieur de Lorange, le plus habile empoisonneur qu'il y ait à Paris.

LORANGE.

Eh! serviteur, monsieur Clitandre : eh! comment vous en va?

MADAME DUBUISSON.

Vous connoissez mon compère Lorange?

CLITANDRE.

C'est un de mes intimes. Eh! que diantre viens-tu faire ici?

LORANGE.

Voulez-vous que je vous parle franchement? je ne le dirois pas à d'autres, mais à ma commère et à vous...

MADAME DUBUISSON.

Il amène quelque petite grisette en vendange à Surêne, je gage.

LORANGE.

Non, par ma foi, je viens faire emplette de bon vin de Champagne.

CLITANDRE.

Emplette de bon vin de Champagne à Surêne?

LORANGE.

Oui parbleu, nous sommes plus de trente à Paris, qui tirons nos vins de Champagne de ce pays-ci, et nous allons chercher les vins de Bourgogne par delà Étampes.

MADAME DUBUISSON.

Mon compère Lorange est de bonne foi, comme vous voyez.

CLITANDRE.

Tu es un effronté maroufle.

LORANGE.

Oh! ne vous fâchez point, vous ne buvez point de ces bons vins-là vous autres; on n'en donne qu'à ceux qui les paient le mieux, et qui s'y connoissent le moins : à de petits maîtres de Paris, par exemple, à des filles de qualité de leur connoissance, à des enfans de famille qui prennent à crédit, à des abbés qui font porter des soupers en ville : il faut bien que tout passe.

CLITANDRE.

Tu en as bien fait passer l'année dernière à ce petit homme là...

LORANGE.

Qui?

CLITANDRE.

Ce petit homme à grande perruque, cet apprentif magistrat qui faisoit son cours de droit chez toi, et qui donne à présent des audiences dans l'amphithéâtre de l'Opéra.

LORANGE.

Je ne sais qui vous voulez dire.

MADAME DUBUISSON.

Il y en a tant comme cela dans le monde, que monsieur de Lorange ne peut pas se souvenir qui c'est.

CLITANDRE.

Et comment gouvernes-tu ce grand inutile, qui a l'air si déterminé, qui attend que la paix soit faite pour se mettre dans les mousquetaires?

LORANGE.

Il me doit de l'argent, mais il se déniaise. La

peste! il soupe quelquefois chez la veuve d'un partisan qui a arrêté ses parties.

MADAME DUBUISSON.

Cela est heureux, des parties arrêtées!

LORANGE.

Quand il vous plaira, vous qui avez tant d'aventures, vous vous acquitterez de la même manière de huit cents francs que vous me redevez.

CLITANDRE.

Moi? Je ne t'en paierai que la moitié; tu m'as fait boire du vin de Surêne.

MADAME DUBUISSON.

Nous avons affaire de lui, ne lui rabattez rien.

LORANGE.

Je me donne au diable; ce seroit conscience.

MADAME DUBUISSON.

Qu'il nous aide à faire réussir votre affaire seulement, vous serez bientôt quitte, sur ma parole.

LORANGE.

Parbleu, de tout mon cœur; de quoi s'agit-il?

MADAME DUBUISSON.

Il s'agit de tromper un père et de berner un sot.

CLITANDRE.

De me faire épouser une fille riche et jolie, et d'être payé de ce que je te dois.

LORANGE.

Il n'y a rien que je ne fasse, vous n'avez qu'à dire.

MADAME DUBUISSON.

Voici votre rival, allez rejoindre Thibaut; vous avez tous trois de l'esprit, vous concerterez ensemble ce qu'il faudra faire; et pour moi, je vous livre votre homme dans quelque panneau que vous puissiez lui tendre.

## SCÈNE VIII.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, BASTIEN.

VIVIEN.

Allons, Bastien, ne me quittez pas et marchez bien derrière moi : vous êtes mon laquais, au moins.

BASTIEN.

Aga, votre laquais, monsieur Vivien! je sis votre cousin, ne vous en déplaise, et quoique je sois rouge vêtu.

VIVIEN.

Oui, vous êtes mon cousin à Gisors; mais à Paris et chez le beau-père, vous serez mon laquais, entendez-vous?

BASTIEN.

Oui, mon cousin.

VIVIEN.

Oui, mon cousin : il faut dire, oui, Monsieur : ce benêt-là!

BASTIEN.

Eh bien! oui, Monsieur, je le dirai, mon cousin Vivien.

VIVIEN.

Voilà un petit fripon qui me feroit quelque affront, il vaut mieux que j'aille sans laquais chez le beau-père. Rentrez ; ne sortez point que je ne sois revenu.

BASTIEN.

Non, non ; je m'en vais tant seulement panser nos cavales, et je les mènerai boire, mon cousin Vivien.

## SCÈNE IX.

### MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

MADAME DUBUISSON.

Vraiment, Monsieur, vous avez là un petit domestique bien affectionné et qui a bien soin de vos montures.

VIVIEN.

Ah ! bonjour, Madame ; c'est un petit gueux du pays que j'ai amené à Paris par charité, pour le déniaiser seulement.

MADAME DUBUISSON.

Cela est bien louable, d'avoir ainsi de la charité pour vos parens.

VIVIEN.

Oh ! il n'est mon parent que de fort loin. C'est le petit-fils de la fille d'un bâtard, qui étoit le fils d'une bâtarde de notre famille.

MADAME DUBUISSON.

Voilà une belle généalogie !

VIVIEN.

Vous voyez bien qu'il n'est mon cousin que du côté gauche. Nous peuplons beaucoup du côté gauche, nous autres.

MADAME DUBUISSON.

Je vous en félicite.

VIVIEN.

C'est pour m'empêcher de peupler comme ça que mon père m'envoie à Paris, et qu'il me marie de si bonne heure; car je n'ai encore que trente-huit ans, afin que vous le sachiez.

MADAME DUBUISSON.

C'est le bel âge pour se mettre en ménage.

VIVIEN.

Comme il n'y a plus que moi de mâle légitime dans la maison de la Chaponnardière, on veut se dépêcher d'avoir de la race.

MADAME DUBUISSON.

On a bien raison de ne pas laisser périr une si belle famille.

VIVIEN.

C'est une des bonnes de la province, voyez-vous; nous avons eu tout de suite quatre baillis de Gisors, et autant de médecins, tous de pères en fils: cela est beau, Madame.

MADAME DUBUISSON.

Comment, beau! je ne sache rien de plus noble. Monsieur Thomasseau sera bien heureux d'avoir pour gendre monsieur Vivien de la Chaponnardière.

VIVIEN.

Sa fille est-elle jolie, Madame ? j'aime les jolies filles.

MADAME DUBUISSON.

Vous en jugerez par vous-même.

VIVIEN.

Elle est sage, au moins ? car à Paris on dit que les filles sont diablement égrillardes.

MADAME DUBUISSON.

Mais à Paris, comme dans votre famille, on peuple quelquefois du côté gauche.

## SCÈNE X.

MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE, *en naine.*

LORANGE.

Bonjour, madame Dubuisson.

VIVIEN.

Voilà une figure assez drôle.

MADAME DUBUISSON.

C'est Lorange, je pense.

LORANGE.

On m'a dit que mon petit mari de Gisors étoit chez vous, madame Dubuisson. Pourquoi ne me vient-il donc pas voir, cet animal-là ? voilà un plaisant sot ! Oh ! que je m'en vais lui apprendre à vivre.

MADAME DUBUISSON.

Allons, Monsieur, voilà votre maîtresse, saluez-la donc.

VIVIEN.

Comment, Madame !

MADAME DUBUISSON.

C'est mademoiselle Thomasseau que vous venez épouser.

VIVIEN.

Quoi ! ce l'est-là ?

MADAME DUBUISSON.

Elle-même, abordez-la donc.

VIVIEN.

Vous vous moquez de moi.

LORANGE.

Qui est cet original-là, madame Dubuisson ?

MADAME DUBUISSON.

C'est votre petit mari de Gisors, monsieur Vivien de la Chaponnardière, que je vous présente.

LORANGE.

Ah ! le plaisant visage ! il faut donc que j'épouse ce gobin-là ? quel animal ! quel brutal ! a-t-il une langue ? sait-il parler, ce pauvre benêt ?

VIVIEN.

Elle est folle, Madame : comme elle me traite !

MADAME DUBUISSON.

Les filles de Paris sont vives, comme vous voyez ; et c'est bien autre chose quand elles sont femmes.

LORANGE.

Eh bien ! me fera-t-il honnêteté ? me fera-t-il compliment ? c'est une buche, je pense : je ne veux point d'un mari comme celui-là, il ne remue non plus qu'une souche.

MADAME DUBUISSON.

Elle a raison, démenez-vous donc un peu, parlez-lui.

VIVIEN.

Que voulez-vous que je lui dise? à deux de jeu; si elle ne veut point de moi, je ne veux point d'elle. Adieu, mademoiselle Thomasseau. Holà, eh! Bastien, bride nos bêtes.

LORANGE.

Non, Monsieur de Gisors, non, vous ne partirez pas comme cela: il faut que vous voyiez mon papa Thomasseau auparavant: votre mine le réjouira, car elle est fort drôle.

VIVIEN.

Parbleu, la vôtre est plus ridicule que la mienne; je n'ai ni suros, ni malandre.

LORANGE.

Vous êtes un peu tortu, bossu: mais on vous redressera, ce n'est pas une affaire.

VIVIEN.

Redressez-vous vous-même le corps et l'esprit, avant que de parler des autres.

LORANGE.

Que je me redresse, moi? moi, que je me redresse? que veut-il dire, cet impertinent-là, madame Dubuisson? je lui pourrois bien donner de mon bâton sur les oreilles.

MADAME DUBUISSON.

Eh! Mademoiselle, ne vous emportez pas, c'est un provincial qui ne sait ce qu'il dit.

LORANGE.

Patience, patience, qu'il m'épouse, je le frotterai bien quand je serai sa femme.

VIVIEN.

Oh! par ma foi je lui permets de m'assommer si cela arrive.

## SCÈNE XI.

THIBAUT *boiteux, avec un manteau noir, et un emplâtre sur l'œil;* MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE.

LORANGE.

Ah! vous voilà, papa Thomasseau, venez-vous-en un peu morigéner votre gendre; il perd le respect, je vous en avertis.

THIBAUT.

On viant de me dire qu'il est arrivé, et il m'est avis qu'il devroit être cheux nous.

LORANGE.

C'est un petit impoli qui ne sait pas vivre; ses grossièretés me font quitter la place. Votre servante, Madame Dubuisson; jusqu'au revoir, monsieur de la Chaponnardière.

THIBAUT.

Alle est un peu mièvre, parce qu'alle est jeune: mais en grandissant ça changera. Votre valet, notre gendre.

VIVIEN.

Monsieur, je suis votre serviteur. Quoi! Madame, c'est là monsieur Thomasseau? ce l'est-là?

MADAME DUBUISSON.

Oui, lui-même, votre beau-père.

VIVIEN.

Par ma foi, voilà une vilaine famille.

THIBAUT.

Eh bian! qu'est-ce? à qui en avez-vous donc? comment se porte le bon-homme de père? est-il toujours aussi libartin, aussi ivrogne que de coutume?

VIVIEN.

Mon père ivrogne!

THIBAUT.

Vous li ressemblez comme deux gouttes d'iau, et n'an dit que vous ne valez pas mieux que li : mais ma fille est une diablesse qui vous rangera, ne vous boutez pas en peine.

VIVIEN.

Je n'y comprends rien, c'est une espèce de paysan que le beau-père.

MADAME DUBUISSON.

Oh! dame! la maison de Thomasseau n'est pas si noble que la vôtre, il y a bien à dire.

VIVIEN.

Ouais!

THIBAUT.

Le gendre n'est morgué pas content d'avoir fait le voyage.

VIVIEN.

Ce n'est point avec ces gens-là que mon père a conclu mon mariage, assurément. Il y a quelqu'autre Thomasseau, Madame?

MADAME DUBUISSON.

S'il y en a, c'est donc comme chez vous, du côté gauche, mais les Thomasseau en ligne directe sont de Surêne, je n'en connois point d'autres.

## SCÈNE XII.

CLITANDRE *en breteur*, THIBAUT, MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE *encore en naine*.

LORANGE.

Voilà mon cousin l'officier que j'amène voir mon prétendu.

CLITANDRE.

Comment, têtebleu ! voilà un garçon bien fait et de bonne mine : par la corbleu, il a bon dos pour porter le mousquet dans notre compagnie ! jarnibleu, que vous avez bien choisi, mon oncle ! Serviteur, cousin.

VIVIEN.

Cousin !... Je vous baise les mains, Monsieur. Est-ce encore là un Thomasseau, Madame?

MADAME DUBUISSON.

Comment ! c'est le chevalier Thomasseau, ce fameux, ce brave officier aux gardes de son métier, anspessade de la colonelle, qui tue régulièrement deux hommes toutes les semaines.

VIVIEN.

Deux hommes toutes les semaines !

MADAME DUBUISSON.

Oui, tout au moins ; cela va bien là l'un portant l'autre.

VIVIEN.

Miséricorde ! où mon père m'a-t-il envoyé ? la vilaine famille !

CLITANDRE.

Parbleu, mon oncle, il faut que j'enivre le cousin pour faire connoissance.

THIBAUT.

Oui da : il faut bian commencer par queuque chose.

CLITANDRE.

Allons, ventrebleu, cousin ! allons boire ensemble.

VIVIEN.

Monsieur, je vous remercie ; mais...

CLITANDRE.

Oh ! par la sambleu ! vous viendrez, car j'y ai regardé.

VIVIEN.

Je ne bois jamais, Monsieur.

CLITANDRE.

Mais vous fumez quelquefois, du moins ?

VIVIEN.

Oh ! point du tout, je vous assure.

CLITANDRE.

Maugrebleu ! voilà un sot animal de cousin, il ne sait rien faire.

LORANGE.

C'est un nigaud qui est frais émoulu de la province ; mais vous me le dégourdirez, cousin.

CLITANDRE.

Ah ! ah ! palsambleu, je vous en réponds. Vous ne prétendez pas faire si tôt la noce, mon oncle?

THIBAUT.

Non, palsangué ! rian ne presse.

CLITANDRE.

Il faut auparavant qu'il fasse trois ou quatre campagnes dans notre régiment : ne vous mettez pas en peine, je le ferai assommer, ou j'en ferai quelque chose.

VIVIEN.

Trois ou quatre campagnes, moi ! ma chère Madame.

MADAME DUBUISSON.

Voilà comme le chevalier Thomasseau fait des recrues.

CLITANDRE.

Allons, hé, marche à moi, cousin.

VIVIEN.

Au secours ! à moi, Bastien, miséricorde !

CLITANDRE.

Comment, palsambleu ! vous faites rebellion ?

VIVIEN.

Ma chère Madame, revanchez-moi.

MADAME DUBUISSON.

Faites ce qu'il vous dit, ne le mettez point en colère ; il n'a encore tué personne, et voilà bientôt la fin de la semaine.

VIVIEN.

Ah ! le maudit pays ! le maudit pays !

LORANGE.

Donnez-moi la main, mon petit mari ; ne vous faites point tirer l'oreille.

MADAME DUBUISSON, *à Clitandre.*

Voilà monsieur Thomasseau, tout est perdu.

CLITANDRE.

Ma tante et ma sœur sont avec lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

MADAME DUBUISSON.

Je vous en rendrai compte ; allez-vous-en, qu'elles ne vous voient point dans cet équipage.

## SCÈNE XIII.

### M. THOMASSEAU, MADAME DESMARTINS, ANGÉLIQUE, MADAME DUBUISSON.

MADAME DESMARTINS.

Eh ! te voilà, madame Dubuisson? j'ai fait mettre mon carrosse chez toi.

MADAME DUBUISSON.

Apparemment, Madame, monsieur Thomasseau m'ôte l'avantage de vous y donner un appartement.

MADAME DESMARTINS.

Je me partage, madame Dubuisson ; j'ai passé tout le printemps chez toi, je viens passer, chez monsieur Thomasseau, les vendanges avec ma nièce, et en équipage de vendangeuses, comme tu vois.

M. THOMASSEAU.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame, et vous serez toujours la maîtresse de tout ce qui dépendra de moi.

MADAME DESMARTINS.

Il faut avouer que monsieur Thomasseau est la politesse et la galanterie même.

M. THOMASSEAU.

Ah! Madame!

MADAME DUBUISSON.

Il a assez vécu pour savoir vivre. Mais, Madame, cette jeune personne est donc votre nièce?

MADAME DESMARTINS.

Oui, ma chère. Allons, ma nièce, saluez madame Dubuisson; c'est une bonne personne que vous ne serez pas fâchée de connoître dans la suite.

ANGÉLIQUE.

Il suffit qu'elle soit de vos amies, pour me donner bonne opinion de son mérite.

M. THOMASSEAU.

N'est-ce pas là une aimable enfant, madame Dubuisson?

MADAME DUBUISSON.

On ne peut l'être davantage.

M. THOMASSEAU.

N'est-il pas vrai? Oh! çà, Mesdames, voilà la maison de votre petit serviteur, nous y serons plus commodément qu'ici.

ANGÉLIQUE.

Je meurs d'impatience d'embrasser mademoiselle votre fille.

M. THOMASSEAU.

Elle sera ravie d'avoir l'honneur de vous faire la révérence.

MADAME DESMARTINS.

Nous nous verrons, madame Dubuisson.

MADAME DUBUISSON.

Votre servante, Madame.

M. THOMASSEAU.

Attendez-moi ici, ma voisine, j'ai quelque chose à vous dire.

## SCÈNE XIV.

MADAME DUBUISSON.

Le pauvre monsieur Thomasseau est en assez bonne main : madame Desmartins et sa petite nièce le mèneront loin, s'il veut les suivre. Elles ne s'attendent pas à trouver Clitandre en ce pays-ci ; mais il est bon prince. Son rival et son amour l'occupent trop pour lui laisser le temps de songer à troubler la fête. Mais voici déjà le bon-homme ; quelle confidence me veut-il faire ?

## SCÈNE XV.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON.

M. THOMASSEAU.

Oh ! çà, ma chère voisine, tu connois les dames qui sont chez moi ?

MADAME DUBUISSON.

Oui, Monsieur : madame Desmartins, c'est la plus vertueuse personne du monde, sage, honnête, douce, complaisante, l'esprit bien fait,

l'humeur enjouée, les manières engageantes. Je ne sais pas où vous avez pêché cette connoissance-là; mais vous avez fait là une bonne trouvaille.

M. THOMASSEAU.

Je choisis bien mes gens, dis? n'est-il pas vrai? et sa petite nièce, qu'en dis-tu ?

MADAME DUBUISSON.

Je ne la connoissois pas; mais j'en ai ouï parler mille fois à sa tante. C'est un petit modèle de perfection, c'est la sagesse en miniature, une fille élevée comme une princesse; un cœur de reine; elle possède elle seule assez de talens pour rendre une douzaine de filles des plus accomplies.

M. THOMASSEAU.

Tu me ravis, madame Dubuisson, de m'en parler de cette manière.

MADAME DUBUISSON.

Comment donc, Monsieur? quel intérêt prenez-vous...

M. THOMASSEAU.

Je te prie de la noce, madame Dubuisson.

MADAME DUBUISSON.

Quoi! vous épousez la petite nièce?

M. THOMASSEAU.

Oui, mon enfant: ne suis-je pas bien heureux?

MADAME DUBUISSON.

Ah! que ce parti-là vous convient bien, Monsieur, et que vous allez passer agréablement le reste de vos jours!

M. THOMASSEAU.

Je t'en réponds. Je me défais de ma fille, et je l'envoie dans le fond de la province.

MADAME DUBUISSON.

Quelle conduite!

## SCÈNE XVI.

### M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

VIVIEN, *derrière le théâtre.*

A L'AIDE! au secours! à la force!

M. THOMASSEAU.

Quel bruit confus est-ce là?

MADAME DUBUISSON.

Ah! monsieur de la Chaponnardière est échappé; nous allons voir de belles affaires!

VIVIEN.

Eh! par charité, Monsieur, Madame, ayez pitié de moi!

M. THOMASSEAU.

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur? à qui en avez-vous?

VIVIEN.

Eh! je n'en puis plus.

MADAME DUBUISSON.

Voilà le gendre et le beau-père aux prises; allons avertir Clitandre des sentimens où monsieur Thomasseau est pour sa famille.

# SCÈNE XVII.

## M. THOMASSEAU, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

Que vous a-t-on fait? qui êtes vous, Monsieur?

VIVIEN.

Je suis un honnête homme de Normandie, Monsieur.

M. THOMASSEAU.

De Normandie?

VIVIEN.

Oui, Monsieur, et pour mes péchés, je suis venu ici dans le dessein d'épouser la fille d'un monsieur Thomasseau, qui est le plus grand coquin, le plus grand maraud...

M. THOMASSEAU.

Comment donc, Monsieur? prenez garde à ce que vous dites.

VIVIEN.

C'est la vérité, Monsieur; il a une fille qui est la créature la plus maussade et la plus effrontée...

M. THOMASSEAU.

Monsieur...

VIVIEN.

Et un coquin de cousin qui est un homme à pendre. C'est bien la plus détestable famille que cette famille-là.

M. THOMASSEAU.

Vous êtes un fripon et un insolent, de parler

de gens d'honneur comme vous faites, et je vous ferai donner mille coups de bâton, afin que vous le sachiez.

VIVIEN.

Que la peste m'étouffe, si je ne vous dis vrai. Vous ne connoissez point ces gens-là, Monsieur : si vous les aviez vus seulement...

M. THOMASSEAU.

Et savez-vous bien que je suis monsieur Thomasseau, moi qui vous parle?

VIVIEN.

Non, non, Monsieur, ce n'est pas vous; je viens de le quitter, il est aux Trois-Rois avec sa fille et des soldats aux gardes.

M. THOMASSEAU.

Voilà un maraud qui a perdu l'esprit, ou qui vient ici pour m'insulter.

VIVIEN.

Tenez, il est borgne et boiteux, monsieur Thomasseau; je viens de le quitter, vous dis-je.

M. THOMASSEAU.

Il y a ici quelque chose que je ne comprends point.

VIVIEN.

Et sa fille a le visage de travers; elle est bossue, naine et boiteuse.

M. THOMASSEAU.

C'est une pièce qu'on m'a voulu faire.

VIVIEN.

Vous avez l'air d'un honnête homme, Mon-

sieur : je vous demande votre protection contre ces canailles-là.

M. THOMASSEAU.

Il faut en rire malgré moi. Oui, je vous l'accorde; c'est quelque plaisanterie qu'on vous a faite; vous êtes nouveau débarqué en ce pays-ci, quelques égrillards ont voulu rire à vos dépens et aux miens.

VIVIEN.

Il y a de méchantes gens. Pour moi, Monsieur, je suis sans malice.

M. THOMASSEAU.

Je le vois bien. Oh çà! c'est moi qui suis monsieur Thomasseau, encore une fois.

VIVIEN.

Et moi, monsieur Vivien de la Chaponnardière.

M. THOMASSEAU.

Ma fille est jeune et belle, et n'est ni naine ni bossue.

VIVIEN.

En ce cas-là, je viens pour être votre gendre, et voilà une lettre de mon père.

M. THOMASSEAU.

Je reconnois son seing et son écriture.

## SCÈNE XVIII.

M. THOMASSEAU, CLITANDRE, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

MADAME DUBUISSON, *à Clitandre.*

Cela est comme je vous le dis, entrez dans le

logis, votre tante et votre sœur y sont, et vous ne risquez rien.

CLITANDRE.

Mais si ce gendre malotru...

MADAME DUBUISSON.

Il ne le sera pas, je vous en réponds. Le voilà encore avec monsieur Thomasseau : entrez, vous dis-je, et nous laissez faire.

## SCÈNE XIX.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

MADAME DUBUISSON.

Eh bien! avez-vous su ce qu'avoit cet honnête Monsieur, pour faire tant de bruit?

M. THOMASSEAU.

C'est le fils d'un de mes amis, ma voisine, qui vient ici pour être mon gendre.

VIVIEN.

Je vous le disois bien moi, que le Thomasseau de tantôt n'étoit pas le véritable, et qu'il y en avoit quelque autre.

MADAME DUBUISSON.

Je vous félicite de l'avoir trouvé.

VIVIEN.

Si je vous en avois cru pourtant... écoutez, je crois que vous êtes une friponne, Madame.

M. THOMASSEAU.

Comment, mon gendre?

VIVIEN.

Elle étoit de complot avec vos cadets, ces vilains Thomasseau que je vous ai dit.

MADAME DUBUISSON.

Votre gendre est un peu fou, Monsieur, il est bon de vous en avertir.

## SCÈNE XX.

### M. THOMASSEAU, THIBAUT, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

THIBAUT.

Ah! vous velà, Monsieur, n'avez-vous point vu par hasard une madame de Paris qui vous cherche?

M. THOMASSEAU.

Une dame de Paris! que me veut-elle?

THIBAUT.

Alle m'a dit de vous dire qu'alle veut vous dire queuque chose, qu'alle dit qui est de conséquence.

M. THOMASSEAU.

Quand elle viendra, nous saurons ce que c'est.

THIBAUT, *en regardant Vivien.*

Ah, ah, ah, ah!

VIVIEN, *en se tournant pour voir de quoi rit Thibaut.*

Cet homme-là se moque de moi, je pense?

THIBAUT.

Tatigué, que velà un drôle de corps! ah, ah, ah, ah, ah!

M. THOMASSEAU.

Te tairas-tu, maraud ? c'est mon gendre.

THIBAUT.

Ah, ah, ah, ah! comme il se gausse, couseine.

MADAME DUBUISSON.

Il ne se gausse point, c'est la vérité.

THIBAUT.

Quoi! c'est-là ce mari qu'ous avez fait venir exprès pour mademoiselle Mariane ?

M. THOMASSEAU.

Oui, lui-même, qu'en veux-tu dire ?

THIBAUT.

Morgué! votre fille choisit mieux que vous, je me donne au diable, le gars de la petite ruelle vaut trente maris comme sti-là ; je vous l'avois bian dit qu'ils se trouveriont deux. Je m'en vais vous l'amener, vous varrez vous-même.

M. THOMASSEAU.

Madame Dubuisson, vous avez un cousin qui devient bien insolent; je le mettrai dehors, si cela continue.

## SCÈNE XXI.

M. THOMASSEAU, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

VIVIEN.

TENEZ, beau-père, j'ai dans la pensée que ce paysan-là est le Thomasseau de tantôt, hors qu'il n'est plus borgne.

M. THOMASSEAU.

Lui! point du tout, c'est mon jardinier.

SCÈNE

## SCÈNE XXII.

### M. THOMASSEAU, THIBAUT, MADAME DUBUISSON, VIVIEN, LORANGE.

THIBAUT.

PARGUÉ! je reviens sur mes pas, et je m'en retourne de même; velà cette madame de Paris qui vous demande.

LORANGE, *en demoiselle.*

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

M. THOMASSEAU.

Je suis votre serviteur, Madame.

VIVIEN.

Voilà une grande fille qui n'est pas mal faite.

MADAME DUBUISSON.

Eh, comment! c'est mademoiselle Duhasard, si je ne me trompe?

LORANGE.

Oui, ma chère madame Dubuisson, c'est moi-même.

M. THOMASSEAU.

Tu connois cette personne-là, ma voisine?

MADAME DUBUISSON.

Vraiment, oui, c'est une de nos amies, une fort honnête fille, qui postule pour chanter gratis à l'opéra, afin de se faire connoître. Eh! qui vous amène en ce pays-ci, Mademoiselle?

LORANGE.

Trois officiers de dragons de mes bons amis

m'ont engagée d'y venir en vendanges ; et comme j'ai su, par occasion, que monsieur Vivien de la Chaponnardière y étoit pour épouser la fille de Monsieur, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de venir mettre empêchement à ce mariage.

VIVIEN.

Mettre empêchement à mon mariage! et de quel droit, Madame?

LORANGE.

Comment, de quel droit, petit perfide?

M. THOMASSEAU.

Que veut dire ceci, mon gendre?

VIVIEN.

Le diable m'emporte si j'en sais rien; je ne connois point cette créature-là.

LORANGE.

Tu ne me connois point, traître? je te dévisagerai si on me laisse faire.

MADAME DUBUISSON.

Eh! ne vous emportez pas de la sorte.

LORANGE.

Tu ne me connois pas? n'est-ce pas toi qui m'as mise dans mes meubles?

VIVIEN.

Moi?

M. THOMASSEAU.

Mon gendre?

LORANGE.

Avant que je connusse ce libertin-là, ma réputation flairoit comme baume dans tout le quartier du palais royal.

MADAME DUBUISSON.

Je vous le disois bien, elle a toujours passé pour une fille fort sage.

LORANGE.

Si vous saviez, Monsieur, comme il m'a attrapée!

M. THOMASSEAU.

Cela ne vaut rien, mon gendre; voilà de mauvaises manières.

VIVIEN.

Je vous proteste, monsieur Thomasseau...

LORANGE.

Tenez, Monsieur, il venoit quelquefois chez une honnête marquise qui donne à jouer; il me vit, je lui plus; je le vis, il me plut.

DADAME DUBUISSON.

Il vous proposa quelques parties de plaisir?

LORANGE.

Vraiment, nous soupâmes ensemble dès le soir même : il me fit boire tant de ratafia et tant manger de truffes! Oh! pour cela, l'argent ne lui coûte rien, il fait bien les choses.

MADAME DUBUISSON.

Cet homme-là est d'une grande dépense, au moins.

M. THOMASSEAU.

Oui, cela n'accommode point un ménage.

MADAME DUBUISSON.

Il ne faut pas demander si le lendemain il alla vous rendre visite.

LORANGE.

Oui, Madame; et deux jours après il m'envoya

une tapisserie de brocatelle, un petit lit de damas feuille morte, avec la petite oie.

M. THOMASSEAU.

Un lit de damas! cela est violent.

VIVIEN.

Si j'ai jamais vu cette coquine-là! si je sais ce que c'est que tout ce qu'elle dit!

LORANGE.

Oh! tu as beau nier, il faut que tu m'épouses ou que tu sois pendu.

VIVIEN.

Je vous épouserai, moi?

LORANGE.

Oui, par la ventrebleu, tu m'épouseras.

MADAME DUBUISSON.

Ne vous tourmentez donc point, Mademoiselle, vous vous ferez malade.

LORANGE.

Ah! je veux que cinq cents diables me tordent le cou, Madame, si...

VIVIEN.

Voilà une affrontée carogne.

M. THOMASSEAU.

Allez, Monsieur, vous devriez mourir de honte de faire des présens à des filles qui jurent comme cela!

## SCÈNE XXIII.

M. THOMASSEAU, THIBAUT, CLITANDRE, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

THIBAUT.

Tenez, Monsieur, vélà le mari que votre fille a fait venir de Paris, et velà sti que vous avez fait venir de campagne. Alle veut sti-ci, et ne veut point sti-là; est-ce qu'alle a tort? regardez-les bian; queu comparaison!

## SCÈNE XXIV.

M. THOMASSEAU, MARIANE, THIBAUT, CLITANDRE, MADAME DESMARTINS, ANGÉLIQUE, MADAME DUBUISSON, VIVIEN.

M. THOMASSEAU.

Approchez, ma fille, approchez.

MARIANE.

Souffrez, mon père, que je me jette à vos genoux, pour vous conjurer instamment de ne me pas forcer....

M. THOMASSEAU.

Ne me priez de rien, ma fille; l'affaire est conclue dans ma tête.

MARIANE.

Ah! mon père!

M. THOMASSEAU.

Votre mariage est déjà rompu avec Monsieur;

c'est une affaire faite, je ne veux point de débauché dans ma famille.

VIVIEN.

Quoi! vous croyez, Monsieur Thomasseau....

M. THOMASSEAU.

Voilà qui est fini, vous dis-je; j'écrirai à votre père.

CLITANDRE.

Oserai-je me flatter, Monsieur....

M. THOMASSEAU.

Pour terminer quelque chose avec vous, Monsieur, il faut savoir auparavant qui vous êtes.

CLITANDRE.

Il ne sera pas malaisé de vous en instruire, et voilà ma tante et ma sœur....

M. THOMASSEAU.

Vous êtes le frère de cette adorable personne?

MADAME DESMARTINS.

Si vous êtes toujours dans le dessein d'épouser ma nièce, il faut consentir au bonheur de mon neveu, pour le faire consentir au vôtre.

M. THOMASSEAU.

Sur ce pied-là, c'est une affaire faite, et nous serons bientôt d'accord.

VIVIEN.

Eh! qu'est-ce donc? me faire venir exprès de Gisors pour se moquer de moi?

LORANGE.

Consolez-vous, Monsieur, jeune et nigaud comme vous êtes, vous ne manquerez pas de bonne fortune.

(*On entend un bruit de haut-bois et de musettes.*)

M. THOMASSEAU.

Quelle musique est-ce là ?

MADAME DUBUISSON.

C'est un petit bal de campagne que mademoiselle Duhasard a préparé pour monsieur Vivien, apparemment.

M. THOMASSEAU.

Comment donc ?

MADAME DUBUISSON.

Comme fille postulante d'opéra, il faut bien qu'elle donne un plat de son métier à la compagnie.

LORANGE.

Et comme maître de l'Epée-de-Bois, si vous voulez, je ferai le festin des deux mariages.

M. THOMASSEAU.

Mademoiselle Duhasard est un cabaretier ?

LORANGE.

Fort à votre service.

VIVIEN.

Je vous le disois bien, moi, qu'on me faisoit pièce.

LORANGE.

Sans rancune, monsieur Vivien ; nous vous avons empêché de vous marier, ce n'est pas vous rendre un mauvais office. Allons, gai, Messieurs de la symphonie, honneur à monsieur Vivien et à nos vendanges.

## DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs vendangeurs et vendangeuses, précédés de quelques hautbois et d'une musette, entrent en dansant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux,
J'avons les vendanges nouvelles,
Qui sont des plus belles,
Nargue du vin vieux.
Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR *répète.*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

SECOND VENDANGEUR.

Darlu, Rousseau, Fitte et Forelle
En avont dans l'aile
Avec leur vin vieux.
Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

LE CHOEUR *répète.*

Amis vendangeux,
Ayons le cœur joyeux.

PREMIER VENDANGEUR.

Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardière.

(Tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement font la révérence à monsieur Vivien, en répétant :)

Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardière.

PREMIER VENDANGEUR.

Qu'il est docile, et qu'il prend bien
Le bon parti dans cette affaire !
Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardière.

LE CHOEUR *répète.*

Serviteur à monsieur Vivien
De la Chaponnardière.

(Deux vendangeurs et deux vendangeuses dansent une entrée grotesque.)

SECOND VENDANGEUR.

Morgué, morgué, point de mélancolie,
J'ons bon vin et femme jolie,
N'est-ce pas pour vivre contens ?
Tout ce qui peut me chagriner l'ame,
J'ons du vin nouviau tous les ans :
Mais j'ons toujours la même femme.

(Entrée d'un sabotier seul.)

MADAME DESMARTINS, *vêtue en vendangeuse, chante.*

Amans, qui venez en vendange,
L'amour ne trouve point étrange
Qu'au Dieu du vin vous fassiez votre cour.

Dans une heureuse intelligence
Ces dieux se servent tour à tour.
L'Amour aide à Bacchus, et par reconnoissance
Bien souvent Bacchus avance
Les affaires de l'Amour.

(Un paysan danse une entrée comique avec Angélique, qui est vêtue en vendangeuse.)

SECOND VENDANGEUR.

Les plus habiles vendangeuses,
Quoiqu'ordonne le dieu du vin,
Ne sont jamais assez soigneuses
Pour bien cueillir tout le raisin.
Mais aux vendanges de Surêne,
Avec les jeux et les ris,
Le dieu des amours amène
Des grapilleuses de Paris.

(Un grand benêt de paysan danse seul d'une manière niaise: quand il a fini, madame Desmartins s'avance au bord du théâtre, au milieu des deux vendangeurs. Ils chantent les couplets suivans, que tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement répètent en chantant.)

PREMIER VENDANGEUR.

Profitez bien, jeunes fillettes,
Des momens faits pour les amours:
Quand on a passé ses beaux jours,
Adieu panniers, vendanges sont faites.

MADAME DESMARTINS.

Cachez bien les faveurs secrètes,
Amans, dont vous êtes comblés;

Sitôt que vous les révélez,
Adieu panniers, vendanges sont faites.

SECOND VENDANGEUR.

Il faut savoir en amourettes
Se saisir des tendres momens :
Pour les trop timides amans ;
Adieu panniers, vendanges sont faites.

PREMIER VENDANGEUR.

Faites bien vos marchés, grisettes,
Avant qu'aimer les grands seigneurs ;
Sitôt qu'ils ont de vos faveurs,
Adieu panniers, vendanges sont faites.

(Tous les acteurs et les actrices rentrent en dansant et en chantant ; et madame Desmartins, qui demeure seule sur le théâtre, adresse à l'assemblée ce dernier couplet : )

Défiez-vous de ces coquettes
Qui n'en veulent qu'à vos écus ;
Sitôt que vous n'en aurez plus,
Adieu panniers, vendanges sont faites.

FIN DES VENDANGES DE SURÊNE.

# LES VACANCES,

## COMÉDIE,

## PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 31 octobre 1697.

## PERSONNAGES.

MONSIEUR GRIMAUDIN, procureur.
MONSIEUR MAUGREBLEU, fils de M. Grimaudin.
ANGÉLIQUE, fille de M. Grimaudin.
LÉPINE, filleul de M. Grimaudin.
LE MAGISTER.
MADAME LA ROCHE, domestique de M. Grimaudin.
MONSIEUR DE LA PARAPHARDIÈRE, greffier.
MADAME PÉRINELLE, bourgeoise.
CLITANDRE, capitaine de cavalerie.
MARTINE, paysanne.
COLIN, petit paysan.
LE BARBIER du village.
LA MEUNIÈRE.
UN SUISSE.
Plusieurs procureurs, paysans et dragons.

La scène est dans le village de Gaillardin en Brie, proche du château.

# LES VACANCES,

## COMÉDIE.

### SCÈNE I.

LÉPINE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Non, palsanguenne, vous avez beau dire, Monsieur de Lépine, je ne saurois m'accoutumer à sti-là.

LÉPINE.

Mais qu'est-ce que cela vous fait, monsieur le magister? puisqu'il faut que nous ayons un seigneur une fois, que nous importe qui le soit?

LE MAGISTER.

Que nous importe? morgué, ça est honteux que le cousin du meûnier de Rougemare, monsieur Grimaudin, devianne seigneur du village de Gaillardin : je ne puis avaler cette pilule-là.

LÉPINE.

C'est un honnête homme qui a gagné du bien, et....

LE MAGISTER.

Un procureur honnête homme, et qui est devenu riche encore! en velà une belle marque.

LÉPINE.

Il a des amis, de bonnes connoissances, et nous nous trouverons bien de sa protection.

LE MAGISTER.

Li? il nous fera des procès à tous tant que je sommes: mais, morgué, je m'en gausse; je sommes quatre ou cinq dans le village qui li taillerons de la besogne, sur ma parole.

LÉPINE.

Et que ferez-vous?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons? Il n'est morgué pas plus gentilhomme que nous: je sis collecteur, moi, Dieu marci, cette année: palsanguenne, j'aurai le plaisir de mettre notre nouveau seigneur à la taille.

LÉPINE.

Qu'est-ce que cela produira?

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager, et s'il ne veut avoir la paix, il a de petits droits que je li ferons pardre. Oh! je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le sachiais.

LÉPINE.

Vous êtes un homme entendu et entreprenant, je vois bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué, vous avez itou un peu d'esprit, gobergeons-nous ensemble de ce cousin de meûnier, qui

viant être notre seigneur, maugré que j'en ayons.

LÉPINE.

Mais je ne puis avec bienséance, moi...

LE MAGISTER.

Quoi! parce qu'il vous a fait procureur-fiscal? Parguenne, il vous a baillé là une belle charge! Acoutez, il n'y a que deux mots qui sarvent; vous êtes nouveau venu dans le village aussi bien que li, ne vous brouillez point avec les habitans. C'est un petit avis que je vous baille, vous y ferez vos petites réflexions. Votre valet, monsieur de Lépine.

## SCÈNE II.

### LÉPINE.

C'est une assez méchante engeance que la race paysanne, et notre monsieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content, dans la suite, de l'acquisition qu'il vient de faire. Le voici, je pense. Le magister a ma foi raison; voilà un fort vilain seigneur de paroisse.

## SCÈNE III.

### M. GRIMAUDIN, LÉPINE.

M. GRIMAUDIN.

Eh bien! mon pauvre Lépine, je suis sur mes terres, et me voilà pourtant, en dépit de l'envie, propriétaire du château et de la seigneurie de Gaillardin.

LÉPINE.

Et à fort bon marché, n'est-ce pas? On ne vous rapportera ni argent faux, ni vieilles espèces du paiement que vous avez fait.

M. GRIMAUDIN.

Oh! pour cela, non, je t'en réponds; je me la suis fait adjuger pour les frais d'une instance que j'ai eu l'esprit de faire durer dix-sept ans, et le fond du procès n'est pas jugé encore.

LÉPINE.

Quelle bénédiction! Vous tirerez encore de là de bonnes nipes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'espère. Quand des gens de notre profession ont un peu d'honneur et de conduite, ils font de bonnes maisons en bien peu de temps, n'est-il pas vrai?

LÉPINE.

La peste! Oui. Vous autres procureurs de cour souveraine, vous avez souvent de bonnes occasions : mais un pauvre diable comme moi...

M. GRIMAUDIN.

Laisse-moi faire, j'acheverai ta fortune, va; quoique je n'eusse encore cette terre-ci qu'à bail judiciaire, quand tu revins de Flandres l'année passée, j'ai trouvé le moyen de t'en faire le procureur fiscal : m'en voilà maintenant seigneur, par la grâce de Dieu et du Châtelet; tu es mon filleul, tu as de bons principes, je te pousserai, tu iras loin, sur ma parole.

LÉPINE.

Il ne tiendra pas à moi que je ne fasse quelque chose dans la robe, j'ai des inclinations admirables.

M. GRIMAUDIN.

Sur ce pied-là, je veux, avant qu'il soit dix ans, que tu aies une petite terre.

LÉPINE.

Je vous suis bien obligé, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Il y a plaisir, oui, de venir ainsi passer les Vacances dans ses petits états ?

LÉPINE.

Assurément.

M. GRIMAUDIN.

Il y a peu de mes confrères qui en puissent faire autant.

LÉPINE.

Il n'y en aura jamais qui fasse son chemin si promptement que vous; et si, ils aiment à aller vîte, ces messieurs-là.

M. GRIMAUDIN.

J'en attends ici trois ou quatre, que j'ai priés de me venir voir avec leurs familles, pendant les vacances,

LÉPINE.

Vous ne manquerez pas de compagnie.

M. GRIMAUDIN.

Je veux les régaler de manière à les faire crever de dépit.

LÉPINE.

Ils seront tous bien fâchés de vous voir faire si bonne figure.

M. GRIMAUDIN.

Je le crois comme cela.

LÉPINE.

N'est-ce pas aujourd'hui que vous faites la cérémonie de prendre possession.

M. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra : je ne prétends pas que cela se fasse *incognito*, non ; j'ai donné ordre que tout le village se mît sous les armes, j'aime à faire parler de moi.

LÉPINE.

C'est là folie de tous les grands hommes.

M. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux ! Je suis veuf, premièrement.

LÉPINE.

Oui ; mais vous avez deux grands enfans.

M. GRIMAUDIN.

Bon, le garçon s'est fait soldat, il n'oseroit revenir, et Dieu merci, c'est un fripon que je suis en droit de déshériter, et de ne jamais voir.

LÉPINE.

Cela est bien heureux.

M. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'est une coquine qui ne vaudra pas mieux que son frère. Je veux la marier à un vieux greffier, dont je suis sûr qu'elle ne voudra point ; et je la gênerai tant, je la gênerai

tant, qu'elle fera quelque sottise, qui m'autorisera à la mettre dans un couvent. Oh! j'ai des vues bien judicieuses.

LÉPINE.

Oh! pour cela, vous êtes né coiffé, d'avoir des enfans qui secondent si bien vos bonnes intentions.

M. GRIMAUDIN.

Tout conspire à mon bonheur, et je m'en vais avoir le plaisir de faire la fortune d'une personne, que j'aime.

LÉPINE.

Vous êtes amoureux?

M. GRIMAUDIN.

Oui, mon enfant. Est-ce que madame la Roche ne t'a parlé de rien?

LÉPINE.

Vous voulez épouser madame la Roche?

M. GRIMAUDIN.

Épouser madame la Roche! tu rêves, je pense.

LÉPINE.

Pourquoi non? pour l'acquit de votre conscience peut-être. Il y a long-temps qu'elle est votre gouvernante; et depuis la mort de la défunte, il n'est pas que vous ne lui ayez promis quelquefois....

M. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que simple procureur; mais à présent....

LÉPINE.

Ah! le petit inconstant qui change avec la fortune!

M. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouser, à toi, laisse-moi ménager cela. La voici, je vais sur le champ lui proposer.

LÉPINE.

Non, non, mon parrain; si le cœur m'en dit, je ferai ma proposition moi-même.

## SCÈNE IV.

### M. GRIMAUDIN, MADAME LAROCHE, LÉPINE.

MADAME LA ROCHE.

Qu'est-ce que c'est donc; Monsieur? est-ce vous qui faites venir ici une compagnie de gens d'armes, pour prendre possession de votre terre avec plus d'éclat?

M. GRIMAUDIN.

Comment donc? que veux-tu dire?

MADAME LA ROCHE.

Ils sont plus de cinquante hommes à cheval, qui logeront cette nuit dans le village : ils disent qu'ils se sont détournés de trois lieues pour passer par ici.

M. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine; et pourquoi ne vont-ils pas leur chemin?

LÉPINE.

C'est quelque officier de votre connoissance, apparemment, qui vient vous rendre visite pour honorer votre prise de possession.

M. GRIMAUDIN.

Oui; mais il ne falloit pas qu'il vînt avec tant de monde.

MADAME LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez; ils veulent mettre leurs chevaux dans le château, parce qu'il n'y a pas assez d'écuries dans le village.

M. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le château! Ah! ah! je leur ferai bien voir.... Allons, allons, mon filleul, un bon procès-verbal de Dieu, commençons toujours par là.

LÉPINE.

Autant de papier timbré perdu, mon parrain : on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.

## SCÈNE V.

### M. GRIMAUDIN, LÉPINE, MADAME LA ROCHE, MARTINE.

MARTINE.

En vîte! eh tôt! Monsieur, dépêchez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MARTINE.

Deux carrosses tout pleins de madames, et une

charretée de procureux qui venont d'arriver dans la cour de la farme. Ils sont pêle-mêle avec de grands soudarts, qui caressont les femmes et qui battont les hommes. Ils disont tretous que vous leur faites pièce.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre filleul !

LÉPINE.

Vos petits Etats sont mal policés, mon parrain, il y faut mettre ordre.

MADAME LA ROCHE.

Il n'y a point de temps à perdre.

M. GRIMAUDIN.

Tu as raison : je m'en vais leur faire donner assignation par mon sergent, à ce qu'ils aient à se retirer et à en venir par-devant le bailli dans la huitaine, avec protestation de les prendre à partie en leur propre et privé nom, en cas de désordre.

LÉPINE.

Leur signifiant que vous êtes procureur, n'est-ce pas ?

MADAME LA ROCHE.

Eh! Monsieur, vous n'y songez pas; ces gens-là jetteront votre sergent dans le puits, et ils mettront le feu à la maison; c'est moi qui vous le dis.

M. GRIMAUDIN.

Mais voilà qui est extraordinaire, des cavaliers dans ce village-ci; ce n'est point un passage de troupes.

LÉPINE.

Il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends

prends pas bien : je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire, et je viendrai vous en rendre compte, laissez-moi faire.

M. GRIMAUDIN.

Oui, c'est bien dit; parle aux gens de guerre, et je m'en vais recevoir les gens de robe.

## SCÈNE VI.

### MADAME LA ROCHE.

ET je vais de mon côté, moi, lui préparer plus d'embarras que la guerre et la robe ne lui en peuvent faire.

## SCÈNE VII.

### ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ma chère madame la Roche, je ne me trompois point dans mes conjectures : ce vieux vilain greffier, que je t'ai dit qui me venoit voir quelquefois au couvent et qui faisoit tant le radouci....

MADAME LA ROCHE.

Je n'en ai pas douté non plus que vous. Il est amoureux de vous, sans contredit.

ANGÉLIQUE.

Son amour est autorisé de l'aveu de mon père, et il vient ici pour m'épouser : le voilà qui arrive.

MADAME LA ROCHE.

Cela ne se peut pas. Il est vrai pourtant que votre père est assez fou : mais il ne l'est point assez pour...

ANGÉLIQUE.

Quel homme, ma chère madame la Roche ! avec quelle dureté il en a toujours agi avec mon frère et avec moi. J'ai bien à me plaindre de la nature de m'avoir donné pour père...

MADAME LA ROCHE.

Mon dieu ! ne vous plaignez point si fort, il n'est peut-être pas tant votre père que vous vous l'imaginez ; et la défunte... baste : le bon-homme mérite assez d'avoir des héritiers de contrebande.

ANGÉLIQUE.

Je te l'ai déjà dit, madame la Roche, son dessein est de me persécuter pour m'obliger, comme mon frère, à prendre un parti.

MADAME LA ROCHE.

Oh ! je ne vous crois pas d'humeur à vous enrôler, quelque chose qu'il puisse faire.

ANGÉLIQUE.

Il veut que je fasse quelque extravagance, te dis-je.

MADAME LA ROCHE.

Eh bien ! faites, ce sera sa faute ; et s'il ne faut que cela pour le contenter, je ne vois pas que la chose soit bien difficile.

ANGÉLIQUE.

Que tu es extravagante !

MADAME LA ROCHE.

Point ; je vous parle sérieusement. A la vérité, je comprends bien que, comme vous êtes peu entreprenante, vous ne hasarderez jamais la chose toute seule, et qu'il vous faut un associé.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chère madame la Roche !

MADAME LA ROCHE.

Vous soupirez ? Votre associé est tout trouvé, je gage ; ce n'est plus que la résolution qui vous manque. Je vous en donnerai, moi, ne vous mettez pas en peine.

ANGÉLIQUE.

Il n'y en auroit point que je ne fusse capable de prendre, si je voyois jour à ne les pas prendre inutilement.

MADAME LA ROCHE.

Qu'est-ce à dire, inutilement ? Vous appréhendez qu'on ne veuille pas de vous ? Allez, allez, les jeunes gens d'à présent ont beau être ridicules et s'en faire accroire, il n'y en a point qui pousse la sottise jusque-là.

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'il y a peu de solidité dans le cœur des hommes, ma chère enfant !

MADAME LA ROCHE.

Est-ce que vous y avez déjà été attrapée ?

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment, je ne m'en plains pas : mais...

MADAME LA ROCHE.

Vous ne vous en plaignez pas ; mais vous avez

sujet de vous en plaindre, peut-être ? Allons, allons, dites-moi franchement vos petites affaires : vous avez quelque godelureau dans le cœur ou dans la cervelle, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! non ; c'est un jeune officier, qui venoit au couvent où j'étois, voir une de ses parentes.

MADAME LA ROCHE.

Ah ! ah ! ce jeune officier-là est bien fait, je gage ?

ANGÉLIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

MADAME LA ROCHE.

Il a de l'esprit ?

ANGÉLIQUE.

Au-delà de l'imagination.

MADAME LA ROCHE.

Vous vous aimez ?

ANGÉLIQUE.

Nous avions fait partie pour cela, mais il est parti pour l'armée. On m'a fait sortir du couvent ; j'ignore où il est ; il ne sait ce que je suis devenue ; je n'ai point de ses nouvelles.

MADAME LA ROCHE.

Voilà une partie d'amour assez dérangée, à ce qu'il me semble ; et je ne vois pas que nous la puissions renouer assez à temps pour rompre celle du greffier : vous verrez qu'il en faudra faire quelque autre.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, non : mais si celle que je te dis se trouvoit faisable...

MADAME LA ROCHE.

Voici la femme du substitut, madame Perrinelle.

ANGÉLIQUE.

Ce greffier de malheur est avec elle.

## SCÈNE VIII.

### ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE, LE GREFFIER, MADAME PERRINELLE.

MADAME PERRINELLE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, madame la Roche ? Ah ! voilà aussi mademoiselle Angélique Grimaudin. Vraiment, vous avez un plaisant original de père ; inviter d'honnêtes gens à venir le voir dans un château dont il n'est pas le maître et où le roi met garnison de gens d'armes.

LE GREFFIER.

Et une garnison insolente, qui manque de respect à madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Oui, des coquins qui ont l'audace de donner des croquignoles à monsieur le greffier.

LE GREFFIER.

Oh ! ils n'y ont pas osé venir plus de trois ou quatre fois, et je leur ai bien dit que si cela continuoit...

MADAME LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme...

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moi dans les commencemens; je ne songeois qu'à madame Perrinelle. Quand on est avec des femmes...

MADAME PERRINELLE.

Ces brutaux-là n'ont non plus de considération pour le beau sèxe...

LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie. La peste! au retour d'une campagne, ces drôles-là ne s'embarrassent non plus de honnir une femme de robe...

MADAME PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité; c'est dommage qu'ils manquent de savoir-vivre.

LE GREFFIER.

C'est la faute de monsieur Grimaudin, de n'avoir pas prévu.....

MADAME PERRINELLE.

Patience, patience! je ne lui laverai pas mal la tête.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez donc point encore vu mon père, Madame?

MADAME PERRINELLE.

Non, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Je vais le faire chercher, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Vous me ferez plaisir, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE.

Il viendra vous recevoir, comme vous le méritez, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Je m'y attends bien, mademoiselle Grimaudin.

ANGÉLIQUE, *s'en allant.*

Ne vous impatientez pas, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Ce sont mes affaires, mademoiselle Grimaudin, ce sont mes affaires.

MADAME LA ROCHE.

Je vous donne le bonjour, madame Perrinelle.

## SCÈNE IX.

LE GREFFIER, MADAME PERRINELLE.

MADAME PERRINELLE.

C'EST donc là la petite créature que vous vous destinez à épouser, monsieur de la Paraphardière?

LE GREFFIER.

Oui, Madame, qu'en dites-vous? comment vous semble-t-elle?

MADAME PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort sotte, fort bête et fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame...

MADAME PERRINELLE.

La petite insolente! madame Perrinelle par-ci, madame Perrinelle par-là: elle a peur que j'oublie mon nom, je pense.

LE GREFFIER.

C'est un enfant, Madame; il ne faut pas prendre garde...

MADAME PERRINELLE.

Mais je voudrois bien savoir où cela peut prendre tout l'orgueil dont cela est pétri? Quoi! parce que son père, que j'ai vu petit clerc chez mon oncle l'auditeur, au sortir de calotin, a trouvé le secret de s'approprier un mauvais château, qui, dans le fond, n'est pas grand'chose?

LE GREFFIER.

Non, vraiment, cela ne me paroît pas si joli que je l'avois ouï dire.

MADAME PERRINELLE.

Fi! ce ne sont que des masures. Vous avez vu ma petite maison de Clignancourt?

LE GREFFIER.

Si je l'ai vue? Il n'y a ni cour ni jardin; mais à cela près, pour une maison de campagne, c'est bien la plus jolie chose...

MADAME PERRINELLE.

N'est-il pas vrai? quelle vue! c'est ma folie, à moi, que la vue.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison, il n'y a rien de plus nécessaire à la campagne. Et dites-moi un peu,

n'êtes-vous pas venue chez moi au pré Saint-Gervais?

MADAME PERRINELLE.

Oh! tant de fois! J'étois si fort amie de la défunte!

LE GREFFIER.

C'est un petit endroit bien troussé, n'est-ce pas? Je n'y ai guère qu'un demi-arpent d'enclos; mais cela est ménagé, cela est ménagé: voilà ce qu'on appelle des maisons de campagne!

MADAME PERRINELLE.

Assurément; mais des bâtimens du temps du roi Guillemot, comme celui-ci! Oh! ce que j'en ai déjà vu ne me plaît point du tout.

LE GREFFIER.

Voici monsieur Grimaudin, Madame.

## SCÈNE X.

### M. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MADAME PERRINELLE.

M. GRIMAUDIN.

Eh! à quoi vous amusez-vous donc? toute la compagnie est en peine de vous. Il y a déjà de ces Messieurs à la chasse, des Dames dans le parc, le reste joue à l'ombre dans la salle de mon château, et vous voilà encore ici, vous autres?

LE GREFFIER.

Ma foi, monsieur Grimaudin, nous avons trouvé, en arrivant, une compagnie qui nous a effarouchés, franchement.

MADAME PERRINELLE.

Vous avez là de vilains hôtes, si vous voulez qu'on vous le dise.

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des troupes du roi qui passent sur mes terres, Madame; je ne puis me dispenser de les recevoir. Entre seigneurs hauts justiciers, on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. Je relève de lui, au moins.

LE GREFFIER.

Je le crois bien vraiment.

## SCÈNE XI.

M. GRIMAUDIN, LÉPINE, LE GREFFIER, MADAME PERRINELLE.

LÉPINE.

Ah! Monsieur, voici de belles affaires.

M. GRIMAUDIN.

Comment donc?

LÉPINE.

Vos gens de justice ont bien pris leur temps pour vous venir rendre visite.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé?

LÉPINE.

Trois de ces Messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

M. GRIMAUDIN.

Je sais cela, eh bien?

LÉPINE.

Cinq ou six de ces égrillards, avec le maréchal des logis, les ont rencontrés.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultés peut-être?

LÉPINE.

Oh! non, Monsieur, de toute la compagnie il n'y a eu que votre visage qui leur a déplu.

MADAME PERRINELLE.

Ils leur ont ôté leurs fusils, peut-être?

LÉPINE.

Non, Madame, ils ont chassé avec eux-mêmes, et ils leur ont trouvé tant de dispositions, l'air si noble, les armes si belles, qu'ils disent que ce seroit dommage de ne pas mettre en œuvre de si bons hommes; ils les ont enrôlés, et à l'heure que je vous parle...

MADAME PERRINELLE.

Comment enrôlés?

LÉPINE.

Oui, vraiment, il n'y a pas de milieu, il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela est épouvantable.

M. GRIMAUDIN.

Ce sont des pièces qu'on me fait.

MADAME PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oui; mais il n'y a pas de plaisir à être exposée...

## SCÈNE XII.

M. GRIMAUDIN, LÉPINE, MADAME LA ROCHE, LE GREFFIER, MADAME PERRINELLE.

MADAME LA ROCHE.

Eh ! Monsieur, quelle misère est-ce là ? on n'est pas en sûreté dans votre maison.

M. GRIMAUDIN.

Est-il encore arrivé quelque chose de nouveau?

MADAME LA ROCHE.

Oui, vraiment. Venez en empêcher les suites, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Mais, qu'est-ce que ce peut être?

MADAME LA ROCHE.

La femme de monsieur le commissaire, et celle de monsieur l'avocat, sont entrées dans le parc; le sous-lieutenant de cette compagnie et le cornette y étoient avant elles.

LÉPINE.

Ils ont voulu aussi les enrôler peut-être?

MADAME PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'insolence?

MADAME LA ROCHE.

Non, vraiment, au contraire, beaucoup d'honnêtetés, et ils veulent à toute force les mener souper avec eux à la Croix-Blanche.

M. GRIMAUDIN.

Vraiment, cela ne se fait point; et ces officiers-là ne savent pas....

MADAME LA ROCHE.

Pardonnez-moi, ils savent bien que ce sont des bourgeoises: ils disent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

M. GRIMAUDIN.

Ah! je suis au désespoir.

MADAME LA ROCHE.

Cela est chagrinant; les maris sont à la chasse encore, s'ils alloient revenir....

L'ÉPINE.

Bon, revenir; les maris sont enrôlés aussi de leur côté. Je me donne au diable, il faudra que les femmes marchent.

M. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces messieurs-là, madame la Roche.

MADAME LA ROCHE, *s'en allant.*

Dépêchez-vous, au moins.

M. GRIMAUDIN.

Entrez au château, madame Perrinelle.

MADAME PERRINELLE.

Que j'y entre, moi? moi, que j'y entre? et, si dans l'humeur où sont ces enrôleurs-là, ils alloient aussi s'emparer de moi, monsieur Grimaudin?

LE GREFFIER.

Ne vous alarmez point, vous n'avez rien à craindre. Allons, Madame.

LÉPINE.

Oh! pour cela non, je la garantis de tout, ils ont provision de vivandières.

## SCÈNE XIII.

### LÉPINE.

Ouais, qu'est-ce que tout cela veut dire? On cherche à faire insulte à mon parrain le procureur, sur ma parole; et pour moi, le cœur ne me dit rien de bon. Il me semble que j'ai vu quelques visages de ma connoissance.

## SCÈNE XIV.

### LÉPINE, CLITANDRE.

CLITANDRE, *à part.*

Les affaires prennent un assez bon train, et la plupart des paysans sont disposés comme je le souhaite.

LÉPINE, *à part.*

Je ne sais ce que cela veut dire; le temps présent ne va point trop mal, mais je crains diablement l'avenir à cause du passé.

CLITANDRE, *à part.*

Oh! palsambleu! monsieur le procureur! je vous ferai régaler de manière que vous vous repentirez d'être devenu seigneur de village aux dépens de mon oncle.

LÉPINE, *à part.*

Ah! ventrebleu! j'avois bien raison.

CLITANDRE, *à part.*

Voilà un visage qui ne m'est pas inconnu.

LÉPINE, *à part.*

Je suis perdu; c'est mon dernier maître, c'est lui-même.

CLITANDRE, *à part.*

C'est un coquin qui m'a volé, je pense.

LÉPINE, *à part.*

Il pense mal, mais il pense vrai; c'est moi-même.

CLITANDRE, *à part.*

Si je ne craignois point de me méprendre.....

LÉPINE, *à part.*

La conversation finiroit mal, ne l'entamons point; tirons nos chausses.

CLITANDRE.

Monsieur, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Plaît-il, Monsieur?

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LÉPINE.

Pardonnez-moi, Monsieur, vous me prenez pour un autre, je ne me nomme pas monsieur de Lépine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lépine, pendard?

LÉPINE.

Non, Monsieur, ni Lépine, ni pendard, je vous assure.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi qui m'as quitté en Flandre

l'année dernière, au commencement de la campagne ?

LÉPINE.

En Flandre, Monsieur ?

CLITANDRE.

Oui, coquin, en Flandre; oserois-tu dire le contraire ?

LÉPINE.

J'ai quelque idée confuse de vous avoir vu en ce pays-là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuse?

LÉPINE.

Oui, Monsieur, et en faveur de l'ancienne connoissance, s'il y a quelque chose ici pour votre service...

CLITANDRE.

Il y a pour mon service que tu commences par me rendre...

LÉPINE.

Oh! je me donne au diable, Monsieur, si c'est moi qui vous l'ai prise.

CLITANDRE.

Comment, quoi, prise ?

LÉPINE.

Non, la peste m'étouffe, je ne sais ce que c'est. N'allez pas ici me redemander...

CLITANDRE.

Et si tu ne m'as rien pris, qu'appréhendes-tu que je te demande ?

LÉPINE.

Ah! que vous en savez long! Je vous vois venir. Vous m'allez parler d'une bourse, d'un diamant, d'une boîte à portrait, je gage?

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'a pas fait le coup, tu es bien informé de ce qu'on m'a volé, du moins.

LÉPINE.

Ce sont des idées confuses; mais dans le fond...

CLITANDRE.

Oui, je le vois bien, tu n'as que des idées confuses; mais comme les miennes sont certaines, si tu ne me rends les soixante louis qui étoient dans ma bourse...

LÉPINE.

Ah! ah! ah! soixante louis! Il n'y en avoit que trente-neuf, ou le diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf soit. Mon diamant de quatre cents écus?

LÉPINE.

Comment, quatre cents écus! Ah! Monsieur, il faut avoir de la conscience; ou l'orfèvre ou vous, vous êtes des fripons; il n'y a pas de milieu. Je suis honnête garçon, moi; si j'en ai eu plus de quatre cent trente-cinq livres...

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? Et la boîte? le portrait?

LÉPINE.

Oh! pour le portrait, je vous le rendrai. Celui

qui a acheté la boîte n'en a point voulu ; il est d'une vieille.

CLITANDRE.

Il faut me rendre tout, autrement tu peux bien compter...

LÉPINE, *se jetant à ses genoux.*

Eh ! miséricorde, Monsieur ! ne me perdez pas, je suis un enfant de famille : mon grand-père est sergent, mon père cabaretier, mon oncle fripier et ma mère sage-femme ; ne déshonorez pas notre maison, je vous le demande en grâce.

CLITANDRE.

Lève-toi. Que fais-tu ici ? y as-tu quelque connoissance ?

LÉPINE.

Si j'en ai ? je suis un des premiers magistrats du village, Monsieur ; procureur-fiscal à votre service.

CLITANDRE.

Toi, procureur ? et par quelle aventure ?

LÉPINE.

Ce n'est point par aventure, Monsieur ; c'est par raison. Je me suis de tout temps senti les inclinations preneuses, comme vous l'avez éprouvé vous-même ; et parce que ces petites inclinations-là ont quelquefois de mauvaises suites, tant pour le repos de ma conscience que pour exercer ma passion dominante sans aucun risque, mes amis m'ont conseillé de me faire procureur. Mais que venez-vous faire ici, Monsieur ? qui diantre vous y amène ?

CLITANDRE.

C'est ma compagnie qui doit y passer le quartier d'hiver.

LÉPINE.

Votre compagnie ?

CLITANDRE.

Oui : j'ai demandé ce village au bureau, j'ai eu le crédit de l'obtenir, et j'y viens faire expirer sous le bâton, ou à force de persécutions, du moins, un maraud de procureur qui a eu l'insolence de se faire adjuger la terre de mon oncle.

LÉPINE.

Je m'en étois bien douté ; mon parrain ne sera pas tranquille dans ses petits Etats.

CLITANDRE.

Hem, que dis-tu ?

LÉPINE.

Je dis que ce maraud de procureur est mon parrain, Monsieur.

## SCÈNE XV.

### LÉPINE, LE MAGISTER, CLITANDRE.

LE MAGISTER.

Palsanguenne, monsieu l'officier, vous devez être bian content de nous ; je venons de disposer les billets, et en conséquence de vos bonnes intentions pour notre nouviau signeur, conformément à celle que j'avons itou pour li da, de vos cinquante hommes, j'en ons déjà logé trente-cinq, tant dans

son châtiau que dans sa farme : ils seront morgué là à bouche que veux-tu : c'est un fesse-Matthieu qui a de quoi, ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

C'est un petit seigneur bien aimé que mon parrain.

CLITANDRE.

Voilà qui est bien. Et les autres, qu'en avez-vous fait ? où sont-ils ?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyés tous quinze chez un de ces nouviaux monopoleux, qui a depuis peu acheté, à nos dépens, une petite métairie au bout du village; par ainsi, je ne serons pas trop chargés; et comme vous ne nous incommodez pas, soyez les bian-venus.

CLITANDRE.

Vous me paroissez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh! palsanguenne, oui, j'en ai une, et des plus têtues, je vous en réponds : quand je l'ai par fois chaussée d'une certaine magnière.... Et à propos de ça, j'ai une petite grâce à vous demander, s'il vous plaît; vous nous ferez l'honneur de demeurer ici tout l'hiver, peut-être ?

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront, ou celles qui m'appelleront à Paris.

LE MAGISTER.

Morgué, n'importe, de près ou de loin; comme note nouviau signeur est un vilain, un manant,

un goujat de robe, vous serez toujours le maître; je vous demande votre protection contre li.

CLITANDRE.

A propos de quoi ?

LE MAGISTER.

A propos de ce que je veux li faire du dépit.

CLITANDRE.

Eh! de quelle manière ?

LE MAGISTER.

Morgué, je voudrois bian ne li pas ôter mon chapiau, non plus que je fais à trois ou quatre filles qui m'avons fait pièce. Baillez-moi cette permission-là, monsieu l'officier, je vous en prie.

CLITANDRE.

Très-volontiers, monsieur le magister; vous ferez tant de sottises qu'il vous plaira, je ne vous en empêcherai point, je vous assure.

LE MAGISTER.

Grand marci, Monsieu. Que j'allons voir de gens panauds! Oh! tatigué! je sis un fier compère!

LÉPINE.

Voilà un maître fou, qui ne nuira pas aux bons desseins que vous avez pour le procureur.

## SCÈNE XVI.

### LÉPINE, MADAME PERRINELLE, CLITANDRE.

MADAME PERRINELLE, *parlant à elle-même.*

OH! pour cela non, je n'y demeurerai point,

voilà qui est résolu, je m'en retourne; oui, je m'en retourne.

CLITANDRE.

Qu'est-ce que c'est que cette honnête bourgeoise-ci.

MADAME PERRINELLE.

C'est une trop mauvaise compagnie pour passer les vacances, que la compagnie d'une compagnie de cavalerie.

L'ÉPINE.

Comment, diable, Monsieur! c'est l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre?

CLITANDRE.

Madame Perrinelle! quelle maudite rencontre!

MADAME PERRINELLE.

Clitandre en ce pays-ci! Eh! par quelle heureuse destinée l'amour prend-il ainsi le soin de nous rassembler à la campagne, mon cher enfant?

CLITANDRE.

Madame...

MADAME PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours; mais je vous y attendois avec toutes les grâces...

L'ÉPINE.

Elle les a laissées en ce pays-là, sur ma parole.

MADAME PERRINELLE.

J'ai envoyé mon mari passer l'hiver à Bourges, il ne nous ennuiera pas tant cette année-ci que l'autre.

CLITANDRE.

Madame!

MADAME PERRINELLE.

A propos, ne seriez-vous point un des officiers de ces canailles qui sont ici, par parenthèse?

CLITANDRE.

Oui, Madame, c'est ma compagnie.

MADAME PERRINELLE.

Vous avez une compagnie fort mal morigénée, fort mal instruite, fort mal élevée, je vous en avertis; mais, puisque vous la commandez, nous en aurons raison. Je vais vous annoncer au château. Vous y viendrez, je pense? Au moins, qu'on s'aperçoive un peu, je vous prie, que c'est à moi qu'on devra votre visite.

## SCÈNE XVII.

### LÉPINE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Je ne m'attendois point à trouver ici cette vieille folle-là. Elle est des amies du procureur, apparemment? La connois-tu, dis?

LÉPINE.

Oh! pas tant que vous, Monsieur, à beaucoup près: mais c'est la vieille du portrait, je l'ai d'abord reconnue. Vous n'êtes pas mal en quartier d'hiver pour cette année. Un procureur à la campagne, madame Perrinelle à Paris, vous serez bien payé de vos ustensiles.

## SCÈNE XVIII.

### LÉPINE, ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE, CLITANDRE.

ANGÉLIQUE.

La compagnie que mon père a fait venir ici se divertira mal, et sa prise de possession ne sera pas tranquille.

MADAME LA ROCHE.

Il en ordonne la cérémonie burlesque avec grand soin, et il me semble qu'il s'en fait une vraie affaire. Il a fait venir un suisse de Gonesse avec toute sa famille.

CLITANDRE, *apercevant Angélique.*

Que vois-je, Lépine?

LÉPINE.

Vous voyez une fort jolie fille et une fort bonne femme; c'est un assortiment des plus commodes.

ANGÉLIQUE.

Ah! madame la Roche, voilà ce jeune officier dont je te parlois, qui venoit au couvent.

MADAME LA ROCHE.

Cela n'est pas possible!

CLITANDRE.

La jolie fille ne m'est pas inconnue, Lépine.

LÉPINE.

Bon, tant mieux, vous aurez bientôt fait connoissance avec la bonne femme.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

La surprise où je suis, Madame, de vous trouver à la campagne dans un temps...

ANGÉLIQUE.

Cette aventure est toute des plus imprévues pour moi, je vous l'avoue, et je ne m'attendois pas...

LÉPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus, moi, la peste m'étouffe; et je gage que madame la Roche est aussi surprise de votre connoissance, que vous êtes surpris de vous rencontrer, et Monsieur votre père ne sera pas moins surpris d'une chose aussi surprenante. Oh! diable! il y aura bien de la surprise dans tout ceci, sur ma parole.

MADAME LA ROCHE.

Mais que les surprises ne vous fassent pas perdre le jugement. Vous voilà à même de renouer la partie: mort de ma vie! finissez-la, il n'y a point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuse destinée, Madame,...

MADAME LA ROCHE.

On vous expliquera tout cela. C'est le même hasard qui l'a conduite ici, qui vous y amène. Vous vous aimez tous deux, vous vous retrouvez, vous ne vous séparerez pas sans boire.

ANGÉLIQUE.

Tu es vive, madame la Roche, et tu prends les choses d'une manière...

MADAME LA ROCHE.

Aussi, n'y a-t-il qu'un mot qui serve. Vous m'avez dit que Monsieur vous aime, et que vous ne le haïssez pas; je ne vois pas qu'on puisse être mieux d'accord. Eh! que faut-il de plus pour un bon mariage?

CLITANDRE.

Elle a raison, et je vous donne ma parole que le seul but de mon amour...

LÉPINE.

Allez, je le connois, je vous réponds de lui; il fera bien les choses.

## SCÈNE XIX.

### LÉPINE, ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE, CLITANDRE, MAUGREBLEU.

MAUGREBLEU, *ivre*.

Qu'est-ce que c'est donc que cela, mon capitaine? Vous vous amusez à la moutarde, pendant qu'on vous fait des recrues d'une distinction et d'une utilité...

CLITANDRE.

Oh! que tu es ivre, mon pauvre garçon!

MAUGREBLEU.

Comme de coutume, je ne hausse ni ne baisse; chacun a ses petits talens dans ce monde: vous aimez le cotillon, moi, j'aime la bouteille, et...

MADAME LA ROCHE.

Eh! je crois, dieu me pardonne, que c'est votre

frère, Madame, dont il y a si long-temps qu'on n'a eu des nouvelles; ce pauvre Charlot!

CLITANDRE.

Comment, son frère?

MAUGREBLEU.

Qui est l'animal qui parle de Charlot? oh! réformez, réformez votre style, s'il vous plaît : je suis premier maréchal des logis de la compagnie de ce gentilhomme-là, afin que vous le sachiez.

MADAME LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'est lui-même.

ANGÉLIQUE.

Cet ivrogne-là seroit mon frère?

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce à dire, ivrogne, et votre frère, encore? vous me cajolez! vous me voulez attraper. Allons, mon capitaine, ne nous amusons point à ces carognes-là.

LÉPINE.

Madame la Roche a parbleu raison, c'est le fils de mon parrain.

MAUGREBLEU.

Ah! pour toi, je te remets, tu es Lépine, le filleul de mon père, un grand fripon; oui, je te reconnois; mais pour vous autres....

MADAME LA ROCHE.

Vous ne vous ressouvenez pas de madame la Roche?

MAUGREBLEU.

De madame la Roche? si fait, parbleu; c'étoit une bonne diablesse. Ne seroit-ce pas vous?

MADAME LA ROCHE.

C'est moi-même.

MAUGREBLEU.

Je crois, ma foi, qu'elle n'a point menti; et voic une vivante qui ressemble à ma sœur : mais non; si fait, le diable m'emporte, c'est elle-même. Parlez donc, ho! mon capitaine, bride en main, s'il vous plaît. Pour madame la Roche, vous irez le galop si vous pouvez; mais pour ma sœur....

ANGÉLIQUE.

J'ai bien de la confusion que mon frère....

CLITANDRE.

N'en rougissez point, Madame, il est honnête homme, et je me fais honneur de son amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au diable si je comprends rien à tout ceci. Vous vous connoissez tous, vous vous rencontrez tous ici, vous vous entendez tous comme larrons en foire: mon capitaine, qu'est-ce que cela signifie?

MADAME LA ROCHE.

Que votre capitaine va devenir votre beau-frère.

MAUGREBLEU.

Il va le devenir? Ne l'est-il point déjà? Il ne faut pas que je sache rien de ça, au moins, je vous en assure; car je suis un brutal.

MADAME LA ROCHE.

Au contraire, vraiment, nous prétendons que tout le monde le sache, et que monsieur votre père, qui est ici, en soit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon père qui est ici? quel peste de conte! Eh! qu'est-ce qu'il feroit ici, mon père?

LÉPINE.

Ce qu'il y feroit? il y vient prendre possession de la terre qu'il s'est fait adjuger depuis trois semaines.

MAUGREBLEU.

Comment, possession de la terre, mon capitaine? ce maroufle de procureur à qui nous venons donner les étrivières, il se rencontre que c'est mon père? cela est par ma foi drôle.

CLITANDRE.

Quoi! Madame, c'est monsieur votre père qui...

ANGÉLIQUE.

C'est lui qui est depuis peu seigneur du château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la thèse, au moins, et je ne puis pas en conscience, moi, donner les étrivières à mon père.

MADAME LA ROCHE.

Que veut-il donc dire?

CLITANDRE.

J'étois ici dans le dessein de troubler son acquisition; mais je vous assure que bien loin de faire la moindre démarche....

MAUGREBLEU.

Oh! les choses s'accommoderont, je vois bien cela : l'acquisition demeurera à mon père, et ma sœur servira de pot de vin. Pourvu que je trouve

aussi mon petit compte dans ce petit marché-là, moi.

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma lieutenance est vacante, je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon, tant mieux, grand merci, beau-frère : il n'est morbleu rien tel, pour faire fortune, que le canal des femmes : et combien de grands officiers seroient très-subalternes, s'ils n'avoient eu de jolies sœurs ou de jolies cousines!

MADAME LA ROCHE.

La grande affaire est à présent de faire consentir votre père.

MAUGREBLEU.

Il consentira à tout, j'en donne ma parole, et le filleul et moi, nous allons lui faire entendre....

CLITANDRE.

Monsieur de Lépine, au moins, songez....

LÉPINE.

Je comprends, Monsieur, je suis payé d'avance; je travaillerai utilement, sur ma parole. Allez faire ensemble un petit tour de promenade seulement; mais fort court surtout; je vous suis caution qu'à votre retour les affaires seront bien avancées.

CLITANDRE.

Laissons nos intérêts entre leurs mains : allons ensemble, Madame.

## SCÈNE XX.

### LÉPINE, MAUGREBLEU.

MAUGREBLEU.

Allons, filleul, mène-moi voir mon père, j'ai impatience d'avoir cet honneur-là; il y a long-temps que je lui dois une visite.

LÉPINE.

Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-ci, et il ne sera pas mal étonné.

MAUGREBLEU.

Je suis curieux de savoir comment il me recevra; il en usa mal avec moi la dernière fois que nous nous complimentâmes.

LÉPINE.

Le voici avec un de ses confrères, je pense.

## SCÈNE XXI.

### M. GRIMAUDIN, LÉPINE, LE GREFFIER, MAUGREBLEU.

LE GREFFIER.

Il faut parler au capitaine, monsieur Grimaudin : il n'est pas naturel qu'on enrôle ainsi trois honnêtes bourgeois qui viennent de bonne foi chez vous pour...

M. GRIMAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, on me les rendra,

vous dis-je, ou je ferai sonner le tocsin sur tous ces gens-là. Mes paysans me prêteront main-forte, laissez faire.

MAUGREBLEU.

Présente-moi donc, filleul, toi qui es en grâce.

LÉPINE.

Il ne sera pas nécessaire que vous en veniez à ces extrémités-là, mon parrain; et voilà un des premiers officiers de la compagnie qui vient ici vous assurer....

MAUGREBLEU.

Je suis bien votre serviteur, monsieur mon père, et j'ai bien de la joie...

M. GRIMAUDIN.

Comment? Eh! c'est mon fils, c'est ce fripon de Charlot...

MAUGREBLEU.

Fort à votre service, mon père; mais ne m'appelez plus comme cela, je vous prie; cela vous feroit peut-être reprendre avec moi des prérogatives que je supprime. Je m'appelle monsieur Maugrebleu, lieutenant de cavalerie; que cela vous suffise, et plus de familiarité, s'il vous plaît.

M. GRIMAUDIN.

Tu es lieutenant de cavalerie?

MAUGREBLEU.

Et vous seigneur de paroisse? Vous vous poussez dans la robe, je me pousse dans l'épée, ma sœur se pousse... baste, elle fait aussi fortune à l'heure qu'il est; chacun se pousse à sa manière.

Oh! nous sommes une famille bien fortunée, nous autres.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce à dire, ta sœur fait fortune?

MAUGREBLEU.

Oui, mon capitaine l'épouse, je la lui ai donnée en mariage; l'aumônier du régiment, qui est ici, en va faire la cérémonie.

M. GRIMAUDIN.

Ah! ah! voici qui est amirable. Mais j'ai promis ma fille à Monsieur que voilà, moi.

MAUGREBLEU.

A ce visage-là? cet animal-là seroit mon beau-frère? je n'en voudrois morbleu pas pour mon palefrenier.

LE GREFFIER.

Monsieur Grimaudin?

LÉPINE.

La guerre donne des sentimens bien nobles et bien relevés, au moins.

M. GRIMAUDIN.

Mais sérieusement parlant...

MAUGREBLEU.

Couvrons-nous, mon père, et parlons doucement.

LÉPINE.

De peur de vous faire mal, mon parrain.

M. GRIMAUDIN.

Ouais.

MAUGREBLEU.

Vous dites donc, monsieur mon père, que...

M. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura pas ma fille malgré moi, et que je ne prétends pas...

LÉPINE.

Oh! pour cela, mon parrain, vous êtes dans votre tort.

M. GRIMAUDIN.

Je suis dans mon tort, moi?

MAUGREBLEU.

Oui, sans contredit. Explique-lui la chose, filleul.

M. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, et je...

LÉPINE.

Pardonnez-moi, mon parrain, donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Votre fils et votre filleul se moquent de vous, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

C'est ce qui me semble; mais...

MAUGREBLEU.

C'est le neveu et l'héritier de celui sur qui vous avez fait décréter cette terre-ci, que mon capitaine.

M. GRIMAUDIN.

Oui?

LÉPINE.

Vous comprenez bien, Monsieur!

M. GRIMAUDIN.

Quoi! je comprends bien?

LÉPINE.

Vous venez prendre possession de la terre sans la permission de l'oncle, remarquez bien cela.

M. GRIMAUDIN.

Eh bien ?

MAUGREBLEU.

Eh bien ! le neveu prend possession de la fille sans votre permission. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, et je ne donnerai point les mains...

LÉPINE.

Si vous ne faites pas les choses de bonne grâce, vous ne jouirez pas tranquillement de la terre ; ils sont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

M. GRIMAUDIN.

Est-il possible ? me dis-tu vrai ?

(*On entend un bruit de haut-bois.*)

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là ? nos haut-bois sont de la symphonie, je pense.

## SCÈNE XXII.

### M. GRIMAUDIN, LÉPINE, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, COLIN.

COLIN.

Eh ! venez vîte, Monsieur, tout le village est

dans la cour du château, qui vient vous faire la révérence.

M. GRIMAUDIN.

Mais j'avois dit qu'ils attendissent mes ordres pour...

COLIN.

C'est mademoiselle votre fille et le capitaine de ces gens-d'armes, qu'ils disont qui est votre gendre, qui les avont envoyés pour vous divartir et pour commencer le prélude de leurs noces.

LÉPINE.

Cela est plus avancé que vous ne croyez, au moins : et tenez, les voilà, ils vous diront ce qui en est; ils sont sincères.

## SCÈNE XXIII.

M. GRIMAUDIN, LÉPINE, ANGÉLIQUE, MADAME LA ROCHE, LE GREFFIER, CLITANDRE, MAUGREBLEU, COLIN.

M. GRIMAUDIN.

J'apprends ici de jolies choses, mademoiselle ma fille.

ANGÉLIQUE.

On vous l'a dit, mon père? Je croyois vous en apporter la première nouvelle. Monsieur veut m'épouser, il a déjà le consentement de mon frère et le mien; nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, et de...

CLITANDRE.

Si vous voulez jouir paisiblement de la terre de Gaillardin, Monsieur, il faut, s'il vous plaît, souscrire aux conditions....

M. GRIMAUDIN.

Je souscris à tout, Monsieur, pourvu que je demeure seigneur de paroisse, et qu'on me rende tous les honneurs dus à la qualité de...

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme chevalier, moi. Voilà mon ceinturon, mon épée et mon plumet, par-dessus le marché : il faut être chevalier pour recevoir les hommages du village.

M. GRIMAUDIN.

Ecoute, ne raille point ici.

MAUGREBLEU.

Si je raille, que la peste m'étouffe. Voilà notre famille fort ennoblie. Mon capitaine fera aussi ma sœur chevalière, il lui donnera tantôt l'accolade.

M. GRIMAUDIN.

Ecoutez, mon gendre, puisque vous voulez l'être, je prétends...

CLITANDRE.

Vous serez content, et vous allez voir un échantillon de la complaisance qu'auront pour vous, et les habitans du village, et les cavaliers de ma compagnie. Qu'on fasse venir ces gens qui sont au château.

MAUGREBLEU.

Les voici qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlés, que deviendront-ils?

MAUGREBLEU.

Ils n'ont qu'à financer les frais de la noce et de la cérémonie, je les relâcherai, moi, j'en fais mon affaire.

LÉPINE.

Et monsieur le greffier, qu'en ferons-nous?

MAUGREBLEU.

Eh! que diable faire d'un greffier? il prendra patience. Allons, enfans, vive la joie; honneur à votre nouveau seigneur et au beau-père de notre capitaine.

## DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs paysans et paysannes, un suisse, une suissesse, des procureurs et des cavaliers en bottes, viennent pour faire honneur à la prise de possession de monsieur Grimaudin.)

LA SUISSESSE *chante.*

Que chacun se prépare
A faire de son mieux
En ces lieux,
Fanfare, fanfare, fanfare.

LE CHOEUR *répète.*

Fanfare, etc.

LA SUISSESSE.

Célébrons la victoire
D'un procureur fameux,
Qui de son écritoire

S'est fait un destin glorieux.
Que chacun se prépare, etc.

LE CHOEUR.

Fanfare, etc.

LA SUISSESSE.

En dépit de l'envie,
Sans bombe et sans artillerie,
Il se rend maître d'un château,
Entouré d'un fossé plein d'eau.
Que chacun se prépare, etc.

LE CHOEUR.

Fanfare, etc.

(Entrée de la suissesse seule.)

UN PROCUREUR *chante.*

Le village
Vient rendre hommage,
Et faire honneur
A son nouveau seigneur.
Tous à la fois,
A haute voix,
Chantons ce personnage,
Et ses fameux exploits.

(Entrée du suisse et de la suissesse.)

DEUX PROCUREURS *chantent ensemble.*

Nous sommes en vacances, confrère,
Faisons bonne chère,
Passons le temps;
Laissons-là toute affaire,

Procès, inventaire,
Moquons-nous de nos cliens.
L'affreuse chicane,
Qui rend diaphane
Le pauvre plaideur,
Rend la face
Bien grasse
Au procureur.

(Entrée de deux procureurs qui sont insultés par deux cavaliers, qui leur ôtent leur robe, et les chassent du théâtre.)

UNE PETITE PAYSANNE *chante.*

Aimez ailleurs désormais,
Dit l'autre jour une coquette
A des soupirans de palais;
Voici la campagne faite,
Hors de cour et de procès.
Jusqu'au temps de la verdure,
Les guerriers de retour,
Nous vont apprendre en amour
Une nouvelle procédure.

(Entrée de deux petits paysans, et d'une petite paysanne.)

UNE PAYSANNE *chante.*

Un jour
L'amour
Eut un procès,
En plein palais:
On lui fit rendre

Tous les cœurs qu'il avoit su prendre.
Il a juré depuis ce temps
Que tous les gens
De chicane et de pratique
Qui plaideroient dans sa boutique,
Seroient condamnés aux dépens.

(On apporte un fauteuil dans lequel se place monsieur Grimaudin, sous un grand parasol, ayant à ses côtés deux paysans qui lui servent de gardes, l'un avec un vieux mousquet, et l'autre avec une hallebarde rouillée, tous deux en baudrier et en épée.)

UN PROCUREUR *chante.*

Compagnons, dansons tous un branle
Jusqu'à demain,
Et que partout on mette en branle
Cloche et tocsin.
Voici monseigneur Grimaudin
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

Voici monseigneur Grimaudin
Dans son château du Gaillardin.

LE MAGISTER.

Jamais le gros cheval de Troie
Fait de sapin,
N'entrit avec plus grande joie
Chez le Troyen,
Que monseigneur de Grimaudin
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

Que monseigneur, etc.

LE BARBIER.

Je suis le barbier du village,
Nommé Mambrin;
Je raserai le gros visage
Et le groin
De monseigneur de Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

De monseigneur, etc.

LA MEUNIÈRE.

Sur un bras de votre rivière
J'avons du bien,
Et je viens offrir la meûnière
Et son moulin,
A monseigneur de Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

A monseigneur, etc.

LE PROCUREUR FISCAL.

Il faut désormais que j'écrive
Sur parchemin,
En lettres d'or dans nos archives
En beau latin:
Vivat mon parrain Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

Vivat son parrain, etc.

MAUGREBLEU.

Amis, c'est trop chanter sans boire.

Allons, enfin,
Pour terminer gaiement l'histoire,
Fesser le vin
De mon papa de Grimaudin,
Dans son château du Gaillardin.

LE CHOEUR.

De son papa, etc.

(On porte monsieur Grimaudin dans son château; où il est suivi de tous les acteurs et actrices de la comédie et du divertissement.)

FIN DES VACANCES.

# LE
# MARI RETROUVÉ,
## COMÉDIE,
## PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 25 octobre 1698.

## PERSONNAGES.

JULIEN, meûnier.
JULIENNE, sa femme.
COLETTE, leur nièce.
CLITANDRE, amant de Colette.
LÉPINE, valet de Clitandre.
MADAME AGATHE, amoureuse de Charlot.
CHARLOT, amoureux de Colette.
LE BAILLI.
MATHURIN, garçon du moulin.

La scène est au moulin.

# LE MARI RETROUVÉ, COMÉDIE.

## SCÈNE I.

CLITANDRE, LÉPINE.

LÉPINE.

Ma foi, Monsieur, c'est une sotte chose que l'amour; convenez-en de bonne foi. Tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux homme du monde : pourquoi diantre changer des manières dont vous vous êtes si bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Lépine? Il ne dépend pas de moi de résister aux charmes de l'aimable Colette; et son mérite et sa beauté me paroissent dignes d'une fortune bien plus considérable que celle que je puis lui faire.

LÉPINE.

Comment diable! voilà une passion bien sérieuse, au moins, et pour la petite nièce d'une

meûnière encore. Cette aventure-là fera du bruit, Monsieur; et ce sera un des beaux chapitres du roman de votre vie.

CLITANDRE.

C'en sera la conclusion, mon enfant; et je borne tous mes désirs, toute ma félicité au seul plaisir de me faire aimer d'une si charmante personne.

LÉPINE.

Eh fi donc, Monsieur : c'est bien à moi qu'il faut dire cela.

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LÉPINE.

Quoi ! vous qui avez passé de si doux momens dans les plus agréables compagnies de la province, vous qui êtes la coqueluche de tout le Gatinois, et les délices de toutes les coquettes de Montargis, vous allez vous borner ici, et vous amuser à filer le parfait amour dans un moulin? Vous vous moquez, je pense.

CLITANDRE.

Je ne me moque point; je m'abandonne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vu de plus aimable que Colette, et jamais je n'aimerai qu'elle.

LÉPINE.

C'est-à-dire que vous voilà déterminé à ne vous point marier; car apparemment vous ne voulez pas faire de la petite meûnière autre chose qu'une maîtresse?

CLITANDRE

CLITANDRE.

Pourquoi non? Est-ce la naissance qui doit déterminer au choix d'une femme? C'est le mérite et la vertu qui font des mariages; et je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il faut pour me rendre heureux.

LÉPINE.

Puisque vous êtes dans ce goût-là, Monsieur, j'en suis ravi, je vous assure; je vous en félicite, et je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment, mon oncle?

LÉPINE.

Oui, Monsieur: madame Julienne la meûnière est, comme vous savez, la tante de votre charmante Colette.

CLITANDRE.

Eh bien?

LÉPINE.

Eh bien, Monsieur, je trouve dans la personne de la tante tout ce que vous trouvez dans celle de la nièce; et comme je ne m'oppose point à votre satisfaction, vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune peut-être.

CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête! Toi, épouser madame Julienne! il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LÉPINE.

Oh ! elle l'est, Monsieur ; le meûnier est défunt, sur ma parole.

CLITANDRE.

Tu ne sais ce que tu dis, cela n'est point.

LÉPINE.

Que diantre seroit-il donc devenu ? On l'a assommé quelque part, sur ma parole ; tout le monde le croit, du moins ; et il faut que madame Julienne en soit bien sûre, elle ; car, depuis quelques jours, elle est d'un contentement, d'une gaîté...

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regretter : un fou, un imbécile, qui, sans la résistance de sa femme, auroit rendu sa pauvre petite nièce malheureuse !

LÉPINE.

Il prétendoit la marier à monsieur le bailli ; et ce monsieur le bailli n'a pas encore renoncé tout à fait à ses prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flatter tant qu'il lui plaira ; mais la tante est dans mes intérêts.

LÉPINE.

Vos affaires sont en bonne main ; c'est une maîtresse femme. La voici, Monsieur.

## SCÈNE II.

### JULIENNE, CLITANDRE, LÉPINE.

JULIENNE.

VOTRE servante, monsieur Clitandre. Eh bien! qu'est-ce? Etes-vous toujours bien amoureux de ma nièce? Tarminerons-je cette affaire-là? Il ne faut point tant barguigner; je ferons le contrat quand vous voudrez. A quand la noce? Que j'y danserai de bon cœur! Je ne me suis jamais sentie si fort en joie.

LÉPINE.

Oh! le bon-homme Julien est trépassé, il n'y a pas de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chère madame Julienne, de vous trouver dans ces sentimens! Si ceux de votre charmante nièce m'étoient aussi favorables...

JULIENNE.

Seriez-vous encore à vous en apercevoir? et depuis un mois que son bourru d'oncle a quitté le moulin, n'avez-vous pas eu tout le temps et toute la commodité de lui conter vos raisons, et de savoir ce qu'elle a dans l'ame?

CLITANDRE.

Je crois lire, dans ses yeux et dans ses manières, qu'elle n'est pas insensible à ma tendresse; mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire, l'éloignement de votre

mari, le dessein qu'il avoit de lui faire épouser ce malheureux bailli, la crainte où elle est qu'à son retour il ne fasse éclater son ressentiment contre vous...

JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle ? sont-ce là ses affaires ? Je veux le fâcher, moi; je veux qu'il me querelle, en cas qu'il revienne, da; car...

LÉPINE.

Oh ! madame Julienne sait bien ce qu'elle fait, Monsieur.

JULIENNE.

Oh ! pour cela, oui; j'ai toujours voulu être la maîtresse. Quand Julian me faisoit l'amour, il m'a tant dit qu'il étoit mon serviteur, que je n'en ai jamais voulu démordre. Du depuis que je sommes mariés, il a voulu faire le maître; oh, dame! je nous sommes trouvés deux ; je nous sommes querellés, je nous sommes battus ; aussi, ça fait que je ne nous aimons guère. A la parfin, je li ai fait désarter la maison, et de cette manière-là je suis demeurée la maîtresse, moi, comme vous voyez.

LÉPINE.

Si la nièce suit l'exemple et les leçons de la tante, vous allez faire un beau mariage, Monsieur.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez-vous, monsieur Clitandre ? sarvez-vous de l'occasion. Vous aimez Colette, alle est

gentille, alle a de bon bian, j'ons vingt mille fr. à elle, ça est bon à prendre : je vous la veux bailler, parce que Julian la vouloit bailler à un autre. Si, par aventure, je n'avois plus parsonne qui m'obstinît, je changerois d'avis peut-être, et vous en enrageriais, je gage.

CLITANDRE.

Oui, je serois au désespoir si vous deveniez contraire à mon amour. J'adore votre aimable nièce; je fais tout mon bonheur de la posséder : disposez-la seulement à ce mariage; nous en ferons, quand il vous plaira, la cérémonie.

JULIENNE.

Dame, acoutez; je prétends que ça fasse fracas dans le pays, et que tout le monde sache que vous serez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir, pour ne m'en pas faire honneur, je vous assure.

JULIENNE.

Bon, tant mieux; le bailli en crévera de dépit, et je m'en vais faire prier de la noce toutes les meûnières des environs, pour qu'elles aient la rage au cœur de voir Colette devenir grosse madame.

LÉPINE.

La bonne personne que madame Julienne!

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles dès aujourd'hui, monsieur Clitandre; je baillerai le festin, moi : ayez-nous des ménétriers, tant seulement.

LÉPINE.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi, je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise, les inviter à venir prendre part à mon bonheur; et je me rends ensuite auprès de votre charmante nièce, pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme! Adieu, mon neveu.

## SCÈNE III.

### JULIENNE, LÉPINE.

JULIENNE.

Cette parenté-là ne fera point déshonneur à la profession, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Non, vraiment, et voilà votre moulin illustré, madame Julienne.

JULIENNE.

Vous ne sauriez croire le plaisir que ça me fait; et si pourtant je ne sis pas glorieuse.

LÉPINE.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

JULIENNE.

Ça ne me tourmente point; et je voudrois que mon pauvre mari fût mort, an verroit bian que ce n'est pas la vanité qui me gouvarne.

LÉPINE.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve, madame Julienne ?

JULIENNE.

Il m'est avis que non, monsieur de Lépine : je crois que ça est drôle ; je ne l'ai jamais été, ça me seroit nouviau, et les femmes ne haïssont pas la nouviauté, comme vous savez.

LÉPINE.

Non, vraiment.

JULIENNE.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julian fût défunt.... Je ne lui souhaite point de mal, le ciel m'en présarve.

LÉPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela, assurément ; mais, si le mal étoit arrivé par aventure....

JULIENNE.

Oh, dame ! en cas de ça, Dieu veuille avoir son ame, cet homme-là m'a bian tourmentée.

LÉPINE.

Vous ne vous remarieriez pas, je gage ?

JULIENNE.

Vous croyez cela, monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Oui : vous vous êtes si mal trouvée de ce mari-là....

JULIENNE.

Eh ! voirement, ce seroit pour être mieux que je voudrois en prendre un autre.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens.

JULIENNE.

N'est-il pas vrai ?

LÉPINE.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déjà tout fait, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Il est déjà fait ? quelle femme de précaution !

JULIENNE.

Oh ! dame ! je ne suis point une barguigneuse, moi.

LÉPINE, *à part.*

Parbleu, c'est à moi qu'elle en veut, je l'avois bien prévu, je serai l'oncle de mon maître.

JULIENNE.

Dès que je sis menacée de quenque accident, je songe d'abord au remède, voyez-vous.

LÉPINE.

C'est fort prudemment fait. Et quel heureux mortel, madame Julienne, seroit l'antidote de votre veuvage ?

JULIENNE.

Un bon garçon, de qui je ferai la fortune, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

C'est moi.

JULIENNE.

Jeune et de bonne himeur.

LÉPINE.

Justement, c'est moi.

JULIENNE.

Beau, bien fait.

LÉPINE.

Oh! c'est moi, sans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je suis sûre que je ferai ce que je voudrai.

LÉPINE.

Oui, madame Julienne, je vous en réponds, et vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux et le plus reconnoissant.

JULIENNE.

Je vous verrai amoureux! de qui? et reconnoissant! de quoi?

LÉPINE.

De toutes les bontés que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Eh! voirement, je n'en ai point; ce n'est pas vous que ça regarde.

LÉPINE.

Ce n'est pas moi....

JULIENNE.

Eh! fi donc! vous vous gaussez, je pense. Oh! vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir meûnier; le moulin dépériroit entre vos mains. Je sis bian votre servante; je ne veux pas quitter la profession. Allez nous charcher des ménétriers. Jusqu'au revoir, monsieur de Lépine.

## SCÈNE IV.

### LÉPINE.

Maugrebleu de la masque, avec son moulin ; ce sera quelque jeune meûnier du voisinage qui lui aura donné dans la vue. A la peinture qu'elle a faite, pourtant, je me suis reconnu trait pour trait : beau, bien fait ! Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit et du mérite : c'est quelque manant dont elle est coiffée, et voilà l'erreur de la plupart des femmes ; ce n'est ni le mérite, ni l'esprit, c'est la taille et la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

## SCÈNE V.

### LÉPINE, MADAME AGATHE.

MADAME AGATHE.

Bonjour, monsieur de Lépine, comment vous en va ?

LÉPINE.

Votre valet, madame Agathe, fort à votre service.

MADAME AGATHE.

N'auriez-vous point vu la commère Julienne, par aventure ?

LÉPINE.

La voilà qui s'en va de ce côté.

MADAME AGATHE.

Je m'en vais courir après elle : j'ai une plaisante nouvelle à lui apprendre.

LÉPINE.

Et quelle ?

MADAME AGATHE.

Son mari n'est pas mort, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point, madame Agathe : ne vous pressez point de la lui donner.

MADAME AGATHE.

Eh! le plaisant n'est pas qu'il soit en vie, c'est qu'il va se marier.

LÉPINE.

Du vivant de sa femme ?

MADAME AGATHE.

Oui, vraiment; il ne s'embarrasse pas de ça, et il faut y mettre empêchement, n'est-ce pas ?

LÉPINE.

Oh! point du tout, il n'y a qu'à le laisser faire: elle lui rendra bien le change, sur ma parole.

MADAME AGATHE.

Je sais bian qu'ils ne s'aiment guère; mais ça ne fait rien : une femme a beau ne pas se soucier de son mari, elle aime toujours bian mieux qu'il soit mort, que non pas qu'il en épouse d'autres.

LÉPINE.

Mais êtes-vous bien sûre de cette nouvelle-là, madame Agathe ?

MADAME AGATHE.

Si j'en suis sûre! c'est le cousin Vincent qui me l'a dit. Il revient de Nemours, comme vous savez.

LÉPINE.

Eh bien ?

MADAME AGATHE.

Eh bien! il a trouvé là le meûnier, qui s'est fait rat de cave; ils ont joué bouteille à la boule ensemble, et en la beuvant le meûnier lui a tout conté: qu'il est amoureux de la fille du cabaretier; qu'il y a trois ans que cet amour-là lui trotte dans la çarvelle; et, comme il n'aime point madame Julienne, et que madame Julienne ne l'aime point, il a trouvé à propos de devenir veuf sans qu'il mourût personne, et de se remarier en survivance.

LÉPINE.

Cela est fort commode; mais le meûnier est fort indiscret.

MADAME AGATHE.

Oh! il a bian recommandé le secret au cousin: aussi le cousin ne l'a dit qu'à moi, je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la commère Julienne.

LÉPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis, moi.

MADAME AGATHE.

Priez-les bian de n'en point parler, monsieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commère. Il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus, et je crois qu'il ne seroit pas mal de faire avertir celle de son mari: qu'en dites-vous?

LÉPINE.

Oui, oui, vous avez raison: un secret est bien entre vos mains, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Oh! je ne manque ni de discrétion, ni de jugement, ni de conduite. Je ne vous dis pas adieu, monsieur de Lépine.

## SCÈNE VI.

### LÉPINE.

VOILA un incident qui change la situation de nos affaires. Il faut en faire part à mon maître. Je n'ai que faire de me presser de retenir les ménétriers, jusqu'à nouvel ordre : les fiançailles et le festin pourront bien être retardés ; et madame Julienne ne dansera pas de si bon cœur qu'elle croyoit, sur ma parole.

## SCÈNE VII.

### JULIEN, LÉPINE.

JULIEN.

PALSANGUENNE! il faut jouer de notre reste : allons, bonne meine et mauvais jeu.

LÉPINE.

Eh parbleu! voilà le meûnier qui revient de Nemours. Il lui a pris quelque remords de conscience apparemment.

JULIEN.

Je vians prendre congé de mon ancien ménage, et je tâcherai d'emporter de sti-ci de quoi com-

mencer à tenir le nouviau. Quand on n'est pas bian d'un côté, il n'y a pas de mal à se tourner de l'autre.

LÉPINE.

Serviteur à monsieur Julien.

JULIEN.

Ah! votre valet, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Eh! d'où diantre venez-vous donc?

JULIEN.

Je vians de voyager. Le monde est bien grand, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Oui vraiment; et vous aimez fort à voyager vous, monsieur Julien?

JULIEN.

Dès que Julianne et moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça, c'est ma coutume. Tatigué que de villes et de villages! et si parmi tout ça charchez-moi une bonne femme, vous n'en trouverez morgué pas tant seulement la queue d'une.

LÉPINE.

Vous êtes prévenu contre le sexe, monsieur Julien: j'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avoit d'assez bonne pâte de filles, et qui promettoient...

JULIEN.

A Nemours? Ce drôle-là est sorcier, ou bian la mèche est découverte. Faisons bonne contenance.

LÉPINE.

Vous y avez passé, à Nemours ?

JULIEN.

Oui ; mais je n'y ai passé qu'en passant... Comment se porte Julianne, monsieur de Lépine ? J'aime toujours cette masque-là, queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble ; et velà déjà la troisième fois qu'elle me fait désarter la maison.

LÉPINE.

Et vous désertez toujours du côté de Nemours, monsieur Julien ?

JULIEN.

Il a morgué queuque soupçon de l'affaire.

LÉPINE.

Vous avez un grand foible pour cette ville-là, monsieur Julien.

JULIEN.

Et vous itou, monsieur de Lépine, vous en parlez souvent : y auriais-vous queuque connoissance ?

LÉPINE.

Si j'y en ai ? j'y ai été rat-de-cave.

JULIEN.

Rat-de-cave ? Il se gausse pargué de moi.

LÉPINE.

Il y avoit dans ce temps-là une jolie fille dans une certaine hôtellerie, là.... comment appelez-vous... aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Ecu.

LÉPINE.

Oui, justement, la fille de l'Ecu.

JULIEN.

Ce drôle-là me veut faire parler. Défions-nous de li.

LÉPINE.

Elle s'appelle, je pense, mademoiselle... j'aurai oublié son nom ; mademoiselle..... mademoiselle.....

JULIEN.

Mademoiselle Margot.

LÉPINE.

La voilà, mademoiselle Margot de l'Ecu ; c'est elle-même.

JULIEN.

Il me tire, morgüé, les vars du nez : baillons-nous de garde.

LÉPINE.

C'étoit une aimable personne dans le temps que je l'ai vue.

JULIEN.

Oh! parguenne ; alle l'est plus que jamais ; si vous la voyais, c'est un petit charme.

LÉPINE.

Ah! que j'ai été vivement amoureux d'elle, monsieur Julien!

JULIEN.

Pas tant que moi, je gage ; j'en pards l'esprit, pis qu'il faut vous le dire.

LÉPINE.

Oui! vraiment, je vous en félicite : voilà donc

la cause de vos fréquentes promenades, monsieur Julien ?

JULIEN.

Morgué, je jase trop; mais je ne saurois m'en tenir.

LÉPINE.

Et si madame Julienne vient à savoir...

JULIEN.

Oh! palsangué, ne li en parlez pas; ne me jouez pas ce tour-là, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Promettez-moi donc de ne vous plus opposer au mariage de mon maître avec votre nièce, et je vous promets, moi, de vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué, de tout mon cœur. Touchez-là, velà qui est fait, je baille ma parole; mais motus, au moins.

LÉPINE.

Je vous réponds de moi; mais si, d'ailleurs, on venoit à découvrir...

JULIEN.

On ne sauroit; je sis trop dissimulé. Il y a morgué trois ans que ça dure, et parsonne ne se doute de rian. Vous n'en savez pas le plus principal vous-même. Oh! pour ce qui est de ça, je sis un rusé manœuvre!

## SCÈNE VIII.

### JULIEN, JULIENNE, LÉPINE, MADAME AGATHE.

JULIENNE.

Ah! ah! te voilà, je pense? Eh! de quoi t'avises-tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julianne?

LÉPINE.

Voilà un mari bien reçu chez lui.

MADAME AGATHE.

On disoit que vous étiez mort, monsieur Julien : cela n'est donc pas?

JULIEN.

Non, vraiment, je ne le sis pas.

JULIENNE.

Eh! pourquoi ne l'es-tu pas, dis? Je ne sais qui me tient que je ne te dévisage.

LÉPINE.

Eh! là, là, sans emportement.

JULIEN.

Velà toujours de vos magnières, madame Julianne.

JULIENNE, *pleurant.*

Il vaudroit bian mieux pour moi que tu le fusses, que non pas de mener la vie que tu mènes.

MADAME AGATHE.

Oh! pour cela, monsieur Julien, vous êtes un

méchant homme, d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme, qui vous adoreroit si vous étiez raisonnable.

JULIENNE, *pleurant.*

Vous savez mieux que parsonne, ma commère, toutes les pièces que ce libartin-là m'a faites; et si pourtant l'autre jour, quand on nous vint dire qu'il étoit défunt, quelle inquiétude est-ce que çà me donnit! je vous en fais juge.

MADAME AGATHE.

Et moi, ma commère? Il falloit nous voir, nous étions toutes deux dans des impatiences de savoir ce qui en étoit; l'inçartitude de ces choses-là fait bian souffrir une pauvre femme, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cela est vrai : tout le monde étoit d'une affliction..... Vous êtes furieusement aimé, monsieur Julien; et quand vous êtes arrivé, je m'en allois, moi, chercher des ménétriers pour nous aider, ce soir, à consoler tout le village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bian malheureuse!

JULIEN.

Entrons dans la maison, madame Julianne, et nous parlerons...

JULIENNE.

Dans la maison! oh! ne t'avise pas d'y mettre le pied; je ne veux pas que tu en approches; si tu regarde la porte, seulement...

JULIEN.

Comment, comment donc? qu'est-ce que cela signifie?

LÉPINE.

Le meûnier ne sera pas le maître dans le moulin, sur ma parole.

JULIENNE.

J'y mettrois putôt le feu, que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Quelle enragée! Mais acoutez donc, madame ma femme, vous le prenez-là sur un ton...

JULIENNE.

Ta femme, moi? moi, ta femme? Ah! le bon traître! il croit parler à sa cabaretière de Nemours, ma commère.

LÉPINE.

A la cabaretière de Nemours!

JULIEN.

La meine est inventée; mais chut.

MADAME AGATHE.

Etes-vous bien content de votre nouviau ménage, monsieur Julien?

JULIEN.

Qu'est-ce que vous voulez dire, avec votre nouviau ménage? Morgué, vous avez une langue de vipère, madame Agathe: vous croyez les contes qu'on vous fait, madame Julianne.

JULIENNE.

Des contes, bon pendard! Oh! la gueule du juge en pètera: tu seras pendu, je t'en réponds.

JULIEN.

Je serai pendu, moi ?

MADAME AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compère Julien.

JULIEN.

Madame Julianne ?

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines, je veux devenir veuve.

JULIEN.

Madame Agathe ?

MADAME AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes ! au diable, au diable, point de miséricorde.

JULIEN.

Par ma foi, velà deux méchantes carognes !

JULIENNE.

Mais voyez ce fripon, cet insolent, qui nous injurie.

MADAME AGATHE.

Ce débauché, ce misérable ! Il perd le respect qu'il nous doit, ma commère.

JULIEN.

Comment, du respect ? je me donne au diable, si vous me faites prendre un tricot, je le pardrai morgué bian davantage, prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot ! au secours ! à la force ! on me roue de coups ! on m'assassine ! à la justice ! à la justice !

MADAME AGATHE.

Un tricot ! Bon, ferme, courage, ma commère ; à la justice ! à la justice !

## SCÈNE IX.

### JULIEN, LÉPINE.

JULIEN.

ALLES avont le diable au corps, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Oui, vraiment, et je vous trouve fort à plaindre d'avoir affaire à ces deux masques-là.

JULIEN.

Moi ? palsangué je ne les crains point, je les mets à pis faire.

LÉPINE.

S'il étoit vrai que vous eussiez épousé cette mademoiselle Margot de l'Ecu, l'affaire seroit fâcheuse.

JULIEN.

Oh ! ça n'est morgué pas fait à demeurer; il n'y a encore que le contrat de dressé, voyez-vous.

LÉPINE.

Que le contrat de dressé ? oh ! ce n'est qu'une bagatelle ; on ne sauroit vous faire un crime que de l'intention, et je vois bien que cela n'ira qu'aux galères.

JULIEN.

Aux galères, monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Oui ; à moins que votre femme n'eût pour ami quelque juge qui eût l'adresse de donner un tour à l'affaire, et de vous faire pendre à sa considération.

JULIEN.

Alle est morguenne assez malicieuse pour ça. Mais velà une extravagante créature ! alle voudroit être défaite de moi, je voudrois être débarrassé d'alle ; qu'alle me passe veuf, je la passerai veuve : il m'est avis qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement sous seing-privé, et quand je serions d'accord une fois, ce ne seroit l'affaire de parsonne : qu'est-ce qui s'aviseroit de nous plaider ?

LÉPINE.

Vous avez raison ; mais madame Julienne est une femme régulière, qui veut être veuve dans toutes les formes. C'est là sa folie.

JULIEN.

Ce seroit bian la mienne itou ; mais comment s'y prendre ?

LÉPINE.

Elle va faire sa plainte, et l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en sûreté, monsieur Julien ; si vous m'en croyez...

JULIEN.

Parguenne, à bon chat bon rat : pis qu'alle le prend comme ça, je m'en vas li jouer d'un tour à quoi alle ne s'attend pas ; le bailli est plus de mes amis que des sians ; alle n'a qu'à se bian tenir.

LÉPINE.

Comment ? quel est votre dessein ?

JULIEN.

Tatigué, je n'en dirai mot de sti-là. En arrivera ce qui pourra. Je varrons lequel ce sera de nous

deux qui aura plus tôt l'esprit de faire pendre l'autre. Votre valet, monsieur de Lépine, jusqu'au revoir.

## SCÈNE X.

### LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Je vous baise les mains, monsieur Julien. Voilà une agréable société. Il y a d'heureux mariages dans le monde.

CHARLOT.

L'amour et la jalousie me feront devenir fou, moi qui suis si sage et si raisonnable.

LÉPINE.

Voilà le garçon du moulin de madame Julienne. Ah ventrebleu ! ne seroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vue, et qu'elle coucheroit en joue en cas de veuvage ?

CHARLOT.

N'est-ce pas là le valet de ce houberiau qui fait l'amoureux de ma chère Colette ?

LÉPINE.

Que parle-t-il de Colette ?

CHARLOT.

Je ne lui ôterai morgué pas mon chapiau le premier ; je li en veux trop.

LÉPINE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Charlot ? Vous me paroissez bien fier aujourd'hui ?

CHARLOT.

CHARLOT.

Pargué, comme de coutume, et si ça ne vous convient pas, je m'en gausse; je ne vous charchons pas, laissez-nous en repos.

LÉPINE.

Vous avez quelque chose dans la tête, à ce qu'il me semble?

CHARLOT.

Ça est vrai, il vous semble bian; j'y ai la volonté de vous paumer la gueule, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

A moi?

CHARLOT.

Oui palsanguenne, à vous. Vous êtes un débaucheux de filles. Je sis garde-moulin, le meûnier n'y est pas, vous en voulez à la nièce; mais, si vous me faites prendre un gourdin....

LÉPINE.

Qu'est-ce à dire un gourdin?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour as'teure; c'est une manière d'avartissement pour en cas que vous y reveniais.

LÉPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Quand il vous plaira, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Assurément, quand il me plaira.

CHARLOT.

Eh bian! revenez-y, ce sont vos affaires, vous êtes le maître.

LÉPINE.

Et si vous vous avisez de faire le raisonneur, savez-vous bien que vous vous attirerez mille coups de bâton, mon petit ami?

CHARLOT.

Mille coups de bâton! c'est biaucoup, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Vous les aurez, si vous raisonnez.

CHARLOT.

Eh bian! je ne raisonnerai point, velà qui est fini.

LÉPINE.

Vous ferez sagement. Et pour vous faire voir qu'on ne vous craint guère, c'est que je veux bien vous avertir que mon maître épouse aujourd'hui Colette, entendez-vous?

CHARLOT.

Il épouse aujourd'hui Colette, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Oui, vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage?

LÉPINE.

En vrai mariage. Le festin est commandé, les parens et les amis priés; je m'en vais chercher les violons, moi.

CHARLOT.

Eh! mais morgué que votre maître ne fasse pas cette sottise-là, il s'en repentiroit; Colette est amoureuse de moi, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Colette est amoureuse de vous?

CHARLOT.

Drès le berciau, vous dit-on, je l'ai élevée à la brochette: et tenez, la velà qui viant, je m'en vais vous le faire dire.

LÉPINE.

Parbleu je le voudrois de tout mon cœur, mon maître n'auroit que ce qu'il mérite.

## SCÈNE XI.

### COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

COLETTE.

Bonjour, Charlot.

CHARLOT.

Comme alle me dit bonjour de bonne amitié! voyez-vous?

LÉPINE.

Cela est fort tendre.

COLETTE.

Votre servante, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je vous baise bien les mains, mademoiselle Colette.

COLETTE.

Qu'est-ce donc, mon garçon? tu me parois tout triste.

CHARLOT.

Eh tatigué! comment ne le serois-je pas? n'an veut bailler un croc en jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre! Qui t'a dit cela, Charlot.

CHARLOT.

Eh pargué! je sens bian le mien, parsonne n'a que faire de me le dire; et pour ce qui est du vôtre, il m'est avis que du depuis quatre ans vous m'en avez baillé tant de signifiance...

LÉPINE.

Aïe, aïe, aïe.

COLETTE.

Je t'ai donné des signifiances d'amour, moi? Eh! qu'est-ce que c'est que l'amour, Charlot? Je ne le connois pas encore.

CHARLOT.

Oh tatigué, non! queule ignorante! alle en sait morgué bian plus qu'alle ne dit, monsieur de Lépine.

COLETTE.

Mais vraiment, Charlot, tu perds l'esprit; et tu ferois croire des choses...

CHARLOT.

Pargué, je le fais exprès; je sis bian aise qu'on sache ce qui en est, et je ne veux pas que vous

attrapiais personne. Oh! j'ai de la conscience, moi.

LÉPINE.

Voilà un honnête garçon.

COLETTE.

J'en ai aussi, je t'assure; et, pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, et que je ne t'aimerai de ma vie.

LÉPINE.

Cela est fort clair, monsieur Charlot, et voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh palsanguenne! alle ne pense point ça; c'est pour vous le faire accroire : morgué, c'est un animal bian trompeux que la femelle d'un homme!

LÉPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la magnière! allez, cela n'est ni biau, ni honnête, après tout ce qui s'est passé depis que je nous connoissons.

COLETTE.

Eh! que s'est-il passé, dis, maroufle, qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi?

CHARLOT.

Quoi! je n'ons pas joué ensemble à la madame, à colin-maillard, à la queuleuleu, à pétangueule?

COLETTE.

Eh bien?

CHARLOT.

Ce n'est rian que ça, n'est-ce pas? Et quand je jouions à la cleumisette? Acoutez, ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle, parle, je ne te crains point; quand nous jouions à la cleumisette, que veux-tu dire?

CHARLOT.

On nous trouvoit toujours tous deux dans la même cache. Sont-ce des preunes que ça, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Non, vraiment.

COLETTE.

Voyez le grand malheur! Eh! pourquoi m'y venois-tu trouver, dis?

CHARLOT.

Parce que je vous aime. Mais pourquoi ne me chassiais-vous pas, vous?

COLETTE.

Parce que je ne savois pas que tu m'aimasses, et que je ne t'aimois pas, moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimoit pas! qu'alle est trigaude! Quand je dansions aux chansons, alle étoit toujours la première à me prendre; et si elle auroit voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant alle étoit assotée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh pargué non! je sais bian ce que je dis. Tenez, monsieur de Lépine, alle faisoit cent fois plus de caresses aux francs moigniaux que je lui dénichois, qu'à tous les marles que lui bailloient les autres. Margué, n'est-ce pas là de l'amour? je vous en fais juge.

LÉPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison: mais il n'y a pas de quoi rebuter mon maître; et ces bagatelles-là ne l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

Ça ne l'en empêchera pas?

LÉPINE.

Non vraiment.

CHARLOT.

Tatigué, que je sis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage!

COLETTE.

J'en suis fort contente, moi; tu l'aurois dit de même.

CHARLOT.

Oh! pour sti-là, oui, je vous en réponds.

COLETTE.

Où est votre maître, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir: je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi, je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom, la masque!

## SCÈNE XII.

### COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

ADIEU, Charlot, ne te chagrine point, je t'aime toujours un peu. Va, tiens, baise ma main.

CHARLOT.

Non, morgué, je n'en ferai rian, je cracherois plutôt dessus : fi, pouas, la parfide, la vilaine!

COLETTE.

Tu fais le mauvais? tant pis pour toi, je ne m'en soucie guère.

## SCÈNE XIII.

### CHARLOT.

CES carognes de filles! être déjà traîtresses à cet âge-là! ça ne s'apprend point, ça leur viant tout seul. Tiens, baise ma main; le biau régal! C'est madame Julianne qui fait ce mariage-là pour me faire pièce; car alle est fâchée que j'aime Colette. Morguenne, alle me le paiera : le bailli l'aime itou, cette Colette; c'est un matois qui en sait bian long; je m'en vais le trouver, je leur baillerons du fil à retordre.

## SCÈNE XIV.

### MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Eh ! où vas-tu si vîte, Charlot? Attends, attends, j'ai quelque chose à te dire.

CHARLOT.

Dépêchez-vous donc, car j'ai queuque chose à faire, moi.

MADAME AGATHE.

Colette va être mariée avec un monsieur, sais-tu bien cela?

CHARLOT.

Oh! morguenne, ça n'est pas bian sûr; j'y boutrons queuque empêchement, ou je ne pourrons.

MADAME AGATHE.

Eh! pourquoi ça? qu'est-ce que ça te fait?

CHARLOT.

Comment, morgué, qu'est-ce que ça me fait? Ne seroit-ce point vous qui auriais baillé conseil à notre maîtresse de me jouer ce tour là?

MADAME AGATHE.

Moi? par quelle raison?

CHARLOT.

Morgué, que sais-je? pour m'avoir, peut-être; car vous êtes folle de moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je suis folle de toi? tu ne le mérites guère.

CHARLOT.

Si fait, parguenne; il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous, la peste m'étouffe.

MADAME AGATHE.

Et pourquoi l'aime-tu mieux que moi, dis ?

CHARLOT.

Pargué, parce qu'alle me plaît davantage : que voulez-vous que je vous dise ?

MADAME AGATHE.

Elle te plaît davantage ! une petite coquette.

CHARLOT.

Ça est vrai.

MADAME AGATHE.

Qui te préfère un autre amoureux.

CHARLOT.

Vous avez raison.

MADAME AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle ?

CHARLOT.

Pargué, non. Et je vous préfère bian Colette, moi ; ça vous corrige-t-il ?

MADAME AGATHE.

Cela le devroit bien faire.

CHARLOT.

Oui ; mais ça ne le fait pas : et pourquoi voulez-vous que je ne sois pas aussi mal aisé à corriger que vous, madame Agathe ?

MADAME AGATHE.

Mais promets-moi donc que tu m'épouseras, si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

CHARLOT.

Oh! pour ce qui est d'en cas de ça, je le veux bian. Si Colette m'échappe, je me baille à vous par désespoir; velà qui est fini.

MADAME AGATHE.

Par désespoir! je ne te devrois qu'à ton désespoir?

CHARLOT.

Tatigué, qu'importe à qui? Vous ne voulez que m'avoir une fois; vous m'aurais, et je vous baillerai la préférence sur madame Julianne, qui me marchande itou.

MADAME AGATHE.

La commère Julienne est amoureuse de toi?

CHARLOT.

Oui; alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve; mais queuque sot, je ne m'y frotte pas: drès que je serions mariés, alle en mitonneroit peut-être queuque autre pour être veuve de moi. Je n'aime morgué point ces prévoyeuses-là, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué, je lui en veux plus qu'à une autre, à stelle-là; c'est alle qui fait le mariage de Colette.

MADAME AGATHE.

Toujours Colette! cela te tient bien au cœur, petit vilain.

CHARLOT.

J'en serois plus d'à demi consolé, si alle épou-

sait queuque autre que ce houberiau, et que je trouvisse la magnière de me venger de madame Julianne. Morguenne, aidez-moi à ça, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Très-volontiers : mais comment s'y prendre ?

CHARLOT.

Comment, morguenne? Allons demander conseil à monsieur le bailli ; c'est bian le meilleur homme, le plus honnête homme, le plus habile homme pour faire du mal à queuqu'un, da. Il sait, morgué, sur le bout du doigt toutes les rubriques de la justice.

MADAME AGATHE.

Ça n'est pas mal imaginé : allons, viens.

CHARLOT.

Non, ne bougeons ; le velà li-même tout à point, comme si je l'avions mandé. Sarviteur, monsieur le Bailli.

## SCÈNE XV.

MADAME AGATHE, CHARLOT, LE BAILLI.

LE BAILLI.

Bonjour, monsieur Charlot, bonjour.

MADAME AGATHE.

Monsieur le Bailli, je suis votre servante.

LE BAILLI.

Votre valet, madame Agathe. Eh bien! qu'est-

ce, mes enfans ? voilà d'étranges nouvelles : cette scélérate de Julienne...

CHARLOT.

Morgué, bon, il enfourne bian, j'aurons bonne issue. Vous savez déjà ça, monsieur le Bailli ?

LE BAILLI.

Il y a plus de quinze jours que je le soupçonne; mais je n'ai point voulu faire d'éclat que je n'en eusse quelque certitude.

CHARLOT.

Oh ! pargué, n'y a point à en douter à présent, c'est une affaire sûre.

MADAME AGATHE.

On ne parle d'autre chose dans tout le village.

LE BAILLI.

En savez-vous quelque particularité ? et ne pourriez-vous point servir de témoins dans tout ceci, vous autres ?

CHARLOT.

Pargué, vous en sarvirez vous-même: ils allont faire la noce, et velà les ménétriers qui allont venir.

LE BAILLI.

Comment, des ménétriers ? la noce de qui ?

MADAME AGATHE.

La noce de Colette, que madame Julienne fait épouser à ce monsieur Clitandre.

LE BAILLI.

Vraiment, vraiment, elle prend bien son temps pour faire une noce. Oh ! je troublerai la fête, sur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bian, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

La malheureuse!

CHARLOT.

Acoutez, c'est une méchante femme ; est-ce que vous sauriais queuqu'une de ses petites fredaines ?

LE BAILLI.

Oui, de ses petites fredaines, une bagatelle : elle a fait noyer son mari, seulement.

CHARLOT.

Alle a fait noyer monsieur Julian? Velà pourquoi alle me mitonnoit, voyez-vous.

MADAME AGATHE.

Ça ne se peut pas, monsieur le Bailli, je viens de le voir.

LE BAILLI.

Vous avez rêvé cela, madame Agathe; il y a plus d'un mois qu'il est défunt, je le sais de bonne part.

MADAME AGATHE.

Il n'y a qu'un quart d'heure que j'ai quitté monsieur Julien, vous dis-je.

LE BAILLI.

Oui, un faux monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

MADAME AGATHE.

Oh! point du tout, c'est le véritable : elle l'a reçu comme un vrai mari, je l'ai aidée à le

battre, moi, monsieur le Bailli, puisqu'il faut vous le dire.

LE BAILLI.

Bagatelle, je ne donne point là-dedans; et nous avons, le procureur fiscal et moi, commencé une procédure que nous soutiendrons vigoureusement.

CHARLOT.

Je vous le disois bian, madame Agathe, c'est un bian honnête homme, un bian habile homme que notre monsieur le Bailli.

MADAME AGATHE.

Mais le compère Julien n'est point défunt; ce sont des contes.

CHARLOT.

Je crois pargué bian que si, moi; et s'il ne l'étoit pas, il faudroit qu'il le devînt, puisque monsieur le Bailli le dit; est-ce que la justice est une menteuse, madame Agathe?

LE BAILLI.

Monsieur Charlot prend fort bien la chose; et il n'est pas qu'il n'ait quelque connoissance du fait.

CHARLOT.

Moi, monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Oui, vous. Votre témoignage sera d'un grand poids dans cette affaire-ci.

CHARLOT.

Mon témoignage sera de poids?

LE BAILLI.

Sans doute.

CHARLOT.

Pargué, bon, tant mieux, velà de quoi me venger de madame Julianne. Çà, voyons, qu'est-ce qu'il faut que je témoigne, monsieur le Bailli?

LE BAILLI.

Ce que vous savez : on ne vous demande pas autre chose.

CHARLOT.

Morgué, je ne sais rian; mais tout coup vaille. Si vous voulez que je nous aimions, il faut dire comme moi, madame Agathe.

MADAME AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou. Mais aidez-nous à la dire, monsieur le Bailli; car ce que je savons, nous, vous qui savez tout, vous le savez peut-être mieux que nous, par aventure.

LE BAILLI.

Mais le meûnier et la meûnière vivoient en très-mauvaise intelligence, premièrement.

CHARLOT.

Oh! pour sti-là, oui : tous les jours ils se battiont ou se querelliont très-régulièrement à une certaine heure; je sis témoin de ça.

MADAME AGATHE.

Et moi aussi, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Bon : le reste est une suite de cela, mes enfans. Le pauvre Julien s'enivroit quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois? pargué, très-souvent: Il étoit coutumier de ça quasiment autant que vous, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Voila le fait : la femme aura pris le temps de l'ivresse du mari pour exécuter son mauvais dessein.

CHARLOT.

Justement. Il avoit trop bu de vin, alle li aura voulu faire boire de l'iau; il n'y à rian de plus naturel, ça parle tout seul.

MADAME AGATHE.

Si ça est, ça est comme ça, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Oui, on l'a jeté dans la rivière, et il ne se trouve point; voilà ce qui est embarrassant.

CHARLOT.

On li a mis une piarre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une piarre? en velà un gros tas, tout proche du moulin, où il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLI.

Où il en manque quelqu'une? voilà un bon indice : mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

CHARLOT.

Non, voirement, il faut li bailler des camarades. Eh! pargué, cet amoureux de Colette et son valet

monsieur de Lépine : le défunt ne vouloit pas qu'il épousît sa nièce. C'est eux qui avont fait le coup, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Vous croyez ça, monsieur Charlot?

CHARLOT.

Si je le crois? je li en veux morgué trop pour ne pas le croire; et vous le croyez itou, vous, je gage. C'est notre rival, monsieur le Bailli; j'en jurereis, moi, en cas de besoin : ça suffira-t-il pour le faire pendre?

LE BAILLI.

Voilà une cruelle affaire pour ces gens-là.

CHARLOT.

J'allons pargué leur tailler de la besogne.

LE BAILLI.

Je les ferai arrêter sur votre déposition, et je vais tout de ce pas faire chercher le greffier pour la venir recevoir.

CHARLOT.

Qu'il écrive ce qu'il voudra, je sommes témoins de tout; ne vous boutez pas en peine; pargué je nous en allons bian rire.

## SCÈNE XVI.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

MADAME AGATHE.

Mais sais-tu bien que tu fais-là une fort méchante action, mon pauvre Charlot?

CHARLOT.

Bon, queu conte! ce n'est pas par méchanceté, ce n'est que pour troubler la noce, et faire enrager madame Julianne.

MADAME AGATHE.

Ce ne sont pas là des bagatelles : il y a là de quoi la ruiner, tout au moins; et cela pourroit aller plus loin, même.

CHARLOT.

Oh! que point, point, madame Agathe; je nous dédirons quand on sera prêt de la pendre. La voici. Si vous m'aimez, laissez-moi faire, ou sans ça, la paille est rompue.

## SCÈNE XVII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

JULIENNE.

Allons, gai, gai, mes enfans, allégresse : ma commère, Julien est redécampé, je li avons fait peur, et velà nos parens et nos amis qui s'en allont venir aux fiançailles; je ferons notre noce tout à gogo, sans rabat-joie.

CHARLOT.

Oh! pargué, je gage que non. Il faudroit pour ça qu'il n'y eût point de Charlot, ni de bailli, madame Julianne; mais, dieu marci, je ne sis pas noyé, moi : tatigué, que je l'ai échappé belle!

JULIENNE.

Tu n'es pas noyé? vraiment, je le vois bien.

CHARLOT.

Non, tatigué, je ne le sis pas, ni le bailli non plus, je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le seroit, il n'y auroit pas grand dommage. Mais voyez ce qu'il veut dire avec son noyé? Est-ce qu'il a perdu l'esprit, ma commère?

MADAME AGATHE.

Dame; acoutez, si sti-là est fou, monsieur le bailli n'est pas trop sage. Ils disont comme ça tous deux que vous avez fait noyer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noyer, moi? vous venez de le voir, ma commère.

MADAME AGATHE.

Ça est vrai, je l'ai vu; mais le bailli dit que non, et Charlot dit de même; et comme ils sont deux contre un, je ne sais qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oses dire ça, toi?

CHARLOT.

Parguenne, oui, je l'ose dire, et je sis seur que ça est; j'en bouterois morgué la main au feu.

JULIENNE.

Ah! le malheureux!

## SCÈNE XVIII.

JULIENNE, COLETTE, MADAME AGATHE. CHARLOT.

COLETTE.

Ah! ma chère tante! sauvez-vous, vous êtes perdue!

JULIENNE.

Comment? qu'est-ce qu'il y a?

COLETTE.

Enfuyez-vous-en vîtement, vous dis-je : voilà le bailli qui amasse du monde pour venir vous prendre prisonnière.

JULIENNE.

Prisonnière, moi?

CHARLOT.

Pargué, bon, ça commence bian.

COLETTE.

Tout le village dit que mon oncle est noyé, et que c'est vous et Charlot qui avez fait cette belle affaire pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi?

COLETTE.

Oui, toi-même; et si cela est, tu feras bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué, ça n'est point; c'est votre monsieur Clitandre, que vous velez dire.

COLETTE.

Clitandre ! !

CHARLOT.

Oui, le bailli est convenu que je le dirions comme ça. Oh ! dame, si l'on fait un qui-pro-quo, je tire mon épingle du jeu, monsieur Julian n'est point noyé, je m'en dédis.

## SCÈNE XIX.

JULIENNE, COLETTE, CLITANDRE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

CLITANDRE.

Rien ne retarde mon bonheur ; j'ai donné les ordres nécessaires... Mais que vois-je ? quelle consternation ! qu'avez-vous ?

JULIENNE.

Ah ! mon pauvre monsieur Clitandre, voici de tarribles affaires.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIENNE.

Ce bailli de malheur, qui m'accuse d'avoir fait noyer mon mari !

CLITANDRE.

Ah ! quelle noirceur !

## SCÈNE XX.

JULIENNE, COLETTE, CLITANDRE, LÉPINE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

LÉPINE.

Voila des violons que je vous amène, Monsieur ; mais il faudra les renvoyer, je pense, et monsieur le bailli nous prépare d'autres occupations, à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fond de cette affaire ?

LÉPINE.

Non, Monsieur ; je sais seulement qu'il prétend que nous avons noyé le meûnier, et que sur la déposition de ce maroufle, on a décrété contre vous et moi.

CLITANDRE.

Décrété contre nous ?

CHARLOT.

Ah ! bon ! passe pour sti-là.

CLITANDRE.

Comment, maraud...

CHARLOT.

Eh ! miséricorde ! Monsieur, ne me tuez pas.

MADAME AGATHE.

Eh ! pardonnez-lui, monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça, la peste m'étouffe.

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable !

CHARLOT.

Ah ! je sis mort.

LÉPINE.

Ne vous emportez point, Monsieur ; ceci n'aura point de suites. Laissez-moi faire, seulement, j'y vais donner ordre.

## SCÈNE XXI.

### JULIENNE, COLETTE, CLITANDRE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

JULIENNE.

Les maris ne donnent jamais que du chagrin, de queuque façon que ce soit ; je sis plus morte que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien ; cette affaire est plus désagréable que dangereuse ; et le retour de votre mari...

JULIENNE.

Il est revenu, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Il est revenu ? l'imposture ne sera pas difficile à confondre.

JULIENNE.

Ce malheureux bailli et ce coquin-là disont que ce n'est pas li.

CLITANDRE.

Tu dis cela, pendard ?

CHARLOT.

CHARLOT.

Moi? je ne dis plus rian, j'ai pardu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer : où est-il ?

JULIENNE.

Il s'en est déjà retourné; je l'ai trop mal reçu; où l'aller rechercher? Ah! s'il étoit ici! que je sis malheureuse!

COLETTE.

Voilà ce vilain bailli avec toute sa sequelle, ma tante.

## SCÈNE XXII.

JULIENNE, COLETTE, CLITANDRE, MADAME AGATHE, CHARLOT, LE BAILLI, SUITE DU BAILLI.

CLITANDRE.

Avancez, monsieur le Bailli, avancez; mais que vos recors se tiennent écartés surtout; car je donnerai de l'épée dans le ventre au premier qui hasardera de s'approcher.

LE BAILLI.

Ah! Monsieur, point d'emportement. Ce ne sont ici que de petites formalités dont le devoir de ma charge ne me permet pas de me dispenser.

CLITANDRE.

Oui, vous êtes fort exact, je le vois bien.

LE BAILLI.

L'affaire est importante, Monsieur; il y a ici mort d'homme et supposition, voyez-vous?

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre ; mais il pourroit arriver, si vous vous mettez en devoir...

## SCÈNE XXIII.

### JULIEN, JULIENNE, COLETTE, CLITANDRE, LÉPINE, MADAME AGATHE, CHARLOT, LE BAILLI.

LÉPINE.

Tirez, tirez, monsieur le Bailli, et rengainez vos procédures. Le défunt n'est pas mort, le voilà que je vous amène.

JULIENNE, *embrassant son mari.*

Mon pauvre Julian! mon cher mari!

JULIEN.

Comment tatigué, queu changement! Julianne est devenue bonne femme. En vous remerciant, monsieur le Bailli, je n'avons plus que faire de vos écritures.

LE BAILLI.

Comment? eh! qui êtes-vous donc, mon ami, vous qui raisonnez?

JULIEN.

Qui je sis? Eh! pargué, je sis moi : avez-vous la barlue?

LE BAILLI.

Eh! qui, vous? Je ne vous connois point.

JULIEN.

Morgué, tant pis pour vous; vous êtes plus

malade que vous ne croyez, pisque vous avez pardu connoissance.

JULIENNE.

Vous ne reconnoissez pas mon mari, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Ce ne l'est point là, madame Julienne.

MADAME AGATHE.

Ce n'est point là le compère Julien?

LE BAILLI.

Non : il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je suis noyé, moi? Palsanguè vous en avez menti, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Il y a un bon procès-verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh! tatigué! je çartifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous gaussons du procès-verbal.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE.

Ecoutez, monsieur le Bailli, vous vous engagez là dans une affaire....

LE BAILLI.

Le meûnier est noyé : cela aura des suites.

JULIEN.

Oh bian morgué, si je sis nayé, c'est vous qu'il

faut pendre ; car c'est de votre façon, pisqu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment de sa façon ?

JULIEN.

Oui voirement ; c'est lui qui m'a conseillé de laisser croire ça pour faire pendre Julianne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre ! Tu as eu ce cœur-là, cher petit mari ?

JULIEN.

Morgué, je ne l'ai pas eu long-temps, comme tu vois ; je sis sans rancune. Ne me fais plus enrager, je n'irai plus à Nemours : vivons bian ensemble, la justice en aura un pied de nez, et si alle ne le boutra morgué pas dans nos affaires.

## SCÈNE XXIV.

JULIEN, JULIENNE, COLETTE, CLITANDRE LÉPINE, MADAME AGATHE, CHARLOT, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN.

Madame Julianne, velà ces personnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette, qui n'osont s'approcher, parce qu'ils voyont ici des gens de justice.

JULIEN.

Ils avont morgué raison, c'est une vilaine vision. Mais parle donc, eh ! femme ! est-ce que tu

maries comme ça notre nièce sans que j'en sache rian ?

JULIENNE.

Oui, Julien ; et si tu n'y bailles pas ton consentement, je recommencerons à quereller, mon enfant, tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh! palsangué non, ne querellons point; j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaisance.

JULIEN.

Je le veux bian ; velà qui est fini, monsieur Clitandre.

MADAME AGATHE.

Tu sais bien ce que tu m'as promis, Charlot.

CHARLOT.

Eh bian! touchez-là, je sis garçon de parole.

JULIEN.

A la franquette, monsieur le Bailli. Je serai moi, maugré vous, vous avez beau faire. Eh! morgué, laissez-nous en paix ; je vous baillerons de bonne amitié ce que vous pourriais gagner à nous persécuter : n'est-ce pas être raisonnable ?

CHARLOT.

Allons, monsieur le Bailli, Julien n'a pas tort : c'est vous et moi qui l'avions tantôt jeté à l'iau : morgué, repêchons-le, qu'est-ce que ça nous coûtera ?

LE BAILLI.

Je suis trop humain pour un bailli : qu'il n'en soit plus parlé ; mais au moins....

JULIEN.

Je ferons bian les choses, ne vous boutez pas en peine. Touche-là, Julianne : avec les fiançailles de Colette j'allons faire notre remariage. Allons, palsangué, que tout le monde vianne, et que les ménétriers jouiont queuque drôlerie qui fasse un peu trémousser ces jeunes filles.

## DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENEL.

Pour célébrer les noces de Colette,
Folâtrons, chantons et dansons ;
Qu'on fasse retentir les sons
Du haut-bois et de la musette ;
Et que partout l'écho répète
Nos agréables chansons.

(Entrée de deux meûniers et de deux meûnières.)

MADAME AGATHE.

Les maris qu'on voit parmi nous,
Sont marchandise bien mêlée ;
Pour bien faire, il faudroit les noyer presque tous,
Et la France, faute d'époux,
N'en seroit pas moins peuplée.

(Entrée d'un meûnier et d'une meûnière.)

CHARLOT.

Palsangué, si j'avois fait bien,

Lorsque vous caressiez ma petite meûnière,
J'aurois sur vous lâché mon chien.
Quoi! me ravir Colette, à moi, de la manière!
Ça me déplait, ça ne vaut rien;
C'est morguenne empêcher le cours de la rivière:
Pargué, c'est être bien malin,
De détourner l'eau d'un moulin.

(Entrée de plusieurs meûniers et meûnières.)

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Je ne suis qu'une meûnière;
Mais si l'amour
Vouloit un jour
Me ranger ous sa loi sévère,
Je me rirois de son dessein,
Et pour punir ce petit téméraire,
J'en ferois mon garde-moulin.

(Entrée.)

M. TOUVENEL.

Tu croyois en aimant Colette,
Que tu n'aurois point de rival;
Mais le moulin d'une coquette
Est toujours un moulin banal.

(Entrée.)

Monsieur Clitandre a bon génie,
En faisant même un mauvais pas;
Il prend meûnière bien jolie,
Son moulin ne chômera pas.

MADEMOISELLE LOLOTTE.

Avoir deux amans en nature,
Cela se peut selon les lois;
C'est tirer d'un sac deux moutures,
Qu'avoir deux époux à la fois.

M. TOUVENEL.

Vous qu'amour à l'hymen destine,
Écoutez bien cette leçon,
Tel croit en avoir la farine,
Qui souvent n'en a que le son.

FIN DU MARI RETROUVÉ.

# LES BOURGEOISES
## DE QUALITÉ,
### COMÉDIE,
### PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 13 juillet 1700.

## PERSONNAGES.

MONSIEUR NAQUART, procureur de la Cour.
MONSIEUR BLANDINEAU, procureur au Châtelet.
MADAME BLANDINEAU.
LE COMTE.
ANGÉLIQUE, amoureuse du comte.
LE MAGISTER.
LE TABELLION.
LA GREFFIÈRE.
L'ÉLUE.
MADAME CARMIN.
LOLIVE, valet du comte.
LISETTE.
UN LAQUAIS.
Plusieurs PAYSANS et PAYSANNES chantant et dansant.

La scène est dans un village de Brie.

# LES BOURGEOISES DE QUALITÉ,*

COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

Cela ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le Tabellion ; et dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

* Cette comédie parut en 1700, sous le titre de *la Fête de village*, et fut jouée dix-huit fois avec un grand succès : mais, à sa reprise en 1724, l'auteur vivant encore, elle fut affichée sous le titre des *Bourgeoises de qualité*, qu'elle a toujours porté depuis.

LE TABELLION.

Eh bien ! soit ; vous le voulez comme ça, je le veux itou : vous êtes procureu de Paris, et je ne sis que tabellion de village ; comme votre charge vaut mieux que la mienne, je serois un impertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là-dedans, et entre personnes du métier...

LE TABELLION.

Ça est vrai, vous avez raison, il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas ; mais, tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je sois bien payé et que vous accommodiais vous-même toute cette magnigance-là ; je ne dirai mot, et je vous lairai faire ; il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'événement et des suites.

LE TABELLION.

Eh bien ! tope, velà qui est fait. Je m'en vas vous attendre ; aussi bien, velà monsieur Blandineau, qui, m'est avis, veut vous dire queuque chose.

## SCÈNE II.

M. NAQUART, M. BLANDINEAU.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion? Ce n'est pas moi qui vous interrompt, peut-être ?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et....

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez, et je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez, ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible : ma femme n'est pas, à beaucoup près, si extravagante que sa sœur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manières, n'ont, jusqu'à présent, servi de rien : je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux? vous avez du bien, vous n'avez point d'enfans, votre femme aime le faste, la dépense, c'est là, je crois, sa

plus grande folie, laissez-la faire : au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui, mais il y auroit du ridicule à un simple procureur du Châtelet comme moi...

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira; quand on gagne du bien il en faut jouir. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, monsieur Naquart...

M. NAQUART.

Autrefois, monsieur Blandineau, on se gouvernoit comme autrefois : vivons à présent comme dans le temps présent; et puisque c'est le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien ? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parce qu'autrefois on se mouchoit sur la manche ?

M. BLANDINEAU.

Pourquoi non ? je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

M. NAQUART.

Oui; mais si, comme au temps passé, on vous donnoit trois sous parisis, ou deux carolus, pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit-elle, monsieur Blandineau ?

M. BLANDINEAU.

Oh! pour cela, non, je vous l'avoue. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, monsieur Blandineau, à la sotte vanité près. Les manières de votre femme sont très-bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendrez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux, pour vous et pour elle, que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la greffière! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang-froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez; et puisque vous approuvez la chose, j'emploirai, pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirois pas sans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez lui l'affaire; selon la réponse qu'elle vous fera,

nous règlerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

## SCÈNE III.

### M. BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LA GREFFIÈRE.

Je ne saurois me tranquilliser là-dessus, ma pauvre Lisette; cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma sœur, j'allois monter chez vous.

LA GREFFIÈRE.

Chez moi, mon frère! et à quel dessein? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIÈRE.

De me marier, mon frère? de me marier? Cela est assez amusant, vraiment: mais qu'est-ce que c'est que le mari? c'est ce qu'il faut savoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort ridicule : monsieur Naquart, procureur de la Cour.

LA GREFFIÈRE.

Un vieux garçon à moi? Un procureur, Lisette? Monsieur Naquart ! Je serois madame Naquart, moi? Le joli nom que madame Naquart! C'est un plaisant visage que monsieur Naquart de songer à moi.

LISETTE.

Et fi, madame, il faut faire châtier cet insolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc ? Eh ! qui êtes-vous, s'il vous plaît ? fille d'un huissier qui étoit le père de ma femme, ma belle-sœur à moi, qui ne suis que procureur au Châtelet, veuve d'un greffier à la peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, madame la Greffière.

LA GREFFIÈRE.

Greffière, Monsieur ? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort, la charge est vendue, je n'ai plus de titre, plus de qualité; je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout à fait folle, si vous n'y prenez garde. Écoutez, madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous

donner un mari fort riche et fort honnête homme: si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIÈRE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse, et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment, comtesse? allez, vous êtes folle.

LA GREFFIÈRE.

Je débute par là; c'est assez pour un commencement: mais cela augmentera dans la suite, et de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIÈRE.

Holà, ho! laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, cocher; montez, madame; après vous, madame; eh! non, madame, c'est mon carrosse. Donnez-moi la main, chevalier; mettez-vous-là, comtin. Touche, cocher. La jolie chose qu'un équipage! la jolie chose qu'un équipage!

## SCÈNE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Voila un équipage qui la mènera aux petites

maisons. Elle a tout à fait perdu l'esprit, Lisette; je vais me hâter, d'une manière ou d'une autre, de la faire au plus tôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur; madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément; et vous devez lui en savoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre: elle a tous les talens qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh! vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par tous les diables, et s'en sert souvent; c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous; la voilà, Monsieur, ne la chagrinez point.

## SCÈNE V.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

A QUOI vous amusez-vous donc, mademoiselle

Lisette? il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vîte, mes coiffes et mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, Madame? celle à réseau ou celle à frange!

MADAME BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne sauroit porter. Ah! vous voilà, monsieur Blandineau, je suis bien aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, Madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

MADAME BLANDINEAU.

Cela est vrai, Monsieur, j'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer; il m'en faut d'autre en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme...

MADAME BLANDINEAU.

Eh! fi donc, monsieur Blandineau, que de façons: au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, vraiment; c'est un bien mal acquis, qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Eh! pourquoi jouer, madame Blandineau?

MADAME BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, Monsieur? pourquoi jouer? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne, surtout? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise avec votre ennuyeuse famille : il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, de jeunes gens polis; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chère; c'est le jeu qui est l'ame de toutes ces parties; et je ne jouerai pas? Non, Monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien! Madame, voilà encore dix louis d'or; mais, si vous les perdez....

MADAME BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai; ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir; je crois que vous en êtes bien et dûment averti?

M. BLANDINEAU.

Quoi! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit?

MADAME BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, Monsieur, vos remontrances qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités....

MADAME BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses....

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

MADAME BLANDINEAU.

Comment donc, Monsieur! suis-je une libertine, une coquette?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien!

MADAME BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame crasse, monsieur Blandineau! que vous avez l'ame crasse, et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paroître, moi, c'est-là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable....

MADAME BLANDINEAU.

Vous voyez, Monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal

et une espèce d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah! quel abandonnement! quel désordre! mais quand vous seriez la femme d'un traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

MADAME BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là, ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuse!

## SCÈNE VI.

### M. ET MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voila votre écharpe, Madame.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

(*Lisette sort.*)

M. BLANDINEAU.

Votre queue, madame Blandineau! vous, vous faire porter la queue?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, monsieur Blandineau, moi-même; puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queue toute unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

(*Lisette rentre avec Cascaret.*)

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme....

MADAME BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et surtout, que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, Madame.

MADAME BLANDINEAU.

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître-clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon maître-clerc ? Il n'en fera rien.

MADAME BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, madame Blandineau, songez....

MADAME BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas; nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh! parbleu, j'y serai, je vous en réponds, et vous verrez....

(*Madame Blandineau sort, Cascaret lui porte la queue.*)

SCÈNE

## SCÈNE VII.

### M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voila une maîtresse femme, Monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied. Faire une espèce de maître d'hôtel d'un maître-clerc! Cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, Monsieur; madame et lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, Monsieur; je la trouve de fort bon esprit, au contraire: elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh! c'est moi, sans contredit: mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte; et je voudrois bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme: c'est pour cela que je la voudrois marier à monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit

mariée ? Tenez, Monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentimens, j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Eh bien ! fais, Lisette : mais dépêche-toi. Je vais trouver monsieur Naquart, et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, Monsieur, vous ne tarderez pas à en avoir, laissez-moi faire. Ce monsieur Blandineau, il est à plaindre. Mais voici une petite personne qui l'est encore plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

## SCÈNE VIII.

### ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver ? que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible !

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille, c'est à qui m'aura ; madame Blandineau, pour pester contre son mari ; le mari, pour se plaindre de sa femme ; madame la greffière, pour m'entretenir de son ajustement et de ses charmes ; et vous,

pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE.

Que mes tantes sont folles, Lisette, et que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parens qu'elles seules, avec autant de foiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide!

LISETTE.

Oh! pour moi, je ne comprends pas comment, depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles: il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura beaucoup moins; il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé: il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, et l'absence l'a fait m'oublier tout à fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE.

Que je les hais, Lisette?

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la vérité: mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE.

Oui, cela est vrai, ma tante la greffière, n'est-

ce pas ? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, et c'en est assez pour faire déserter un joli homme ; outre que madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu pour l'éloigner à force de brusqueries : c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Quelle injustice ! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit ! Plus on me défendoit de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causoient de joie et de ravissement, ma pauvre Lisette !

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh! si fait, si fait : vous êtes fille, et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions, à nous autres.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chère Lisette, voici Lolive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse !

LISETTE.

Le ciel en soit loué, j'en suis ravie.

## SCÈNE IX.

### ANGÉLIQUE, LOLIVE, LISETTE.

LOLIVE.

Je suis bien heureux, Mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne...

ANGÉLIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amène donc ici! que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien qui ne mérite pas de vivre, un homme à pendre, Mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge!

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu donc dire?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire tout cela?

LOLIVE.

Non; mais il y va venir, lui, pour le justifier.

ANGÉLIQUE.

Il va venir ici? quoi faire?

LOLIVE.

Une très-haute sottise : épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Epouser ma tante, Lisette!

LISETTE.

Epouser votre tante! cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Sifait, vraiment : ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, madame la greffière, et j'ai ici une lettre pour elle, que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGÉLIQUE.

Une lettre pour elle! Je la verrai, donne.

LOLIVE.

Non, Mademoiselle, vous ne la verrez pas. J'ai déjà eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir-là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

## SCÈNE X.

### ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ma tante est-elle devenue folle, de vouloir épouser monsieur le comte?

LISETTE.

Non, c'est monsieur le comte qui est devenu fou, de vouloir épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Cela ne sera point, Lisette, c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flatter; cela tournera tout autrement que tu ne te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chère Lisette; je vais attendre monsieur le comte à l'entrée du village; je veux lui parler la première, je saurai ses sentimens par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve; une fois.

ANGÉLIQUE.

Assurément. Viens avec moi ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non; prenez quelque petite fille du village et me laissez parler à votre tante; j'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

LE MAGISTER, LA GREFFIÈRE.

LA GREFFIÈRE.

Que cela soit bien tourné, monsieur le Magister; que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine; partant que les garçons ne manquiont pas de vin et les filles de tartes, et que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci, par là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIÈRE.

Voilà trois louis d'or, monsieur le Magister; c'est plus que vous ne m'avez demandé.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux; je vous baillerons queuque petit par-dessus pour ça; et comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra... votre épitra...

LA GREFFIÈRE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Eh! morgué, nenni, c'est tout le contraire; votre épitralame, je pense; je ne sais pas bian comme ça s'appelle; mais ce seront des vars à votre louange, toujours.

LA GREFFIÈRE.

Ne manquez pas, surtout, d'y bien marquer les agrémens de la fin du siècle; il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnoissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh! tatigué, laissez-moi faire, j'en sis du moins aussi content que vous. J'ai pardu ma femme et puis j'avons cette année bon vin, bonne récolte; je sommes tretous si aises! Allez, je chanterons à plein gosier et je remuerons le jarret de la belle magnière.

LA GREFFIÈRE.

Oui; mais c'est pour ce soir, monsieur le Magister; et ces vers à ma louange...

LE MAGISTER.

Oh! que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas malaisié de vous louer: vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIÈRE.

Je suis jeune aussi, monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça? eh bien! volontiers, tout coup vaille; mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIÈRE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison : je daterons la chanson, et cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, Madame, je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, monsieur le Magister, votre très-humble servante.

## SCÈNE II.

### LA GREFFIÈRE, *seule.*

Ah! que je suis ravie! que j'envisage un charmant avenir! quels heureux momens! quels heureux momens! je ne me sens pas de joie.

## SCÈNE III.

### LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Comment donc, Madame, on dit que vous mettez en joie tout le village? est-ce à cause de la fête, ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir?

LA GREFFIÈRE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette, j'ai reçu les plus agréables nouvelles...

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, Madame.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la Duverger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

LA GREFFIÈRE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette; nous y touchons du bout du doigt, ma chère enfant.

LISETTE.

Eh! à quoi, Madame?

LA GREFFIÈRE.

A cet heureux temps que la Duverger m'a tant promis à la fin du siècle, et à mon bonheur.

LISETTE.

Eh! qu'a de commun la fin du siècle avec votre bonheur, Madame?

LA GREFFIÈRE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci: mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets!

LA GREFFIÈRE.

Je suis déjà veuve, premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Et je ne le serai pas long-temps, encore.

LISETTE.

Comment donc, Madame?

LA GREFFIÈRE.

C'est la saison des révolutions, que la fin des siècles, et tu vas voir d'assez jolis changemens dans ma destinée.

LISETTE.

Eh! quels changemens encore?

LA GREFFIÈRE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manières.

LA GREFFIÈRE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Eh! quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte, ma chère Lisette, le petit comte.

LISETTE.

Qui, le petit comte? celui qui étoit amoureux de votre nièce?

LA GREFFIÈRE.

Dis qu'il feignoit de l'être pour s'approcher de moi.

LISETTE.

Eh ! le petit fourbe !

LA GREFFIÈRE.

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Eh ! qu'étoit-il besoin de conduite là-dedans ? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIÈRE.

L'agrément du mystère, mon enfant, l'agrément du mystère ; j'avois même dessein qu'il m'enlevât. Oh ! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son mérite, assurément.

LA GREFFIÈRE.

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manières bourgeoises.

LISETTE.

Cela étoit noblement pensé.

LA GREFFIÈRE.

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-frère le procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma nièce, et de jouir, par mes propres yeux, du désespoir de toutes les femmes de ma connoissance, nous a fait prendre la résolution de faire ce mariage à leur barbe. Oh ! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte va arriver, et en poste, même; son valet de chambre est déjà ici; cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le seroit-elle point déjà, Madame? Voilà votre sœur et votre cousine qui me paroissent bien échauffées.

## SCÈNE IV.

### MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit dans le village qui me paroît des plus surprenans.

L'ÉLUE.

Et à moi, des plus ridicules.

LA GREFFIÈRE.

En quoi donc, ridicule? et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, Mesdames?

MADAME BLANDINEAU.

Que vous allez épouser monsieur le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIÈRE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur, me voilà comtesse; et grâces au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

MADAME BLANDINEAU.

Comtesse, vous? vous comtesse, ma sœur?

LA GREFFIÈRE.

Dites, madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siège, et tôt, dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, Madame! holà donc! Madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

LA GREFFIÈRE.

Ah! plus de cousinage, madame l'Elue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi: tôt, du secours; à moi, Lisette!

LISETTE.

Oh! par ma foi, donnez-vous patience.

L'ÉLUE.

Je m'affoiblis, je suffoque, j'agonise, et je m'en vais mourir de mort subite.

MADAME BLANDINEAU.

Ecoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve; vous voulez le porter plus beau que moi, parce que vous êtes mon aînée, ç'a toujours été votre fureur; mais je me séparerois d'avec mon

mari, s'il me laissoit avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'ÉLUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIÈRE.

Oh! remuez-vous, remuez-vous, je me remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement! Voilà une famille bien sémillante!

LA GREFFIÈRE.

Mais, vraiment, je les trouve admirables; elles m'empêcheront de m'élever, de faire fortune: ces bourgillonnes-là sont si ridicules...

MADAME BLANDINEAU.

Bourgillonnes, madame l'Elue! bourgillonnes!

L'ÉLUE.

Ah! ciel! bourgillonne, moi qui suis, par la grâce de Dieu, fille, sœur et nièce de notaire, et femme d'un Elu, ma cousine.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant qu'en nippes et bijoux. Je suis dans une colère...

L'ÉLUE.

Et moi dans une rage...

LA GREFFIÈRE.

Oh! je deviendrai furieuse, moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Eh ! là, là, Mesdames, un peu de modération ; voulez-vous donner à rire à tout le village ? Voilà cette grosse marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous savez, n'est pas une bonne langue.

## SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, L'ÉLUE, MADAME CARMIN, LISETTE.

MADAME CARMIN.

Bonjour, ma chère madame Blandineau.

MADAME BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très-humble servante.

MADAME CARMIN.

Je ne puis pas être de votre souper, je m'en retourne à Paris ; je viens prendre congé de vous, mes chères enfans.

LA GREFFIÈRE.

Ah ! ne partez que demain, je vous prie ; vous ne me refuserez pas d'être témoin...

MADAME CARMIN.

Je ne puis différer mon départ : je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclusion avec impatience ; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE.

Eh ! quelle affaire, madame Carmin ? sont-ce

des laines de Hollande, d'Angleterre qui vous arrivent?

MADAME CARMIN.

Ah! fi donc : rien moins que cela, Mesdames. Je quitte le négoce, je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est : j'achète une charge à mon mari, je me fais présidente.

MADAME BLANDINEAU.

Vous, présidente, madame Carmin?

MADAME CARMIN.

Moi-même.

L'ÉLUE.

Madame Carmin présidente!

MADAME CARMIN.

Oui, Madame.

LA GREFFIÈRE.

Et moi comtesse, madame Carmin.

MADAME CARMIN.

Vous, comtesse, Madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, madame la Présidente.

MADAME CARMIN.

J'en suis ravie, madame la Comtesse.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE.

Il y a pour en mourir; je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Eh! madame Carmin remplira bien cette place-là.

MADAME CARMIN.

Oh ! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari ; mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIÈRE.

Il sera bon d'être de vos amies.

MADAME CARMIN.

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection d'une très-petite ville du côté d'Etampes; mais il y a de grands agrémens, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE.

Eh ! quelles prérogatives, Madame ?

MADAME CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement. Il n'y a, je crois, dans toute la juridiction, ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même, et monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice : cela est fort beau, Mesdames.

MADAME BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

MADAME CARMIN.

Oh ! je vous demande pardon, madame Blandineau, il signera son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ÉLUE.

Mais ce n'est pas assez de savoir signer, il faut juger auparavant.

MADAME CARMIN.

Belle bagatelle ! Il y a dans la ville un tabellion qui règle tout, moyennant trente ou quarante francs par année ; et puis, quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre ; c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE.

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

MADAME CARMIN.

Au bout du compte, ce n'est pas mon affaire : je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne : il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris, comme une présidente.

LA GREFFIÈRE.

Et moi, comme une comtesse. Nous nous retrouverons, madame la Présidente.

MADAME CARMIN.

Adieu, ma chère madame Blandineau ; à mon retour, nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, madame Carmin, bon voyage.

MADAME CARMIN.

Votre très-humble servante, Madame.

L'ÉLUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, madame la Présidente.

MADAME CARMIN.

On vous les changera, madame l'Elue. Adieu, mon agréable Comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, ma chère Présidente.

LISETTE.

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité! Au bout du compte, voilà de belles fortunes! une femme placée, une femme en charge.

MADAME BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; monsieur Blandineau en achètera une qui m'ennoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ÉLUE.

Monsieur l'Elu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme.

## SCÈNE VI.

### LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, Madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure, et il faut qu'il crève une douzaine de bourgeoises de cette affaire-ci.

LA GREFFIÈRE.

C'est mon beau-frère à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle, quand je lui parlois de devenir comtesse; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amène monsieur Naquart.

LA GREFFIÈRE.

Ah ! tu vas voir comme je le recevrai.

## SCÈNE VII.

### M. NAQUART, M. BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Eh bien ! ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite ? quel est le fruit de vos réflexions ?

LA GREFFIÈRE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frère, monsieur Blandineau !

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de Monsieur, Madame, que je prends la liberté....

LA GREFFIÈRE.

Bonjour, monsieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur....

LA GREFFIÈRE.

Mais, mon beau-frère, ne m'en parlez pas davantage : c'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination ; il n'y a point d'appel à

cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! pour cela non; c'est une des plus grandes perfections de Madame.

M. NAQUART.

J'avois cru, Madame....

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes un mal-créant, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages...

LA GREFFIÈRE.

Les temps sont changés, monsieur Naquart; j'étois une sotte, une enfant, une imbécille : il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une heureuse foiblesse; et si j'en avois été crue, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, Madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vraiment; il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue, et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé, laissez courir à monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIÈRE.

Oh! pour cela, non; qu'il ne s'y joue pas, je ne lui conseille pas d'insister là-dessus: mon étoile

est terrible pour les maris; et selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, en très-peu de temps, et de qualité même : voyez combien dureroit un pauvre diable de procureur.

LISETTE.

Quoi! Madame, vous aimez monsieur le comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence?

LA GREFFIÈRE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette : c'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, Madame, de vous être quelque chose?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, monsieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bon homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIÈRE.

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite! Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, monsieur Naquart, épousez ma nièce Angélique; c'est une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah! ah! en voici bien d'un autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, Madame?

LA

LA GREFFIÈRE.

Oui, sans doute, et vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant! il faut bien faire quelque chose pour elle; je lui enlève monsieur le comte, qui étoit son amant; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité : car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant; monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle, ce ne sera qu'une espèce de troc; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vîte; pour lui apprendre cette bonne nouvelle : que je vais la réjouir!

## SCÈNE VIII.

### M. NAQUART, M. BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE.

M. NAQUART.

SONGEZ bien à quoi vous vous engagez, Madame.

LA GREFFIÈRE.

A vous donner ma nièce, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIÈRE.

Me dédire, moi, monsieur Naquart, moi me dédire, une comtesse manquer de parole! ah! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plus tôt dresser votre contrat et le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici monsieur le comte.

M. BLANDINEAU.

Mais, ce monsieur le comte...

LA GREFFIÈRE.

Ecoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, monsieur Blandineau. Adieu, messieurs les procureurs; madame la comtesse est votre très-humble servante.

## SCÈNE IX.

M. NAQUART, M. BLANDINEAU.

M. BLANDINEAU.

Son extravagance est au plus haut point, et je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné, qui n'a pas le sou.

M. NAQUART.

Je sais mieux ses affaires que personne; je suis son procureur et son curateur tout ensemble, et il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

## SCÈNE X.

### M. NAQUART, M. BLANDINEAU, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh! venez vîte, Monsieur, parler à Madame; la voilà qui étouffe et qui va mourir, parce que madame la Greffière va être comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Elue est avec elle, qui fait tout comme elle; elles s'asseyent, elles se lèvent, elles se tourmentent, elles se lamentent; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

M. BLANDINEAU.

Oh! quel embarras, monsieur Naquart! on ne voit que des folles, de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages; et si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout à fait dans la suite.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

LE COMTE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le Comte, vous me désespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez me le persuader, en devenant le mari de ma tante ?

LE COMTE.

Mais, que voulez-vous que je fasse ? vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi ni revenu ; un procès que je viens de perdre, achève de me ruiner absolument : ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi-même de vous associer à mon malheur ?

ANGÉLIQUE.

Oui ; j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point du tout, je vous assure : ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point, Monsieur ; je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah ! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous ; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et vous ne m'épouserez point ? je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle ! laissez-moi céder, pour un temps, à notre mauvaise fortune, pour nous en assurer une meilleure : nous sommes jeunes l'un et l'autre, votre tante n'a que très-peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure ? Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous m'épousiez la première ; ma tante a déjà été mariée ; c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous ? que devenir ? comment vivre ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous aimerons, monsieur le Comte, et je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi.

LE COMTE.

Charmante Angélique ! adorable personne !

# SCÈNE II.

## LE COMTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, monsieur le Comte (*Apercevant Lisette.*) Ah ! te voilà, ma chère Lisette ! viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Eh bien ! mort de ma vie, laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit monsieur Naquart, mon procureur ?

LISETTE.

Pourquoi non ? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante et lui sont déjà d'accord, cela ne dépend plus que de Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oui ? Oh bien ! Monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union ?

ANGÉLIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh! pour cela oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, Monsieur; je vous donne rendez-vous, quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, Monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grâce.

ANGÉLIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilège que lui! cela est admirable.

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part et d'autre; il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Eh bien! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi,

j'épouserai monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir....

ANGÉLIQUE.

Ah! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette!

## SCÈNE III.

### M. NAQUART, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. NAQUART.

Ah! c'est vous que je cherche, monsieur le Comte: on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, Monsieur, pour vous dire...

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques momens avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la proposez, Monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGÉLIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, Monsieur?

M. NAQUART.

Oui, Mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oh bien ! Monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera; et à moins que monsieur le Comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi: vous pouvez compter là-dessus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devroit me rebuter; mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit monsieur le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, je suivrai son exemple; qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre, avec Lisette, chez le tabellion du village: vous y trouverez presque toute votre famille. Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera, sinon...

ANGÉLIQUE.

Ils ne me conviendront point, Monsieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE.

Plus je les ouvrirai, Monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, ayez seulement la complaisance de passer chez le tabellion.

ANGÉLIQUE.

Je n'y veux point aller sans monsieur le Comte.

LISETTE.

Eh! pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE.

Au moins, monsieur le Comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante; j'épouserois Monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

## SCÈNE IV.

### M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

Or! çà, Monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincèrement; que venez-vous faire ici?

LE COMTE.

Chercher un asile contre la misère, où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asile est la maison de madame la Greffière, que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, et c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître; je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achètent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms mêmes; quel inconvénient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre manière, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Hélas! monsieur Naquart, ce sont vos conseils qui m'ont perdu: on me proposoit un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix: mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience, et nous plaidons contre une jolie femme; le moyen d'avoir raison!

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles, il n'y a point de retour; la seule chose qui me reste à faire, est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter sans réflexions.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement?

LE COMTE.

Hélas! Monsieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuse.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici madame la greffière, entretenez-la dans les sentimens où elle est pour vous, et venez me joindre chez le tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, Monsieur, le plus tôt qu'il me sera possible.

## SCÈNE V.

### LE COMTE, LA GREFFIÈRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, Madame; il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIÈRE.

Mais quel chemin aura-t-il pris? je l'attendois

du côté de la petite ruelle : outre que c'est le plus court et le plus commode, la sympathie l'y devoit attirer, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

La sympathie se sera trouvée en défaut, Madame.

LA GREFFIÈRE.

Eh ! le voilà.

LE COMTE.

Madame.....

LA GREFFIÈRE.

C'est donc vous que je vois, mon cher Comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux; l'amour nous conduit l'un vers l'autre; l'hymen va nous unir : quelle félicité! La sentez-vous bien, mon cher petit Comte, et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire ?

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, Madame, douter de la continuation de mes sentimens ; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIÈRE.

Autant que mes charmes? Ah! Comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, Madame.

LOLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, monsieur renouvellera d'amour, Madame.

LA GREFFIÈRE.

Mais veillé-je? n'est-ce point un songe? suis-je bien moi-même? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, Madame; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIÈRE.

Mon cher Comtin! oh! il y a de l'étoile dans mon fait, et la Duverger me l'a toujours dit.

LE COMTE.

Lolive?

LOLIVE.

Monsieur?

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déjà bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Que dites-vous, aimable Comtin?

LE COMTE.

Je dis, Madame...

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Cela est vrai, le voilà tout je ne sais comment; il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh! cela se remettra, Madame, cela se remettra.

LA GREFFIÈRE.

Oh! que oui: je m'en vais lui faire prendre de

bons consommés, de bons potages, et j'ai déjà dit qu'on lui fît de la tisane; de la tisane, Comtin.

LE COMTE.

De la tisane, à moi, Madame?

LA GREFFIÈRE.

Oui, Comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, Madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec sa tisane!

LOLIVE.

Pour moi, Madame, comme ma santé ne vous est pas si chère, il me faudra du vin, s'il vous plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIÈRE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

## SCÈNE VI.

### LE COMTE, LE MAGISTER, LA GREFFIÈRE, LOLIVE.

LE MAGISTER.

Madame, velà les filles et les garçons du village, avec les ménétriers, qui s'assemblont sous l'orme et qui s'en allont faire un petit essaiement de cette petite sottise qué vous m'avez dit de faire. Eh! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIÈRE.

Non, qu'ils viennent ici, monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en vas vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drès l'abord ; mais je tâcherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on nous apporte ici des sièges. Allons, mon chér Comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, Madame ? qu'est-ce que c'est que ceci ?

LA GREFFIÈRE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée ; un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, Madame ?

LA GREFFIÈRE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siècle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame, assurément ; et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiète et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entière liberté.

LA GREFFIÈRE.

Allez donc, Comtin, mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, Madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, Comtin.

LOLIVE.

Adieu, Comtine.

## SCÈNE VII.

LA GREFFIÈRE, *seule.*

Le joli petit homme! il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour, assurément, qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

## SCÈNE VIII.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE.

MADAME BLANDINEAU.

Ma chère sœur, que je vous embrasse; je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez - moi d'être baronne.

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes baronne, ma chère sœur?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, ma chère Comtesse, c'est une affaire faite: monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronie de Boistortu; le marché est conclu, je ne suis plus ma-

dame Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIÈRE.

Mais cela est fort joli, cela est fort grâcieux, ma sœur. Ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille fort illustrée, au moins.

MADAME BLANDINEAU.

Notre cousine l'Elue mourra de chagrin, madame la Substitute s'en pendra; nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIÈRE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la Baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grâce.

MADAME BLANDINEAU.

Oh! voilà qui est fini, je vous l'accorde; madame la Comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter: c'est un fort bon homme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIÈRE.

D'un marquisat, ma sœur! d'un marquisat? Monsieur Naquart marquis! monsieur le mar-

quis Naquart! cela seroit fort plaisant : mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

(*On entend une symphonie.*)

## SCÈNE IX.

### MADAME BLANDINEAU, LE MAGISTER, LA GREFFIÈRE.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, Madame: mais comme velà monsieur le tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer queuque chose, afin ne n'être pas interrompus, et de ne pas interrompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

## SCÈNE X.

### M. NAQUART, M. ET MADAME BLANDINEAU, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LE MAGISTER, LE TABELLION, LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LA GREFFIÈRE.

Cela est-il comme il faut, monsieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, Madame. Vous n'avez qu'à lire, monsieur le Tabellion.

LE TABELLION *lit.*

Par-devant Bastien Trigaudinet...

LISETTE.

Eh! fi donc, lire, voilà du temps bien employé, vraiment! Que vous avez peu d'impatience, Madame! vous serez comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, Madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu...

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIÈRE.

Ce cher mouton! Oh! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en réponds. Donnez, donnez, monsieur le Tabellion. Allons, à vous Comtin: signez, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous; je signe aveuglément, Madame.

LA GREFFIÈRE.

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma nièce.

ANGÉLIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIÈRE.

Vous prenez le bon parti. Ça, ne signez-vous pas aussi, monsieur le baron de Boistortu?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût, et il y avoit long-temps que je souhaitois de vous voir la femme de monsieur Naquart, et de donner Angélique à monsieur le Comte.

LA GREFFIÈRE.

Oh bien ! Monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis ; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est madame Naquart, et c'est moi qui suis madame la Comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, Madame, ça n'est pas comme ça : quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIÈRE.

Comment, cela n'est pas comme cela ? Vous êtes un sot, monsieur le Tabellion, cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Eh ! non, Madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIÈRE.

Ouais ! voici qui est admirable, Lisette ?

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, Madame, il le sait mieux que vous ; c'est lui qui a fait les contrats une fois.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart ?

M. NAQUART.

C'est un qui-pro-quo, Madame, une méprise, et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIÈRE.

Difficile tant qu'il vous plaira; monsieur le Comte, ni moi, nous ne serons point les dupes d'un qui-pro-quo, sur ma parole : n'est-ce pas, Comtin?

LE COMTE.

Non, Madame, je n'en serai point la dupe; mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIÈRE.

Comment! vous en profiterez, petit perfide? Est-ce en profiter que de me perdre?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela; moi, Madame, et je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIÈRE.

Oh! vous ne me posséderez point, monsieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que monsieur le Tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, Madame?

LE TABELLION.

Ce seroit bien de la peine, au moins, Madame Naquart, ce seroit bien de la peine.

LA GREFFIÈRE.

Madame Naquart! On m'appelleroit madame Naquart? j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera madame la Comtesse, si vous voulez. La terre de monsieur le Comte est à moi, je la lui rends après ma mort; je lui assure tout mon bien; vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce, ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très-volontiers, Monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIÈRE.

C'est un accommodement qui change la chose, et pourvu que j'aie un équipage et que vous ne soyez plus procureur...

M. NAQUART.

Vous serez contente, Madame.

LA GREFFIÈRE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Nous logerons ensemble, madame la Baronne.

MADAME BLANDINEAU.

Et nous prendrons un suisse à frais communs, madame la Comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Oh! pour cela, oui, très-volontiers. Je le savois

vois bien que je serois de qualité et que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez; mais je serai bientôt veuve. Allons, monsieur le Magister, voyons votre petite bagatelle, en attendant le souper; et quand on aura servi, que le maître d'hôtel de ma sœur la baronne nous avertisse en cérémonie.

## DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs paysans et paysannes, conduits par le magister, viennent répéter la fête que madame la greffière à commandée.)

PREMIÈRE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse greffière,
Qui lorsque le siècle prend fin,
Se fait, pour le siècle prochain,
Comtesse de la Naquardière.
Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vîtesse
Greffière comtesse
Fera son chemin!

(Entrée de quatre paysannes.)

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siècle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidèle,
Et des pistoles à foison!

(Entrée de paysans et de paysannes.)

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,
Ne croyez pas,
Etre moins brillantes
En simple damas.
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

(Entrée de paysans.)

PREMIÈRE PAYSANNE.

Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle;
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité:
Parure, attraits, gloire et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle.

LE PAYSAN.

Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes!
Le bon exemple! ô l'heureux temps!
Que les maris seroient contens!

Moins les habits sont éclatans,
Plus les fredaines sont secrètes.
Que les maris seroient contens
De voir leurs femmes en grisettes!

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manières,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères.

Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité:
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

FIN DES BOURGEOISES DE QUALITÉ.

# LE
# JALOUX DÉSABUSÉ,

## COMÉDIE,

## PAR CAMPISTRON,

Représentée, pour la première fois, le 13 décembre 1709.

## PERSONNAGES.

DORANTE.
CÉLIE, son épouse.
JULIE, sœur de Dorante.
CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.
ERASTE, ami de Dorante et de Clitandre.
DUBOIS, secrétaire de Dorante.
JUSTINE, suivante de Célie.
BABET, suivante de Julie.
CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La scène est à Paris, dans la maison de Dorante.

# LE JALOUX DÉSABUSÉ,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue? Approchez; il est temps
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment c'est une grâce où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien! Mais avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet: j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant! Quel pays est le vôtre?

BABET.

Paris; et vous et moi n'en connoissons point d'autre
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci,
De quel air on y vit, et quel homme est Dorante?

BABET.

Je sais qu'il a, du moins, vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austère économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au palais,
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les courtisans et les gens du bel air;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux esprits,
Impose, plaît, commande aux belles de Paris;
D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement ?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins...

BABET.

Eh bien ?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas ;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame :
Elle a de la vertu ; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire, en passant :
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil carèssant ;
Et croit, lorsque le cœur est, en effet, fidèle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil !

JUSTINE.

Ah ! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance !
J'en ai vu qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée.... Et la sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractère ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur?
Qu'elle aime ?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre...
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystère.

BABET.

Ne vous défendez pas, et soyez plus sincère.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour, l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah! vous n'en êtes point à votre apprentissage.

BABET.

J'espère par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop! Mais croyez, néanmoins,
Que Clitandre, en effet, est digne de vos soins;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste, son ami, qui suit toujours ses pas
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont sans doute...
(*Voyant que Babet paroît distraite.*)
Mais voici le grand point... Vous rêvez ?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger ;
Si de gré, si par force, il veut vous engager
A lui développer les secrets de madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien surtout...

BABET, *l'interrompant.*

Vaine précaution ?
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente ?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit madame pour monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile :
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile ;
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point.
Vous répondez à tout et ne balancez point...
Mais il est tard ; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coiffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais. (*Elle sort.*)

## SCÈNE II.

### JUSTINE.

Quelle rusée!... O siècle! ô temps! ô mœurs!
Tremblez, hommes, tremblez! j'approuve vos terreurs.
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours... Mais voici le valet de Clitandre.

## SCÈNE III.

### JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Bonjour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien! Champagne, que dit-on?
Ton maître est-il content de notre invention?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre?

CHAMPAGNE, *tenant une lettre à la main.*

Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera temps.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste, en effet?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidèle.

CHAMPAGNE.

Eh! morbleu! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci! Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son frère y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante?
Je la garantis fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du père.

CHAMPAGNE.

Ce père en sentimens ne se connoissoit guère,
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute, à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine?
Grâce au ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie;
J'ai le secours d'Eraste et celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai.

## SCÈNE IV.

### DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

Quand monsieur sera prêt, je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, monsieur le secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon normand, qu'on met au désespoir.
Il poursuit un arrêt, qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre.

JUSTINE, *bas, à Champagne.*

Songe à l'entretenir : je vais rendre ta lettre,
Et chercher la réponse. (*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

### DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qu'il me paroît,

Tu t'introduis céans par un fort bon endroit.
Franc messager d'amour, tu prétends...

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de son métier craignent peu la satire;
Ils vantent leurs talens, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi me fâcher?
Ma foi, monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

Notre patron, morbleu! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire:
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis, chaque jour: « Si vous vouliez me croire,
» Que vous auriez, monsieur, et de bien et de gloire!

» Sans peine, sans travail, sans incommodité,
» Que vous seriez bientôt un juge redouté!
» Perdez votre air de cour, quittez ces cotteries,
» Où l'on ne pense rien que des badineries.
» Un air plus sérieux convient à votre état.
» La mine fait souvent le quart d'un magistrat.
» Réformez votre habit, rendez-le plus modeste;
» Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
» De la main du greffier je prendrai les procès;
» Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits:
» J'aurai le soin surtout de vous les bien écrire,
» Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
» Je ne vous trompe point. Regardez Ariston:
» On l'estime partout comme un autre Caton:
» La province le craint, la cour le considère;
» Cependant son mérite est dans son secrétaire.»

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Ma foi, vous êtes mal, et je plains votre sort.

DUBOIS.

Ah! si monsieur son père, hélas! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail, qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix!

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.

Soigneux, entreprenant, avide, infatigable,
Je doute que le ciel en redonne un semblable.
Le palais retentit encor de ses exploits:
Il regagna le prix de sa charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre!

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas! si le bon homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur...
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être
Où vous verrez son fils...

## SCÈNE VI.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne, en lui donnant un billet.*

Adieu. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ses vers vanté que le sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur. (*Il sort.*)

## SCÈNE VII.

DUBOIS, JUSTINE, *se tenant d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

Le détour mérite qu'on le loue:

J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers? Vous moquez-vous de moi?
Il faut ou plus d'esprit ou plus de bonne foi.

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit secrétaire.

DUBOIS.

Que marmottez-vous là, la belle?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire?
Secrétaire, greffier, procureur ni sergent
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier?

DUBOIS, *à part.*

Fidèle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets?
Que lui dire?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille! parlons; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons: un grand cœur ne doit jamais trembler.
(*Chacun d'eux s'avance de son côté, et ils se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE, *feignant d'être rêveuse.*

Ah! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez, en secret, puissamment agité.
De grâce, contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure.

DUBOIS.

Quelle rencontre!

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion,
(Car vous devez savoir que j'excèle en morale)
« Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
» Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
» Qu'on ne trouve partout que contrariété?
» Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
» Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble. »

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

« Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit;

» Tout le monde connoît ses talens, sa prudence.
» S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
» Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
» Et l'on voudroit en vain contraindre nos désirs.
» Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
» Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
» Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
» Il empoisonne seul le bonheur de nos jours. »

DUBOIS.

Et moi, je me disois : « Se peut-il que Justine,
» Que l'on vante partout et que l'on croit si fine,
» Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
» Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer!
» Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience
» M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
» Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux
» Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux;
» Surtout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
» Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage. »

JUSTINE.

« Il faut que je lui parle à ce monsieur Dubois,
» Et que je sache, au moins, s'il entend le françois,
» Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
» Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile.
» L'emploi de secrétaire est mince chez monsieur;
» Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
» Je l'en revêtirai; j'en réponds sur mon ame :
» Il gagnera bien plus à l'être de madame. »

DUBOIS.

« C'en est trop, ai-je dit; changeons notre destin:
» Allons trouver Justine; expliquons-nous enfin.

» Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
» Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte;
» Que, pour en acquérir et pour la contenter,
» Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
» Qu'en me formant le ciel m'inspira cette envie,
» Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie. »

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez, cependant, comment nous raisonnions!

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste; et notre intelligence
Me donne désormais une entière espérance.
Parle; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame.

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché:
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon! bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue!
De quelques soins, pourtant, son ame est combattue;
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs.
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes:
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fond de ce que je prétends,
Il faut que, dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse:
Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire;
Le reste me regarde... Adieu... Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi?...
(*Lui présentant sa main.*)
Touche là: jure-moi que tu seras fidèle.

DUBOIS, *lui touchant la main.*

Oui, ma foi! Tu peux tout attendre de mon zèle.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter!...
Toutefois, sans frayeur je ne puis te quitter,
Je crois voir sur ton front, quand je le considère,
D'un hardi scélérat le parfait caractère.
Doit-on croire aux sermens d'un homme de palais?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

DUBOIS.

C'EST assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant!
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse!
Je renonce au palais, qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir greffe ni procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

## SCÈNE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *à part, et paroissant rêver profondément.*

Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*

Je l'entends... Qu'a-t-il dit?... Qu'il paroît agité!

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras! fatale extrémité!

Ciel!

Ciel ! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
(*Soupirant amèrement.*)
Hélas !

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux !...
Il ne voit rien ; il croit être seul en ces lieux.
Mais....

DORANTE, *apercevant Dubois.*

Ah ! c'est toi, Dubois ?

DUBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même,
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis.

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis ?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystère.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons ; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérêts...
(*A Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets ?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur, dissimuler encore ?

DORANTE.

Non ; et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon père fit long-temps l'épreuve de ta foi ;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable sans cesse?
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes désirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis domter.
Je suis désespéré!

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plût au ciel! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmé
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie!

DUBOIS.

Vous, Monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,

Vous contre les jaloux déclaré hautement ?

DORANTE.

Et c'est de là que vient mon plus cruel tourment.
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale.
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux temps les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, et traitois de bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes lois.
« Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréable,
» Qui garde pour sa femme un amour véritable ?
» C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
» Ah ! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
» Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
» Que je voudrai de bien aux amans de ma femme !
» Que ne croirai-je point devoir à leur amour,
» S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour ! »

DUBOIS.

Eh ! pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu ! pour imiter les gens du haut étage ;
De qui les sentimens, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance.

Sa beauté s'est accrue; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris!

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-temps que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...

(*A part.*)

Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage?
Sages Italiens, que vous avez raison!

(*A Dubois.*)

Vingt fainéans sans cesse assiègent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Célie:
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grâce jamais ne se peut exprimer.
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin, tous, à l'envi, la trouvent adorable;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur.

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrète audace.

Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil et que minauderies.
Ma femme reçoit tout d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant, il faut que je l'endure,
Et le public rira si ma bouche en murmure,
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans de Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...
(*A part.*)
Ah! Français, qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions.
Et blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale!

DUBOIS.

Belle réflexion!

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manières d'Eraste.
Il cajole Célie, et le fait avec faste:
Il veut que je le voie: il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejeter.
Ils m'en ont convaincu... Dis-moi, que dois-je faire?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire?

Quand je veux avec elle entamer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin, si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guère,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrémité serai-je donc réduit?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme,
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme.

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec Célie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre,
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui.
C'est cacher trop long-temps ma peine et mon ennui

C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
(*A part.*)
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
(*A Dubois.*)
O ciel!... J'entends du bruit... Je la vois; laisse-nous.
(*Dubois sort.*)

## SCÈNE III.

### DORANTE, CÉLIE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste?
Cependant, Dieu le sait... Mais par où commencer?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme!...
(*A Célie.*)
Poursuivons toutefois... Allons... Bonjour, Madame.

CÉLIE.

Bonjour, Monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...
(*A Célie.*)
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin?

CÉLIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et, dans le même temps, je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir ?

CÉCILE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir,
Que tous mes sentimens puissent ici paroître ?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter ? N'êtes-vous pas le maître?

DORANTE.

Pendant notre entretien, souvenez-vous au moins
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle.

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour.

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout à fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois l'on se livre à d'éternels regrets
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,

(*A part.*)

On permet... Que je joue un triste personnage !

CÉLIE.

En vérité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.
On se laisse, à la fin, séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi, lorsqu'une femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur :
Elle agit au dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le public se blesse ;
Et toujours attentive à ces soins importans,
Brave la calomnie et les discours du temps.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour.
Ils ne vous quittent point ; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie.
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grâce à le paroître.

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi! vous ne croyez pas...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Non; cela ne peut être.

DORANTE.

Mais, je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu! c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet.

CÉLIE, *avec fierté et en colère.*

Ah! c'est donc tout de bon?... Cependant, qu'ai-je fait?
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons.

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Eraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout à fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang, dont le nœud l'un et l'autre nous lie,

Fait que, dès le berceau, nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manières,
Depuis un certain temps, ne me conviennent guères.
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit.
Est-ce, entre nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que, pour éviter leur vue et leurs discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
« Madame, disiez-vous, vivez d'autre manière:
» Vous êtes trop farouche et trop particulière.
» Recevez autrement tous les gens que je voi,
» Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
» Rendez à mes amis ma maison agréable,
» Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable. »
En me parlant ainsi vous me les ameniez.
Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez.
« Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez Madame:
» Je sors, excusez-moi. Je vous laisse ma femme... »
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir;
Et pour vous obéir, j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin :
( *A Célie.*)
Madame, j'avois tort, je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse?
Ecartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime : il a du mérite et du bien.
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie?
Différons ce malheur, gagnons encor du temps.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême?

DORANTE.

Moi! je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux?

CÉLIE.

Eh bien donc! j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice.

CÉLIE.

Eh quoi! ne faut-il pas que je vous obéisse?

DORANTE.

Oui; mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit...
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon!

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment?

CÉLIE.

Ils aprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains.

CÉLIE.

Comment faire autrement?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter, enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces Messieurs, et j'en suis trop contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus.
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste.

DORANTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Eh bien! Monsieur?

DORANTE.

Voyez.

CÉLIE.

Je vois de reste.
Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur.
Morbleu!

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur?
Allez... Loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance?
Mais, malgré tout cela, je ferai mon devoir:
Comptez que ces messieurs ne viendront plus me voir...

(*Apercevant venir Eraste et Clitandre.*)
Les voici... Je leur vais expliquer ce mystère,
Leur dire que vous seul...

DORANTE, *l'interrompant.*

O ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non, ne m'arrêtez point; je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment, vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh bien! il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse!

## SCÈNE IV.

DORANTE, CÉLIE, CLITANDRE, ÉRASTE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Dorante, en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable.

CÉLIE.

Vous nous flattez, Messieurs?

CLITANDRE.

Non, Madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi, c'est de fort bonne foi!

DORANTE.

Je vous suis obligé...

ÉRASTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon ami, tu sais vivre.
Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre?..
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux.
Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'âme.

JUSTINE.

Le fat!

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'est bien fait!

CÉLIE, *à Eraste, en regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore.

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore...
*( A Dorante. )*
Je gage que Dorante est de mon sentiment...
*( Le tirant par le bras. )*
Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément...
*( A part. )*
Ciel !

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête !

DORANTE, *à part.*

J'enrage !

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant.

DORANTE, *à part.*

Je crève !

CÉLIE, *à Eraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE, *à part.*

La coquine ! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CÉLIE, *à Eraste.*

Mais, Eraste, un jaloux ne peut-il se guérir ?

ÉRASTE.

Oh ! non, la jalousie est un mal incurable,
Et, sans doute, de tous le plus insupportable !

JUSTINE.

Que vous le peigniez bien !

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir...
(*A Eraste et à Clitandre.*)
Serviteur.

ÉRASTE.

Quoi ! tu sors ?

DORANTE.

Non : je vais revenir.
(*Il s'en va.*)

## SCÈNE V.

CÉLIE, CLITANDRE, ÉRASTE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Où court-il?... Que penser de cette promptitude?

CLITANDRE, *à Célie.*

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE, *à Célie.*

Madame, vous riez.

CLITANDRE, *à Célie.*

De grâce! expliquez-vous.

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment?

CÉLIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices;
Qu'Éraste, que Cléon m'aiment de bonne foi.
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble....

JUSTINE, *l'interrompant.*

Eh bien! Madame,
Mes conseils sont-ils bons? en doit-on faire cas?

CÉLIE.

Assurément.

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas.
Travaillons; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont monsieur votre époux a déjà l'ame atteinte.
Qu'Eraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que, pour la chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet!

Madame, que j'aurai de grâces à vous rendre!
Mon sort est en vos mains, mon bonheur....

CÉLIE, *l'interrompant.*

Mais, Clitandre,
L'amitié, que le sang a formée entre nous,
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous;
Car, sans être perfide, enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnerà-t-il son trouble, sa douleur?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place!
Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a!
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur,
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur?

CÉLIE.

C'est trop!

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule?
Votre mère et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'acord avec nous.
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante.

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante:
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me désespérez.
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame; je mourrai, si votre bonté cesse.

CÉLIE.

Eh bien! jusqu'à la fin servons votre tendresse...
Allons trouver Julie et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

JULIE, CLITANDRE, BABET.

CLITANDRE.

Enfin, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez peut-être.
L'intérêt pour mon frère est un motif puissant!

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage!
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage!

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien :
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entends quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frère ?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET, *voyant paroître Dubois.*

Non, c'est son secrétaire.

## SCÈNE II.

JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

Eloignez-vous d'ici, Monsieur vous surprendroit.
Il me suit, et viendra, sans doute, en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc. (*Clitandre sort.*)

## SCÈNE III.

JULIE, DUBOIS, BABET.

DUBOIS, *à Julie.*

Je commence assez bien, ce me semble ;
Et pour être apprentif au métier que je fais,
J'y suis grec et rompu quasi comme au palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car, enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois!

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frère.
Nous en aurons raison dans peu de temps, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

(*Voyant entrer Dorante.*)
J'en suis sûr... Mais il vient... Laissez-moi.
(*Julie sort avec Babet.*)

## SCÈNE IV.

### DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monsieur?

DORANTE.

Je sors de table.
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé !
Ma femme m'assassine et met tout en usage
Pour me faire crever de dépit et de rage.

DUBOIS.

Comment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et s'armant d'artifice ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE.

Notre entretien a très-mal réussi.

DUBOIS.

Tant pis... Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que sais-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner, que n'a-t-elle point fait ?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet.

DUBOIS, *à part.*

(*A Dorante.*)

Tant mieux... La perfidie est donc considérable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable.
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru
Ni même imaginé ce qui m'en a paru ;

Et c'est un de ces faits dont la raison troublée,
Pour en pouvoir douter, voudroit être aveuglée.
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manq
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Eraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience.
Moins timide qu'Eraste, elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en dévorant ma rage.
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table.
Pour punir l'infidèle et pour me contenter,
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat, flatteur autant qu'utile ;
Les mains me démangeoient... Mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit aussitôt jetés de toutes parts.
(*A part.*)
Que vous êtes heureux, vous en qui la nature
Agit sans aucun art et règne toute pure ;
Qui, bravant le public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage, enfin, sans crainte d'aucun blâme,
Autorisa toujours à battre votre femme :
Gens du peuple, artisans, porte-faix et vilains,
Vous de qui la vengeance est toujours dans vos mains !

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte !
On se soulage, au moins, en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos ?

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos !
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?
Prenons, sans balancer, le parti qui me reste.
Courons chez mon beau-père ; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh ! croyez-vous par là soulager votre ennui ?
Ah ! gardez-vous surtout de vous plaindre à son père
Des chagrins que vous cause une femme légère.

Il vous condamnera, s'il est homme d'esprit;
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route?
Il soupire, il se plaint; personne ne l'écoute.
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples, enfin, sont présents à vos yeux!
Acaste hautement dit sa femme infidèle:
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et, passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au couvent;
Mais bientôt, à l'insu de toute sa famille,
Il va, pour la revoir, sanglotter à la grille.
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie et l'extrême licence.
Valère, par la sienne offensé chaque jour,
Diffère à la punir par un excès d'amour,
Et lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parens, et la reprend ensuite.
A ces piéges honteux il faut vous dérober:
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler ni me venger?

DUBOIS.

De son sexe, Monsieur, c'est le grand privilége.

DORANTE.

Je le casse, morbleu! Sans cela que ferai-je ?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

## SCÈNE V.

### DORANTE, CÉLIE, DUBOIS.

CÉLIE, *à Dorante, avec un ton agréable.*

Voulez-vous bien, Monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé.

CÉLIE, *à Dorante.*

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire,
Dans la rage où je suis, perfide ?

CÉLIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais...
Je ne vous flatte point : craignez-moi désormais...
Vous perdez, sans retour, toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment ?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai.

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux.
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grâce aux égards qui peuvent m'arrêter,
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne!
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi.
Vous aimez donc Eraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte...
(*A part.*)
Ventrebleu! que ne puis-je...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Ah! quel emportement!...
(*A Dubois.*)
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement,
Je me meurs...
(*Dubois avance un fauteuil, et Célie tombe dedans en feignant de s'évanouir.*)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame...
Reprenez donc vos sens... M'entendez-vous, Madame?
Hélas! que votre état m'inspire de frayeur!...
(*A Dorante.*)
Elle ne répond point... Vous avez tort, Monsieur...
(*A part.*)
Fort bien! l'on ne peut mieux jouer son personnage...
(*A Dorante.*)
Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage...

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois en ce moment
Les funestes effets de mon emportement;
Et quand je la regarde... Ah! Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que, malgré moi, mon cœur vole vers elle...
(*A Célie, en se jetant à ses pieds.*)
Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,
Soumis et repentant, embrasser vos genoux.

CÉLIE, *ouvrant les yeux, et les refermant aussitôt, en feignant de retomber dans son évanouissement à la vue de Dorante.*

Ah! quel objet!... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie!

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grâce, laissez-moi.

DORANTE.

Ah! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir.

CÉLIE.

Que je suis malheureuse!
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse!

DORANTE.

Madame, au nom du ciel, modérez ce courroux:
Voyez mon désespoir.

(*Il se relève en voyant entrer Justine.*)

## SCÈNE VI.

DORANTE, CÉLIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *à Célie.*

Eh bien! partirons-nous,
Madame? Profitez de la belle journée:
On vous attend... Mais, ciel! que je suis étonnée!
Que dois-je présumer de ce silence affreux?
Monsieur est interdit, et vous pleurez tous deux?

CÉLIE.

Justine !

JUSTINE.

Eh bien ! Madame ?

CÉLIE.

Ah ! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte !

JUSTINE, *bas, à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, Monsieur ? Vous aurez tout gâté.

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté.

JUSTINE, *bas.*

Vous ?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte et de tendresse.
J'ai pris, dans ce désordre, un violent parti.

JUSTINE, *bas, à Dubois.*

Ah ! Dubois !

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, Monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer ! montrer une fureur extrême !
Contre moi, la douceur et l'innocence même !

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports...
(*A Célie.*)
Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois !

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeans.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la première loi que le contrat impose
De savoir, tour à tour, se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y règne en souveraine...
On vient... Gardez, tous deux, que l'on ne vous surprenne.

## SCÈNE VII.

DORANTE, CÉLIE, ERASTE, DUBOIS, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

MADAME, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez sans doute ?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,

Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade.

DORANTE.

C'est un remède sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra...

(*A Dorante.*)

Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.

J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir.

DORANTE.

Moi ? non.

ÉRASTE.

As-tu quelqu'autre affaire ?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.

Il nous méprise.

DORANTE, *à part.*

(*A Célie.*)

O ciel !... Chacun cherche ses gens,

Madame; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, Monsieur.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

(*Célie et Eraste sortent.*)

## SCÈNE VIII.

### DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination!
Je feins de plaisanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme...
C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas.

(*Il s'en va.*)

DUBOIS, *voulant le suivre.*

Vous suivrai-je, Monsieur?

DORANTE.

Non.

(*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

### DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui s'enfuit.*

Je ne sais que dire:

Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire,
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux?...
Qu'un galant homme est sot, quand il est amoureux!
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bon homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grâce.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur;
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

DORANTE.

Je sens, quoi que je fasse, une peine secrète.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiète.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains. Cependant il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet, à qui je veux parler :
Elle me paroît propre à me tout révéler.
Elle est jeune, sans art et sans expérience ;
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

## SCÈNE II.

DORANTE, BABET.

BABET, *à part.*

Je vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystère ?...
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux:
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, Monsieur? Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti?

BABET.

Fort bien, assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-temps, apparemment?

BABET.

Oui, fort long-temps.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours, tandis qu'Eraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah !...

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés ;
Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire :
Mais, presqu'à tous momens, nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme.

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Eraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance !...
(*A Babet.*)
Et tout après, sans doute, est allé d'importance ?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement.
Eraste, en vérité, sait agir galamment :
Il le faut avouer ; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne.

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat,

Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chère une musique exquise;
La fleur de l'opéra.

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux : tous, enfin, ont été sur les rangs,
Et Madame en a fait cent contes différens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je crève, et ma douleur ne fut jamais si forte!...
(*A Babet.*)
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET, *lui voyant un air soucieux.*

Mais, qu'avez-vous, Monsieur? Seriez-vous en colère?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques?

DORANTE.

Au contraire; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude, et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens altèrent bien les vôtres.
Ne feignez plus, Monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumière;
Ma langue une autre fois sera plus régulière.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien...
(*A part.*)
Ah! que n'ai-je évité ce funeste entretien!

BABET.

Eloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis perdue.
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera; précipitez vos pas...
Fuyez... Qu'attendez-vous?

DORANTE.

Je me retire. Hélas!
(*Il sort.*)

## SCÈNE III.

### BABET.

Je suis, pour cette fois, contente de moi-même :
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux,

## SCÈNE IV.

### JUSTINE, BABET.

BABET.

Ma foi! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie !

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur,
Ce mal les tient toujours. Par exemple, Monsieur...
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin ;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit temps d'apprendre
Par quels moyens monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.
(*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

### JUSTINE.

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos amans ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Eraste est un sot, à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire...
Le voici.

## SCÈNE VI.

### ÉRASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystère?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zèle est-il tout endormi?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux, aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une pièce de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colère
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite et désespère,

Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de cour,
Que ce seroit un maître en matière d'amour?
Mais, à le voir agir, c'est un franc imbécille...
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous, enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les règles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains,
La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-temps me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame,
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas.

JUSTINE.

Comment?

ÉRASTE.

De ses beautés le charme inévitable
M'a fait sentir pour elle un amour véritable.
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit!

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence:
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi! je n'en suis plus; ceci devient tragique.

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux, par un heureux effort,

Soulager mes tourmens, prévenir tà maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse et moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation ?
Mais je suis un phénix dans ma profession :
Outre que me chargeant d'une telle ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade;
Célie est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point, Monsieur, m'en croirez-vous ?
Epargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne.
Cachez-les à Célie : ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime ?
Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons ?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante...
Je vois Célie. Adieu : je suis votre servante.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE VII.

### CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse... O ciel! que vais-je devenir ?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir ?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul ; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre ame est charmée?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée ;
Je vous l'ai dit cent fois : faut-il le répéter ?

CÉLIE.

Fort bien! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours, peut-être, on pourroit le surprendre ;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh quoi! m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, Madame.

CÉLIE.

Encor? Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon ! bon !

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur.
J'aime

J'aime, je vous adore, et je ne puis plus vivre,
Accablé des tourmens où cet amour me livre.

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Eraste, et vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots: l'amour veut un salaire;
Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un.
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage,
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage?

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

J'avouerai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser?

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime:
Le mépris, au contraire, est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et surtout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames,

Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez, du moins...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amans,
Sans doute, autorisé de pareils sentimens,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle.
S'il duroit plus long-temps, je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à négliger:
On briguera partout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur et quelle raillerie!
C'en est trop...

(*Célie sort.*)

## SCÈNE VIII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Eraste.*

Quel objet!... Il me met en furie.
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en apercevant Dorante.*

C'est Dorante... Evitons de le voir.
Sa vue, en ce moment, comble mon désespoir.
(*Il sort.*)

## SCÈNE IX.

DORANTE, *seul, et ayant vu Célie s'éloigner d'un côté et Eraste de l'autre.*

C'EN est fait, pour le coup, ma disgrâce est certaine.
Elle fuit, l'infidèle ! et la honte l'entraîne ;
Et lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie et venir, tête à tête,
Se voir et se parler! Non, non, rien ne m'arrête;
Je ne balance plus, et je cours me venger...
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique...
Mais aussi donnerai-je une scène publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je, comme eux, la fable de Paris?...
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon ame!
J'aurois plutôt réglé tout l'État que ma femme.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

DORANTE, *seul.*

Je marche, et je ne sais où s'adressent mes pas.
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme!
Insensé que je suis de m'être marié! . . .
Mais, encore, avec qui me suis-je apparié!
Prendre une belle femme!... Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagotté,
N'importe; sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille amans ne la toucheroient pas,
Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siècle malin,
De paroître au public, ridicule ou chagrin?

## SCÈNE II.

### DORANTE, CHAMPAGNE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui, moi? Monsieur.

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême?

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours; puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Réponds donc. Que fais-tu céans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?
Nous sommes loin de l'heure où le coq doit chanter.

On songera peut-être alors à la retraite :
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer ;
Ou bien que, de concert, la compagnie entière
Ne veuille pas à fond traiter quelque matière ;
Ou que, de conte en conte, égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin, depuis deux ans que sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir en même temps le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle étrange vie!

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir.
A force de veiller, je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asile,
Quand je vous ai trouvé, Monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir ; je suis trop accablé....
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en coûte.

L'on ne résiste point à des tourmens pareils...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.
(*Il sort.*)

## SCÈNE III.

### CHAMPAGNE.

Où va-t-il ? et pourquoi cette fuite soudaine ?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
Cet homme est enragé : le diable le tourmente...
Mais Babet vient... Ma foi ! je la trouve charmante.

## SCÈNE IV.

### BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet ; je le dis franchement,
Je t'aime... Tu m'as plu d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystère ?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie ; ils se vont épouser :
Pour ton époux aussi je viens me proposer.
Aime-moi ; nous ferons un double mariage.
Songes-y..

BABET.

Dans quel temps me tiens-tu ce langage !...
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment ?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal.
Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait, tout d'un coup, d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.
Près d'en voir le succès répondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir!

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi...
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie;
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser ?
Ah! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... mais je me donne au diable,
Elle est femme, il suffit, elle est déraisonnable...
Elle vient.

BABET.

Nos amans la suivent pas à pas.

## SCÈNE V.

### CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi! Madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas?
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance?...
Ciel!

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-temps le silence.
Je partage vos maux, et voudrois, de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur:
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois des malheurs que je dois prévenir...
(*A Justine.*)
Eraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE, *à part.*

Hélas!

CLITANDRE, *à part.*

Je suis perdu.

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus; je crève,
Et contre son projet tout mon cœur se soulève.

BABET, *à part.*

Etrange contre-temps!

CÉLIE.

Vous me maudissez tous ?
Je vous l'ai déjà dit, je souffre autant que vous ;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent, tous ensemble, à notre stratagême.
Dorante est furieux... Mais enfin le voici.

## SCÈNE VI.

DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

Allons, fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE, *l'interrompant à son tour.*

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez...
(*A Julie, en lui montrant Clitandre.*)
Ma sœur, Monsieur vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur ; et pour cet hyménée
Prenons, sans différer, cette même journée.
Le plus tôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas !

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme...
(*A Célie.*)
Je fais des vœux au ciel pour cela... Vous, Madame,

Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.
J'en ai beaucoup souffert; je l'avoue, à ma honte.
J'ai balancé long-temps sans me déterminer :
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner;
Mais je me rends, enfin, et, quoi qu'on puisse dire,

(*Voyant rire Célie.*)

Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire?
En vérité, ce ris est rare et singulier...
Cependant, nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris et vais à la campagne.
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons châteaux; c'est à vous de choisir.
Vous y vivrez tranquille, et pourrez, à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre...
Mais, quoi! je vous vois rire encore?

CÉLIE.

Oui, oui, Monsieur,
Et même j'avouerai que je ris de bon cœur.

DORANTE, *voyant rire tout le monde.*

Mais tout le monde rit. Suis-je si ridicule?
On se moque de moi, sans crainte et sans scrupule:
Nous verrons, à la fin, si l'on aura raison.

CÉLIE.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison :
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légère offense.
Ma mère est du projet; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.

Nous voulions vous résoudre à marier Julie.
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie,
C'étoit notre dessein : nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Eraste va venir ; et vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis.

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh bien ! de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage ?

JULIE.

Assurément.

DORANTE, *à Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi ! toi-même es entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oui, sans doute ; et j'ai cru vous rendre un grand servi
Dans la réflexion, vous-même en conviendrez ;
Et j'espère qu'un jour vous m'en remercierez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas ! si vous saviez pour soutenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte !

Ah! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre.
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre;
Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Eraste paroît... Il vient fort à propos.

## SCÈNE VII.

DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, ÉRASTE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CÉLIE, *à Eraste.*

ERASTE, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous savez pour cela ce que nous avons fait?
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait....
Mais, dans le même temps, évitez ma présence:
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O ciel! quelle défense!

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander :
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*A Dorante.*)
Achevons leur hymen et partons.

DORANTE.

Non, Madame.
Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame!
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.

Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends grâces au ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait, lui seul, le bonheur où j'aspire :
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire ;
Et, me cachant au monde, au moins pour quelque temps,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.
Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frère,
Je partirai demain ; rien ne m'en peut distraire :
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi,
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE, *à part.*

Elle est jeune, elle est belle et sage !... Ah ! quelle femme !
Quel sens, quelle droiture et quelle grandeur d'ame !...
Exemple dans ce siècle et bien rare et bien beau !
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château.
(*Au parterre.*)
Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.



FIN DU JALOUX DÉSABUSÉ.

